

# LA VIE RÊVÉE

MOIS

JOUR

ANNÉE

**AVR**

**28**

**2043**

JEAN-PIERRE DROUIN

 la plume d'or

## Table des matières

### Première partie

1	6
2	9
3	16
4	20
5	23
6	26
7	29
8	31
9	34
10	39
11	44
12	54
13	56
14	61
15	67
16	71
17	77
Deuxième partie	80
18	82
19	92
20	96
21	104
22	109
23	113
24	115
25	122
26	127
27	130
28	135

# *La Vie rêvée.*

*Jean-pierre Drouin*



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Drouin, Jean-Pierre, 1952-, auteur

La vie rêvée / Jean-Pierre Drouin.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-53-8 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-54-5 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-55-2 (PDF)

I. Titre.

PS8607.R672V53 2018 C843<sup>7</sup>.6 C2018-942413-3

PS9607.R672V53 2018 C2018-942414-1



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

Conception graphique de la couverture : Shawn Foster

© Jean-Pierre Drouin, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1<sup>re</sup> impression, janvier 2019

*Tout ce que nous croyons voir,  
n'est-il qu'un rêve dans un rêve ?*

Edgar Allan Poe

## Première partie.

### 1

*C'était trop beau pour durer. Un an tout au plus. Ce fut comme un rêve. J'ai peut-être mal rêvé.*

\*\*\*

*Quel rêve magnifique ! Je la revois dans ma tête, lors de notre première rencontre, dessinant à mon intention un sourire rempli de promesses. Elle était si ravissante, plus belle que belle. On aurait dit un chef-d'œuvre humain ; je dirais même, une merveille mystique, un cadeau du ciel. Elle m'apparaissait d'une beauté trop précieuse pour moi, trop chère pour ce que je vaudrais, pour ce que j'ai à offrir. Vraiment, la femme rêvée !*

*Tout d'elle dégageait la plus exquise des féminités. Ses mains à la peau platinée, aux doigts effilés comme de la soie dorée, aux ongles impeccables, s'articulaient avec une telle finesse ; on aurait dit une poésie gestuelle dessinant des intentions sensuelles. Ses yeux marron, pétillants et immenses, allumaient un regard perçant qui semblait numériser intensément tout ce qu'il scrutait. Son sourcil droit, cette fine ligne de velours qu'elle relevait si habilement sans que l'autre bouge, dessinant ainsi une courbe parfaite, ajoutait un accent séduisant à son expression faciale. Sa bouche aux lèvres attrayantes était dessinée comme si elle était façonnée par son inclination à sourire, comme mue du désir de tout croquer de la vie. Sa longue chevelure châtain aux ondulations souples et soyeuses rayonnait tout en embrassant la lumière. Son corps svelte, si mince et si souple, comme une symphonie charnelle, valsait gracieusement dès qu'elle se mettait à défiler. Tout ! Vraiment, tout d'elle me subjuguait. Une véritable femme de rêve !*

*La première fois que je l'ai observée, j'ai ressenti un étrange frisson intérieur ; j'avais le sentiment de l'avoir déjà rencontrée dans une vie antérieure. Ou avais-je déjà rêvé d'elle ? Lorsque nos regards se sont croisés, considérés, contenus, j'ai voulu mourir sur place, foudroyé par l'éclat d'une telle beauté, épouvanté par la perspective qu'en m'abordant, elle saurait lire les contours infirmes de mon âme. Pourtant, un miracle s'est produit : elle s'est approchée de moi, m'a*

souri, m'a flatté la joue d'une tendre caresse et s'est connectée à mon univers intérieur. Elle semblait s'y plaire; du moins, suffisamment pour poursuivre cette douce caresse. Un vrai rêve!

Je l'entends encore me chanter à l'oreille, de sa voix de blues, des mots chaudement sensuels. Elle savait si bien décliner des verbes intimes saisissants... Ceux-ci résonnent encore en moi tel un refrain envoûtant. Comme si, avant même de me rencontrer, elle connaissait déjà tout de moi. Comme si du regard, elle savait décoder les graffitis tachant mon âme, comme si elle avait su percer ma profonde sensibilité, ma vulnérabilité. Elle parlait peu, mais la profondeur de ses propos compensait amplement ses longs silences. De toute manière, sa façon de me déshabiller du regard m'en disait long sur la nature de ses désirs. J'ai encore peine à croire qu'elle m'ait élu, qu'elle m'ait aimé, moi, le gars le plus ordinaire du monde. Et si je n'avais que tout bêtement rêvé cet épisode de ma vie?

Je me souviendrai toujours de notre première communion, lorsque sa main caressante et habile s'aventura à fouiller l'abîme poilu de mon poitrail. Cette seule étreinte me fit défaillir. Que j'ai adoré sentir la volupté de ses doigts me gratter délicatement le torse! J'ai cru un instant qu'ils allaient m'arracher le cœur. D'un geste empreint autant d'audace que de délicatesse, ses doigts s'employèrent à s'insérer dans ma chemise, à tracer langoureusement une ligne d'excitation sur mon abdomen, du sternum à la frontière pubienne. Osée, elle empoigna alors mon sexe, qui ne put résister à une explosion de concupiscence. Je me souviens avec combien de délectation j'ai joui du baiser qu'elle vint ensuite quérir. Sa bouche aussi chaude et humide qu'une tempête tropicale se moula parfaitement à la mienne, comme si nos lèvres se voulaient la conjonction d'un même appendice. Sa langue fébrile s'est alors approprié toute ma flore buccale, comme un organe royal venant trôner dans son nouveau palais. Les circonstances, un lieu retiré, mais public, et la présence d'autres fêtards célébrant à proximité nous ont empêchés de faire l'amour sur place. Pourtant, je savais qu'à ce moment précis, tous deux, symboliquement, à travers nos regards intenses, par nos gestes excités et osés, au son magique des soupirs de désir expirés à l'unisson, nous nous étions aimés aussi passionnément que deux amants qui s'accouplent. J'ai peut-être tout rêvé!

*Ah, Bella ! Tout cet ensorcelant amour que nous avons partagé pendant près d'un an, je l'ai vécu tel un rêve fabuleux. Jamais, auparavant, je n'avais cru possible de vivre une aventure aussi passionnante que bouleversante. J'ai passé toute l'année à fuir l'idée que ce rêve s'était accompli au prix de mes anciennes souffrances, comme une forme de récompense, de consolation. Comme le retour du destin, un miroir renversant l'image d'une vie ratée. J'ai peut-être mal rêvé !*

*Ce soir, au retour de mon travail, Bella m'a froidement annoncé qu'elle me quittait sur-le-champ, définitivement. Comme pour tuer tout espoir en moi, elle a précisé catégoriquement que c'était sans appel, qu'elle allait s'installer chez un nouvel amant qu'elle rencontrait en cachette depuis un mois.*

*Je ne parviens pas à me résoudre à l'idée de la perdre, de ne plus jamais la revoir. Je n'arrive pas à me faire une raison, à accepter stoïquement le fait qu'elle m'ait quitté ! Mon réflexe habituel me commande pourtant de me résigner. Philosophe, je me console en me disant que malgré les tourments du passé, malgré la poisse qui me colle à l'âme comme la coquille d'un escargot, Bella m'a permis de vivre la plus palpitante aventure de ma vie. Ça me console un peu, oui, mais sans vraiment réduire l'intense douleur que je ressens. Parce que sa décision de rompre a cruellement brisé quelque chose de fragile dans le précieux coffret de mes émotions. J'ai peut-être mal rêvé !*

*Ce soir, je marche sans arrêt. Je me dirige vers nulle part, seul, au hasard des trottoirs rencontrés, pour me détourner du chemin menant à notre ancien nid d'amour, pour m'éloigner de ce sentiment affreux que j'ai ressenti au moment où elle m'a annoncé sa décision de partir. Depuis longtemps, je déambule et somnambule sans trop chercher à savoir où m'arrêter. Sans dessein ni destin. J'ai la sensation de cheminer dans une autre dimension, dans l'indéfini. Parfois, quand j'ose observer l'espace environnant, je vois des personnes arrêtées, figées, paralysées, comme si leur réalité s'était accrochée à la mienne. Même les sons de leur vie ne m'atteignent plus. Comme un rêve se mutant en un horrible cauchemar, atroce, mais silencieux. Angoisse. Il me faut marcher encore et encore, plus longtemps, plus rapidement. Il me faut fuir l'indéfinissable, l'impensable.*

*Ah, Bella ! J'ai terriblement le mal de toi ! Et si je n'avais que mal rêvé !*

— Je vous sers une autre bière, monsieur ?

Ces paroles prononcées par une voix féminine inconnue ont le don de me faire atterrir dans la réalité. Il m'a fallu plusieurs secondes pour ajuster mon *focus mental*, pour me souvenir où je suis et comment j'ai échoué à cet endroit.

— Pardonnez-moi, monsieur, avez-vous entendu ? C'est le dernier service...

— Euh... oui... désolé... D'accord, je vais prendre une dernière bière, s'il vous plaît.

Je réalise enfin dans quel coin perdu de la ville j'ai abouti : un vieux bar *western* à l'éclairage sombre. Un milieu aussi obscur que mes états d'âme. Il me vient la folle idée qu'en m'enivrant davantage, je parviendrais à vivre plus longtemps dans le confort de l'irréel. Malheureusement, je me dois d'affronter la réalité, d'atterrir dans ce sombre épisode de ma vie que je m'emploie tant à fuir.

En examinant plus à fond l'environnement immédiat, mes yeux croisent le regard insistant d'un vieillard à l'allure singulière. Il a une barbe ébouriffée blanche, de longs cheveux tout aussi blancs, de magnifiques yeux bleus ciel, un visage joufflu, des pommettes rouges et un sourire narquois. Du coup, il me vient en tête une image lointaine, comme un vestige d'une ancienne vie, le souvenir du premier père Noël de mon enfance. Un nouveau séisme de nostalgie vient alors secouer mes humeurs déjà fragiles. Ce n'est pourtant pas un bon souvenir. Le premier père Noël que j'ai rencontré m'a terriblement effrayé avec son rire rauque et démoniaque, son regard trop inquisiteur et sa manie d'enfoncer mes fesses d'enfant sur ses genoux, comme pour m'empêcher de déguerpir...

Pour le reste, l'allure du vieil homme épouse l'image que je me fais d'un itinérant. Il porte un chandail bleu sale et très fripé qui affiche en gros caractères : *Je me fous du monde entier*. À cela s'ajoute une tuque aux couleurs indéfinies, sûrement décolorée à force d'être imbibée de différentes matières visqueuses. De sombres fantaisies m'incitent à le dévisager avec un certain dédain. Avec son visage sale, son sourire édenté et ses mains calleuses aux ongles outrageusement longs et noircis de crasse, cette loque humaine me répugne.

Plus je le regarde, plus j'ai l'impression de l'avoir déjà rencontré quelque part, sans toutefois parvenir à lui attribuer un souvenir bien défini. Horreur ! Le voilà qui se lève et qui tangué péniblement jusqu'à ma table. Bang ! Environ quatre-vingts kilos de chair molle qui se laissent désespérément choir sur la chaise de bois sise devant moi. Je m'emploie alors à mimer l'indifférence, souhaitant que mon allure antipathique le pousse à déguerpir, ce qu'il ne fait malheureusement pas.

— Dis, tu m'paies une *beer*, mon pote ? me demande-t-il avec un fort accent étrange, étranger, une modulation orale particulière qui ressemble à du slave.

— Tu n'es pas mon pote.

— Ben... j'me dis que ceux qui veulent partager le peu qu'ils ont avec le peu que j'suis, ben... y sont tous mes potes... pas vrai ? réplique-t-il en lâchant un rire rauque et bruyant.

Je ne sais pourquoi, mais son exclamation finit par exciter une chaude et terrible colère en moi. Sans doute que ma détresse se mue en une vague d'exacerbation qui cherche à se déferler sur le premier venu.

— Écoute, bonhomme ! que je lui réponds. Je ne te connais pas et je n'ai pas l'goût de te payer une bière ! *C'est-ti* assez clair ? Peut-être que ça marche avec d'autres, de quêter leur candeur, mais pas avec moi...

— Quel mépris, l'jeune ! Pourtant, à ce que j'vois, t'es pas au-dessus de tes affaires ! Pas vrai ? T'as l'air d'un réfugié perdu qui ne sait plus où aller... d'un gars qui cherche à fuir sa réalité... Pas vrai ?

En entendant ce vieux vagabond deviner ce qui se passe dans ma tête, je sens un curieux frisson de scepticisme me traverser brutalement tout le corps. Comment peut-il saisir les replis cachés de mon âme ? Il me sourit gentiment, découvrant ainsi les quelques dents jaunes qu'il conserve encore, un air de vainqueur dessiné au visage, sans doute heureux d'être parvenu à déchiffrer la nature de mes sentiments du moment. Ahuri, je ne sais pas quoi lui répondre ni comment réagir. Finalement, je me convaincs de quitter mon état d'autisme et de me montrer aimable envers cet étrange phénomène.

— O.K., mon vieux, je veux bien être ton pote d'un soir... Madame ! Vous voulez bien apporter une autre bière pour le père Noël qui m'accompagne ?

—Oui, monsieur, dans deux minutes.

—Hé l'jeune, j'suis pas le père Noël. Je m'appelle Stein, Anton Stein.

—Hé! C'est un peu slave comme nom... non?

—Germanique. J'suis né à Stuttgart, en Allemagne, le 11 janvier 1925. En 1936, sous le régime nazi, mon père a eu la présence d'esprit de nous envoyer, mon frère aîné Liâm et moi, chez une cousine de Montréal... Depuis, on n'a plus jamais eu de nouvelles de nos parents... Sans doute sont-ils morts dans une chambre à gaz...

La serveuse vient déposer deux chopines de bière à notre table, ce qui dévie quelque peu notre attention. Je paie, puis je recherche le fil de notre discussion.

—Ta famille est donc juive?

—Mon père était juif, ma mère musulmane... La cousine de mon père qui nous a accueillis à Montréal s'était convertie au catholicisme. Comme tu vois, sur le plan religieux, j'suis un vrai bâtard! s'exclame Stein en se tapant bruyamment la cuisse et en lâchant un long rire en crescendo.

—Ouais, c'est très particulier! Alors, dis-moi, à quelle religion t'identifies-tu vraiment?

—Moé, j'crois à toutes les religions. J'accepte toutes les religions qui honorent l'œuvre du Tout-Puissant, à commencer par les humains... même les mendiants.

—Ouais... je me doutais bien que t'en étais un...

—À cause de mon apparence? s'insurge le vieillard en déposant violemment sa chope de bière sur la table.

L'air offusqué, le regard défiant, il approche son visage à quelques centimètres du mien. Il fige sur moi son regard scrutateur un bon moment, un peu comme le ferait un hypnotiseur. À la fois intimidé et ébahi, je paralyse. Je regrette soudainement d'avoir accepté de convier à ma table cet étrange bonhomme aux humeurs imprévisibles. Enfin, après un long et inconfortable silence, il abandonne son air hypnotique, ce qui me soulage grandement. Lentement, le regard toujours mauvais, je le vois se rasseoir plus carrément sur sa chaise. Après avoir avalé une grande gorgée de bière, non sans imbibber sa barbe crasseuse de broue, il dépose bruyamment son bock et recommence à me dévisager hargneusement.

— Fils, j'ai juste un conseil à te donner : ne regarde pas simplement les gens avec les yeux, mais aussi avec le cœur... À trop regarder mécaniquement ce qu'on voit à partir des yeux, on finit par se désensibiliser de la nature humaine.

À ses mots, je suis secoué d'un frissonnement de fascination, émerveillé de recevoir un enseignement aussi sage de la part d'un vulgaire vagabond. Ne sachant pas comment me sortir de cet inconfortable malaise, je finis bêtement par trouver une répartie légèrement complaisante.

— Tu m'as touché, bonhomme ! J'suis très touché de découvrir autant de sagesse chez un itinérant... Et pour un Allemand à l'accent slave, dont les origines culturelles et religieuses sont si diversifiées, je trouve que tu parles un très bon québécois. Tu sais, t'es un bel exemple d'intégration ! Si tout ce que tu dis est vrai...

— C'est que j'connais bien la nature humaine et que j'sais m'adapter aux discours de différentes gens. T'sé... nous, les itinérants, on sait mieux que quiconque sonder le cœur des humains. On passe nos journées à vous observer, vous autres, les nobles gens, à décoder vos gestes de citadins conditionnés. On finit par savoir distinguer l'empathie du mépris... C'est tout un savoir-faire qui n'est pas donné à tout le monde, surtout pas aux bien-pensants méprisants ! conclut mon interlocuteur avec un accent acide dans la voix.

Je suis à nouveau étonné par l'à-propos du bonhomme ; admiratif, même. Mes pensées givrées se partagent entre le désir de fuir à nouveau ma sombre réalité et l'envie d'en connaître davantage sur mon nouvel ami. Finalement, ce dernier finit par me sortir de mes rêveries pour me ramener à la réalité immédiate.

— Mais, dis-moé, toé, t'es d'aucune religion... pas vrai ?

— C'est vrai, je suis athée.

— À té souhaits ! s'exclame Stein en éclatant de rire, visiblement satisfait de son jeu de mots. Tu saisis ? Athée-souhaits !

— Ouais, ouais... très drôle !

Il ingurgite à nouveau une gorgée de bière, déversant encore de la broue sur sa barbe, avant de poursuivre la conversation.

— Toé, t'es un peu comme un saule pleureur... pas vrai ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de saule ?

— Ben moé, j'classe les humains en deux sortes d'arbres. Y a

les conifères... t'sé, comme le genre de *sapins* que tu dois apprécier à Noël.

Je ne peux retenir un sourire, sachant qu'il fait allusion au fait que précédemment, je l'ai surnommé *père Noël*. Il continue en disant :

— Les sapins pointent leur cime vers le firmament, comme une sorte de prière, comme un hymne au Tout-Puissant. Comme s'ils acceptent l'idée que quelque chose d'infiniment haut, d'infiniment grand, les transcende. Pis, y'a les saules pleureurs qui laissent tomber leurs branches vers le sol, comme s'ils se résignaient à y retourner un jour... Tu comprends ?

Encore une fois, je me sens profondément touché par la sagesse du bonhomme.

— As-tu déjà été un prof de philosophie ou quelque chose du genre ? que je lui demande.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Ben... pour exprimer d'aussi sages paroles, tu dois avoir déjà été un professionnel... Comme un prof ou quelque chose du genre... Non ?

Soudain, les traits du visage de Stein se transforment en rides de colère.

— T'es vraiment bourré de préjugés, toé ! Tu crois que, parce que j'suis un mendiant, j'suis un ignare... que j'ai pas de culture ? T'es tellement méprisant !

De ses mains rugueuses, il saisit alors brusquement la table et fait frapper violemment ses pattes contre le sol. Puis il s'approche à nouveau de moi, le nez pratiquement collé au mien. Un spasme de colère trace un large pli sur son front, dessinant une empreinte prononcée entre ses sourcils.

— T'as vraiment pas changé, toé ! râla-t-il. T'es toujours aussi complaisant, hein ? J'trouve que t'es un peu trop prétentieux pour un gars qui est encore plus perdu qu'un itinérant ! En ce moment, t'es tellement perdu que tu te souviens plus qui t'es ni d'où tu viens... Tu sais plus ce que t'es venu faire icitte, de l'endroit où tu iras tantôt, de ce que tu feras demain... pas vrai ?

Soudain, une contraction glaciale et souffrante me transperce le cerveau. Du coup, je me sens très étourdi, habité par une étrange sensation de vide, comme si mon être n'était plus attaché à mon corps,

comme si j'étais emporté par une vague intérieure. Tous mes souvenirs semblent s'évanouir étrangement, comme des feuilles fanées d'un saule pleureur voletant dans un vent automnal. J'ai l'impression de perdre totalement la mémoire et de ne plus me souvenir de rien : de qui je suis, comment je me nomme, d'où je viens, de ce que je suis venu faire dans cet endroit perdu. Je me mets à fixer intensément Stein, convaincu qu'il est responsable de cette soudaine déchéance existentielle. Je me convaincs qu'il est un genre de sorcier qui m'a jeté un mauvais sort pour me punir de mon comportement méprisant. Je le vois d'ailleurs dessiner à l'instant, à mon intention, un large sourire sarcastique, une expression franchement démoniaque.

— Là, t'es complètement perdu, pas vrai ? T'es emporté par un terrible état de confusion, pas vrai ? La confusion mentale, ça arrive quand on passe son temps à fuir ; on finit par s'y perdre. Et toé, t'arrête pas de fuir ta réalité... J'vais t'aider à te souvenir, fiston ! Tu t'appelles Amos Derouyn, un prénom d'ailleurs très hébreu. Tes parents sont morts dans un accident d'auto alors que t'avais cinq ans. T'as ensuite été élevé par ta grand-mère maternelle... T'es né le 1<sup>er</sup> juin 1982, ce qui fait que t'as maintenant vingt-huit ans. T'es célibataire et tu travailles comme agent immobilier... Tu gagnes donc ton argent en exploitant le rêve de certains humains, ce qui est loin d'être plus noble que le métier de mendiant, pas vrai ? Et ce soir, t'es venu te souler la gueule parce que ton amoureuse vient tout juste de te plaquer... Parce que ta dépendance affective t'a poussé dans un néant existentiel... Je me trompe ?

Au fur et à mesure que Stein décline ce qu'il croit connaître de moi, ma mémoire se reconstruit progressivement. Pourtant, je me sens tout aussi perdu.

— Co... Comment sais-tu tout ça ?

— Est-ce que ça t'est déjà arrivé de vivre une scène et d'avoir l'impression de l'avoir déjà rêvée ?

— Oui, plusieurs fois...

— Ben, j'ai déjà rêvé cette scène... plus d'une fois, d'ailleurs. Chaque fois, tu m'as parlé dans quel univers sombre et flou t'as abouti... Est-ce que ça te revient, maintenant ?

Je demeure longtemps figé dans l'ambiguïté, l'esprit rempli de scepticisme.

—Quoi? Qu'est-ce que tu me chantes là? Veux-tu dire qu'on s'est déjà rencontré ici même, dans les mêmes circonstances?

Stein me regarde alors intensément, avec un air de stupéfaction.

—C'est pas vrai! C'est donc réellement arrivé! Ton rêve s'est disloqué! T'as perdu tout contrôle!

—Quoi? Le contrôle de quoi? De quoi parles-tu?

Au moment de le questionner, d'attendre fébrilement des réponses à mes questions, je vois l'image du vieil homme s'évanouir progressivement, au point de s'évaporer en une forme de nuage lumineux. Puis, à mon grand étonnement, je le vois disparaître complètement. Je constate alors avec hébétude que je me retrouve tout seul au bar. La noirceur et le silence se sont brusquement emparés des lieux. Je me lève précipitamment et, ce faisant, tout l'espace environnant s'éclaire de l'extérieur, bien qu'il fasse nuit. À travers la vitrine, je vois dans la rue une tempête de neige qui vient soudainement tout blanchir.

*C'est impossible! Impossible qu'une tempête de neige s'abatte sur Montréal un 3 juillet!*

Soudain, sur la table voisine, apparaît un genre de tombe d'un blanc éblouissant. Sur le dessus de la boîte funèbre, je remarque l'étoile dorée de David. «Ce doit être le sépulcre de Stein! me dis-je. Comment expliquer ça autrement?» Désorienté, troublé, profondément apeuré, je me frictionne brutalement les paupières à l'aide de la paume de mes mains, pour chercher à me réveiller, convaincu de vivre un mauvais rêve. Mais rien n'y fait, le cauchemar persiste.

Du coup, comme un réflexe provenant d'une déraisonnable curiosité, épris de la force invincible d'une obsession, je ressens l'insoutenable envie de soulever le couvercle du sépulcre. Prenant ce qu'il me reste de courage à deux mains, j'ouvre très lentement la tombe. Horreur! C'est ma propre tête que j'aperçois! La peau de mon visage est teintée des couleurs grises de la mort! «*Arrghh!*»

«*Arrghh!*»

Je m'éveille en sursaut en pleine nuit, couché dans un lit. Je reconnais alors la douillette qui m'enveloppe, celle que Bella a tenu à apporter lorsqu'elle est venue s'installer chez moi. Je soupire, et retrouve enfin une certaine sérénité. Je suis revenu dans ma réalité. Ce n'était donc qu'un mauvais rêve.

Je sens soudain un corps bouger près de moi et une main légère et chaude me flatter la cuisse. Je sursaute de peur, convaincu d'être seul.

—*Arrghh!*

—Chelou! Qu'est-ce qui t'arrive? T'as fait un mauvais rêve?

Je reconnais alors la voix chaude de Bella. Je ne comprends pas comment elle puisse se retrouver dans mon lit.

—Mais... Bella, qu'est-ce que tu fais ici?

—Comment ça? Câline, Amos! J'suis quand même chez moi, icitte! Qu'est-ce qui t'prend?

Malgré la pénombre, j'examine minutieusement la pièce. La vue de la commode blanche à grand miroir située au pied du lit me rappelle effectivement l'ancienne chambre de Bella, avant qu'elle emménage chez moi. Je ne comprends plus rien. Voilà pourtant quatre mois qu'elle est venue s'installer chez moi. Je me retrouverais donc déplacé dans le temps, quelque part dans le passé? Impossible!

—Calvaire! Qu'est-ce qui m'arrive?

Je vois alors Bella se lever, nue. Cette fois, son corps voluptueux, magnifiquement doré, ne provoque aucune réaction érotique chez moi, tellement je suis angoissé. Je me sens si désorienté. Je doute d'être réellement réveillé, d'être bien ancré dans la réalité.

Bella revêt sa nuisette de soie rose, fait le tour du lit pour venir me rejoindre, s'assoit tout près de moi et prend soin de me masser les épaules.

—T'as fait un cauchemar? C'est ça, hein?

«Quel cauchemar, effectivement!» que je pense alors. Mais je ne sais comment lui expliquer l'in vraisemblable situation dans laquelle je me trouve.

—Si ce n'était que ça! que je me contente de répondre tout en

cherchant comment lui expliquer ce que je vis sans qu'elle me croie fou.

— Ton mauvais rêve, c'est à cause de ma mauvaise réaction de ce soir, pas vrai ? C'est ça, hein ?

Sans avoir la moindre idée de ce à quoi elle fait allusion, je plonge mon regard dans le sien, aussi affolé que confus.

— De quoi tu parles, exactement ?

— De la discussion qu'on a eue au souper, c't'affaire ! Quand tu m'as proposé de déménager chez toi... Tu sais, quand j'ai dit que je préférerais demeurer libre... J pense que je n'ai pas employé les bons mots pour t'expliquer mon point de vue. Je ne voulais pas dire que je veux garder la liberté de fréquenter d'autres gars, je voulais simplement signifier que je tiens à préserver mon espace intime... du moins, pour l'instant... Tu comprends ?

Ses propos me rappellent effectivement une discussion que nous avons déjà eue dans le passé. Toutefois, il me semble que celle-ci remonte à plusieurs mois. De sombres inquiétudes envahissent tout à coup mon esprit. Où suis-je ? Ou plutôt, *quand* suis-je ?

— Mais... mais... quelle date on est, là ?

— Toi, t'es vraiment perdu ! On est le 4 décembre... attends un peu... s'arrête-t-elle, le temps de s'étirer le cou pour pouvoir lire l'heure sur le réveille-matin installé près de son côté de lit. Ouais, rendu à 4h11 du matin, on peut dire qu'on est maintenant samedi le 5 décembre...

— Le 5 décembre ? En 2009 ?

— Bien sûr, en 2009 ! confirme-t-elle, visiblement abasourdie par ma question. Tu ne vas vraiment pas bien, toi !

Je me sens complètement étourdi. Tandis que mon cœur tambourine d'angoisse, une sueur froide me perle le front et le cou. La noirceur me voile totalement le cerveau. J'ai beau me forcer les méninges, je ne parviens pas à trouver un sens à ma nouvelle réalité. Il faut que je me ressaisisse, que je me retrouve, que je cherche à comprendre ce qui m'arrive. Je regarde Bella qui m'observe d'un air hébété. Si je n'étais pas si perdu, je romprais tout de suite avec elle, maintenant que je sais qu'elle me quittera dans quelques mois. Mais pour l'instant, j'ai grandement besoin d'un espace tranquille et solitaire pour reprendre mes esprits.

—Écoute, Bella, j'ai effectivement fait un cauchemar. Mais ça va aller, maintenant... Tu devrais te recoucher, le temps que je me calme... O.K. ?

—Mais tu m'inquiètes tellement !

Je m'efforce de lui adresser le plus serein de mes sourires, en souhaitant qu'il paraisse franc et convaincant. Elle fait de même et m'embrasse le front.

—Ça va déjà mieux, je t'assure... C'est juste que le cauchemar m'a plongé en pleine confusion. Et là, j'ai besoin d'être un peu seul, le temps de reprendre mes esprits... Tu comprends ?

—T'es sûr que ça va aller ?

—Certain ! Allez, recouche-toi.

Il semble que je sois parvenu à la rassurer ; du moins, suffisamment pour qu'elle se recouche et cherche à s'endormir.

Je quitte la chambre pour me réfugier sur le divan du salon. Je suis envahi de mille questions insensées, d'énigmes indéchiffrables. Je dois me calmer, respirer posément, tenter de dominer l'angoisse qui s'empare de tout mon être. J'inspire profondément, je me calme. Je sens le besoin de me chercher une diversion, de penser à autre chose, lorsque j'aperçois mon ordinateur portable sur la table d'appoint. Je l'allume et, naviguant sur l'internet, j'ouvre une page du journal virtuel *Le Devoir*, auquel je suis abonné. La première chronique que je lis me confirme la date que Bella m'a indiquée tout à l'heure :

*Le Devoir, 5 décembre 2009 | Agence France-Presse | Actualités internationales*

*Jérusalem — L'UE a vivement critiqué la politique d'Israël à Jérusalem-Est, l'accusant de poursuivre activement la colonisation dans le secteur oriental de la Ville sainte, annexée en 1967 et à majorité arabe, au détriment des Palestiniens.*

En déroulant le menu des différentes nouvelles, je suis attiré par une rubrique particulière :

*Montréal, 4 décembre 2009 – Les médias, leurs partenaires et de nombreux bénévoles formeront une grande chaîne de solidarité pour le lancement de la 9<sup>e</sup> édition de La grande guignolée des Médias. Jeudi matin, le 10 décembre, près de 500 bénévoles solliciteront les automobilistes aux différentes intersections routières. Les organisa-*

*teurs de l'événement se sont montrés très fiers de présenter le plus âgé de leurs bénévoles, M. Anton Stein, 84 ans.*

Stein ! Je n'en reviens pas ! Est-ce possible ? Je ne crois pas au hasard. Stein est certainement celui qui a jeté le mystérieux sort qui a pulvérisé ma vie dans l'absurde. C'est donc lui qui devrait pouvoir réparer ce gâchis. Je me convaincs qu'en rejoignant les organisateurs de la Grande Guignolée, j'apprendrai comment retrouver ce drôle de bénévole. Je regarde l'heure à ma montre-bracelet ; 4h36. Évidemment, je ne pourrai joindre personne avant 9h00.

Je m'étends donc sur le divan, persuadé que je m'y reposerai davantage que si je restais collé au corps chaud de Bella. Connaissant le futur, je me conditionne stoïquement à me séparer d'elle, à anesthésier mes sentiments pour elle. Dans ma présente réalité, la souffrance générée par l'appréhension d'une éventuelle séparation ne m'atteint plus.

Je cherche à me détendre. J'aimerais bien parvenir à dormir un peu. Il me semble qu'il s'est passé une éternité depuis la dernière fois que j'ai connu un sommeil réparateur. Je me dis qu'en dormant, je retrouverai ma vie normale.

*Je me réveille en braillant, sans savoir pourquoi. Comme si on m'avait réveillé bien avant mon heure, je me sens si fatigué, épuisé, irritable. Je me sens secoué, déporté, pris en otage, comme si on me déplaçait d'une paire de mains à une autre. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Des flots de larmes inondent mes joues, moi qui ne pleure jamais ! Je voudrais crier ma résistance, me rebeller, hurler haut et fort : « Laissez-moi tranquille ! », mais je ne parviens pas à articuler le moindre mot.*

*Soudain, je sens mon corps fébrile collé à un autre, moelleux et chaud, et entends du même coup un cœur battre en émettant de puissantes pulsations. Je sais toutefois que ce n'est pas le mien. Une grande main me caresse délicatement le dos et j'entends un timbre de voix aiguë fredonner une comptine. Je me souviens que ma mère me la chantait quand j'étais petit, pour m'endormir.*

*On me prend sous les aisselles et on me juche dans les airs aussi aisément que si j'étais une poupée de chiffon. Apparaît alors devant moi un grand visage plutôt long qui me sourit tendrement en me murmurant des mots que je ne comprends pas, mais qui me rassurent quand même. Non ! C'est impossible ! Je reconnais le visage de ma mère. Du moins, de celui dont je me souviens avoir déjà vu sur des photos. « Maman ? » L'air de comprendre ce que j'aurais voulu dire, elle me répond : « Oui, mon bébé ! C'est maman ! N'aie pas peur, tout va bien. » Du moins, c'est ce que je crois lire sur ses lèvres.*

*J'essaie d'examiner mon corps, même si mes mouvements sont limités, du fait que je suis emprisonné dans des bras géants. J'étire la main pour la regarder. Quoi ? Est-ce vraiment la mienne ? Ma main est devenue toute menue, mes doigts ressemblent à de petits boudins aux fines rides ondulées, comme des vestiges d'une vie intra-utérine. Ce n'est pas possible ! J'ai abouti dans le passé, à l'époque de ma tendre enfance. Est-ce un rêve ? C'est ça, je dois rêver !*

*Alors que quelqu'un d'autre me prend par-derrière, je sens des doigts s'agiter sous mes bras, une pression s'articuler près de mes omoplates. On me tourne si vivement ; de quoi me donner la nausée. Un autre visage apparaît alors droit devant moi, un visage qui ressemble un peu à l'autre, mais en plus ridé. Seigneur ! Je reconnais ma*

*grand-mère, sauf qu'elle est plus jeune que dans mon souvenir. C'est elle qui m'a le plus longtemps éduqué. « Ah, Mamie ! » J'entends une voix d'un timbre plus grave que celui de ma mère, mais je ne comprends pas ce que ma grand-mère me dit, mon angle de vue ne me permettant pas de lire sur ses lèvres. Elle me déplace dans les airs, jusqu'à ce que me retrouve face à une figure aussi étrange que particulière. Ce visage me rappelle quelqu'un. Oui, c'est ça ! C'est celui du père Noël. Du moins, d'une personne qui s'est ainsi déguisée.*

*Comme le père Noël se met à me parler, je crois reconnaître cette voix rauque, très grave et caverneuse. Une voix qui articule davantage des rires saccadés que des mots. Je ne comprends pas pourquoi, mais elle génère en moi de l'effroi mêlé à de la colère. Je veux qu'il me lâche, mais mes cris ne semblent en rien le décourager. Riant de plus belle, il me brasse en secouant énergiquement son genou sur lequel je suis accroupi. Alors que je me débats aussi résolument qu'il m'est possible de le faire, il riposte en enfonçant mes fesses de plus en plus fermement sur son genou à l'aide de ses immenses mains rigides.*

*Me voyant batailler avec l'énergie du désespoir, il tente de me maîtriser en me prenant en serre sous les aisselles, ce qui me comprime douloureusement les côtes. Il aligne alors son regard au mien. Dès que j'aperçois ses yeux, je me souviens où j'ai déjà rencontré ce bonhomme : « Stein ! Lâche-moi, vieux pervers ! Arrghh ! »*

Je me réveille en sursaut. Désorienté, encore sous le choc du cauchemar dont je sors tout juste, j'observe tout ce qui m'entoure. Je suis toujours dans le salon de Bella, étendu sur son divan. Mon ordinateur portable installé sur la table à café est toujours ouvert. Je m'y approche et regardant l'écran, je constate qu'il affiche toujours la page internet que j'ai consultée plus tôt. Quand exactement ? J'examine l'heure affichée à l'écran : 4h40. Incroyable ! Je ne me suis assoupi que quelques minutes et pourtant, j'ai eu le temps de faire un des pires cauchemars de ma vie.

Je me rassois carrément sur le divan, incertain de ce que je devrais faire. Fatigué, je pourrais me recoucher et dormir quelques heures ou encore, quitter les lieux puis retourner chez moi pour ne pas réveiller Bella. Craignant les mauvaises surprises susceptibles de me guetter dehors, je préfère demeurer sur place. Je décide toutefois de ne plus m'étendre, pour éviter de replonger dans le sommeil et de

faire d'autres cauchemars éprouvants. Je demeure donc assis, les bras et les pensées fermement croisés, luttant contre l'envie irrépressible de m'endormir.

*J'ai terriblement chaud, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. J'ai une étrange sensation, comme si j'étais devenu aveugle et sourd. Je ne perçois ni lumière ni son. Je ne sens même plus mes membres. Je ne ressens plus rien, sinon une terrible perception de vide intérieur. Une forme d'humidité visqueuse me colle à la peau. Je tente de me dégoûter le corps, de me secouer, mais je me frappe contre je ne sais quel obstacle. Où suis-je ? Encore un de ces affreux cauchemars, j'imagine !*

*Soudain, une vague chaude et humide semble me propulser je ne sais où. Je me sens bizarre, emporté par une tempête tropicale, transbahuté par une puissante pulsion extérieure, mû par une volonté extrinsèque contre laquelle je ne peux lutter. Puis l'ambiguïté m'envahit : d'une part, je suis habité par la peur d'être englouti dans un élan contrôlant entièrement mon destin et d'autre part, je suis épris du profond désir de me libérer d'une certaine léthargie. Je me sens habité par une grande détermination, comme si une pulsion intérieure stimulait en moi une puissante énergie.*

*Le ressac, je le sens bien, me propulse dans une contrée inhospitalière, un milieu extrêmement acide. Je me sens attaqué de toutes parts. Des mouvements contraires s'entrechoquent. Une vague de panique intérieure m'envahit, alors qu'une autre, qui est extérieure, m'avale complètement. Des corps étrangers s'agitent autour de moi, me bousculent, m'attaquent, me frappent. Je ne sais trop de quoi il s'agit. J'éprouve sensiblement le désir de fuir vers l'avant pour m'éloigner au plus vite de cet environnement sauvage et aigre. Ma survie en dépend, je le sens, je le sais. Je dois... me débattre avec l'énergie du désespoir... nager... me propulser... à toute vitesse.*

*J'ai de plus en plus chaud. Je ne vois toujours rien, pas plus que je n'entends. Je ne ressens que cette chaleur humide, une vague visqueuse et des corps étrangers qui me bousculent avec agressivité. Je suis envahi par une obsession puissante : celle de me projeter vigoureusement vers l'avant, de me battre. Je sais d'instinct que ma survie dépend de ma profonde volonté de me propulser énergiquement, de m'agiter, d'avancer le plus rapidement possible, de foncer droit devant. Malgré mes anciennes propensions à la passivité, à la procrastination.*

*nation, je dois me dégourdir, me secouer, me déplacer hâtivement. Je ne sais dans quelle direction « nager » ni comment m'y rendre, mais je sais qu'il me faut avancer à tout prix, rondement, sans jamais hésiter et surtout sans jamais revenir en arrière. Tout me laisse croire que c'est une question de vie ou de mort.*

*Je ne sais quoi ni comment quelque chose de moi est sur le point de muer, de se transformer. Des membranes de moi se pulvérisent alors que d'autres se génèrent en une forme de bouclier protecteur. Là où je devrais sentir mes jambes s'affaire une longue queue qui s'agite ardemment et qui fouette vigoureusement pour me propulser rapidement vers l'avant. Autour de moi, d'autres entités se secouent énergiquement. Elles cherchent à me bloquer le passage, à me dépasser.*

*Puis vient ce désir profond, obsédant, immuable, de me joindre à un tout, de me lier à d'autres, de m'unir à une force solidaire transcendant cet univers, la force du nombre, la seule pouvant m'allouer une chance de survie. Je sens les « autres » se coller à moi. Non plus agressivement, cette fois, mais dans une forme de complicité collective. Comme si nous étions tous des « riens » cherchant à devenir une unité en nous soudant les uns aux autres. Naît alors en moi un incroyable élan d'espoir. Ensemble, je le sens, nous briserons l'obstacle, cette paroi qui nous empêche d'avancer. Je la sens en moi, je la sens autour de moi, cette détermination, cette vive conviction qu'ensemble, nous parviendrons à nous introduire dans la zone interdite.*

*Et voici que je suis « l'élu » ; je le sais, je le sens en moi, et je défendrai ma quête à tout prix. Je me sens d'attaque, épris d'un spasme d'hyperactivité. Je lutte, je me déploie, je me fouette le sang pour percer l'obstacle qui bloque mon élan. Maintenant seul, je bouge dans tous les sens en me foutant éperdument des autres, de la manière dont ils se démènent autour de moi. Je fonce, je tasse, je bouscule, je pousse, je frappe. Je me propulse avec une énergie nouvelle, habitée d'une pleine certitude, une profonde détermination. Je veux avancer, je veux pénétrer, je veux vivre !*

*Soudain, j'ai le sentiment d'avoir percé quelque chose à l'instant même où je sens une membrane de ma tête se fendre, se briser, se détacher. Du coup, un nouvel élan d'énergie s'empare de moi et stimule ma volonté de foncer. Une nouvelle sensation de chaleur humide, cette*

*fois plus douce, plus calme et plus alcaline, s'enduit sur tout mon être, comme une onction apaisante. Je sens alors une telle plénitude m'habiter. Une incroyable sensation de béatitude, après avoir tout donné, après un long et douloureux combat. Je suis sauvé ! Je vais vivre !*

## 6

—Amos ! Amos !

Encore une fois, je me réveille en sursaut, totalement perdu, horriblement paniqué. Il me faut exécuter toute une gymnastique mentale pour définir les espaces de temps et de lieu où je me situe. Bella, resplendissante, fraîchement maquillée, l'inquiétude dans le regard, me secoue pour me réveiller. Je suis toujours étendu sur le divan de son salon. Reprenant mes esprits, je m'efforce d'afficher un air des plus sereins.

—Bella ? Quel jour et quelle heure on est, là ?

—T'es toujours aussi perdu, toi ! Nous sommes toujours samedi 5 décembre. En 2009, bien sûr ! Et il est 11h50... Écoute, Amos, je dois partir. Aujourd'hui, je travaille de 13h00 à 21h00. Je devrais être de retour vers 22h00. Si tu veux bien, j'aimerais qu'on se parle à ce moment-là... je pense qu'on a des choses à clarifier.

—Si tu veux...

—On se retrouve à mon appart vers 22h00... d'accord ?

—Euh... d'accord !

—O.K., verrouille bien la porte d'entrée en partant... On se revoit ce soir, O.K. ? Bye !

—Salut.

Alors qu'elle m'enlace et m'embrasse tendrement, je sens combien je répons mal à l'intensité qu'elle met dans son geste marquant la chaleur de ses sentiments. Je ne sais si mon indifférence soudaine résulte du deuil que je me conditionne déjà à vivre en regard de notre éventuelle séparation ou s'il se veut plutôt une simple conséquence du sortilège qui me poursuit depuis ... depuis quand, d'ailleurs ?

Bella partie, me retrouvant seul avec mon angoisse, je médite à ce que je devrais faire pour me délivrer de l'enfer psychique dans lequel j'ai échoué. Je demeure convaincu que Stein est responsable de mes déboires, que lui seul peut m'en délivrer.

Je retourne à mon ordinateur. Après quelques recherches sur l'internet, je finis par trouver le numéro de téléphone du comité organisateur de *La grande guignolée des médias*. Je souhaite qu'en téléphonant là-bas, on accepte de me dire où je pourrais trouver mon fameux père Noël. Après de nombreuses et inquiétantes sonneries,

un homme me répond avec enthousiasme : «La grande guignolée, bonjour!» Pour ajouter de la légitimité à ma demande particulière, je décide de mentir au sujet de mon lien avec le fameux bienfaiteur. J'explique à mon interlocuteur que je suis le neveu de monsieur Anton Stein, que je suis à sa recherche depuis de nombreuses années, que j'ai perdu ses coordonnées et que je souhaite que cette ressource de bienfaisance se montre assez charitable à mon égard pour me les fournir. Le gentil monsieur à l'agréable voix me répond que, bien que sensible à mes doléances, une règle de régie interne lui interdit de livrer une information aussi confidentielle.

—Je peux par contre vous dire qu'Anton sera présent le 10 décembre, sur le boulevard René Lévesque, tout juste en face de la maison de Radio-Canada, dès 7h00 le matin, pour recueillir les dons du public. Si vous vous y rendez à ce moment-là, vous pourrez le rencontrer.

—Ouais...à condition que je puisse atterrir dans la réalité ce jour-là, répondis-je par dépit, convaincu que le mauvais sort m'empêchera d'y être.

—Pardon?

—Euh... non, rien... Je me parlais à moi-même. Merci, monsieur.

—De rien... Bonne journée!

Je raccroche violemment le téléphone, furieux du dénouement de ma démarche. Prisonnier d'un étrange sort, je doute fort de pouvoir tenir le coup jusqu'à jeudi matin prochain. Je réfléchis intensément, à la recherche d'une autre stratégie pouvant me permettre de joindre Stein aujourd'hui même. En y pensant, je me convaincs que je pourrais le retrouver au bar où je l'ai rencontré. Quel bar était-ce, déjà? Je fouille dans ma mémoire et plisse fermement les paupières, comme si le fait de ne rien voir allait stimuler ma mémoire visuelle. Je me souviens maintenant que ce soir-là, j'ai longuement marché au hasard des rues. Je me remémore des images du trajet que j'ai suivi et me revois mentalement terminer ma promenade sur la rue Masson, dans le quartier Rosemont. Je revois l'image de la façade d'un bar situé en face d'un poste de pompier, quelque part au coin de la 1<sup>re</sup> ou la 2<sup>e</sup> Avenue. Je consulte l'heure : 12h22. En m'y rendant immédiatement, il sera sans doute trop tôt pour y trouver Stein, mais je mise tous mes

espoirs sur la possibilité que le personnel du bar saura m'informer à son sujet... si, bien sûr, comme je l'espère tant, il est un client régulier. Je me persuade de la justesse d'une telle probabilité et je pars immédiatement, le cœur rempli d'espoir.

J'arrive finalement en face du bar que je reconnais par son nom qui m'a d'ailleurs marqué la première fois que je m'y suis rendu : *Au bout du quai*. Je reconnais la vitrine et le décor *western* des lieux. En y entrant, je ne vois qu'un seul client, un vieillard qui ne ressemble malheureusement pas à celui que je recherche. Je me rends alors au comptoir où un jeune homme s'affaire à nettoyer des verres.

—Excuse-moi, mon ami. Depuis longtemps, je cherche mon vieil oncle... On m'a dit qu'il a l'habitude de venir ici... Il s'appelle Anton Stein. Il a un fort accent allemand. Il a les cheveux longs et très blancs, même chose pour la barbe... En fait, il ressemble un peu à l'image qu'on se fait du père Noël... Vois-tu de qui je parle ?

—Ça ne me dit rien, non. Ça fait juste un mois que je travaille ici. Mais si tu reviens en soirée, y a une serveuse... Bella... qui travaille ici depuis plus d'un an. Elle le connaît peut-être.

—Bella ? C'est curieux, ça ! Ma blonde s'appelle aussi Bella. C'est pourtant un prénom très rare... Bella qui ?

—Bella Tremblay.

Je suis paralysé d'effroi. Les chances que deux femmes portent un même prénom aussi rare et le même nom de famille me semblent nulles. Soudain, je me souviens que Bella m'a raconté avoir déjà travaillé dans un bar. Se pourrait-il que j'aie reculé encore plus loin dans le temps ? Il me faut le vérifier.

—Ah... ma blonde aussi s'appelle Bella Tremblay... Elle est à peu près de ma grandeur, elle a les cheveux longs châains, les yeux marron et une peau très dorée...

—Ben dis donc ! Ça ressemble drôlement à notre Bella !

Voilà ce que je craignais. Encore une mauvaise blague, un coup vicieux du sorcier, qui m'a projeté encore plus loin dans le passé.

—Dis-moi, quelle date on est, aujourd'hui ?

—Le 5 décembre.

—Oui, mais...de quelle année ?

—T'es sérieux, là ? questionne le gars en me dévisageant avec un air d'incrédule.

—Oui, oui, très sérieux !

— Ben... on est en 2007 ! En tout cas, pour encore quelques semaines... me répond-il en pouffant de rire.

2007 ! C'est bien ce que je craignais. Stein a fait dévier mon passage dans le temps, sans doute pour m'empêcher de le rejoindre. Je me sens terriblement perdu. Je sens une crise de panique me nouer l'estomac puis, telle une secousse sismique, me faire trembler de tous mes membres. Me sentant étourdi, au point de voir double, je m'assois sur un des bancs placés près du bar.

— Est-ce que ça va, l'ami ? s'inquiète le serveur.

— Non, justement, je ne me sens pas bien.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? Prendrais-tu un verre d'eau ?

— Oui, s'il te plaît... Je m'excuse, mais si ça ne te dérange pas, je vais rester assis ici un p'tit moment... le temps que mon malaise s'amenuise.

— Pas de problème l'ami. Prends le temps qu'il faut.

J'ai un haut-le-cœur, des gargouillements d'estomac qui engendrent une nausée acide. Je me sens soudainement envahi d'une poussée de chaleur au point de sentir la sueur dégouliner le long de ma nuque. Mes jambes faiblissent et j'ai le sentiment de perdre progressivement la sensation de mon corps. Puis mon cœur se met à tambouriner de frayeur. Je ne comprends plus rien à ce qui m'arrive. Je ne sais plus si je suis en proie à une crise cardiaque ou si je souffre d'une crise d'angoisse. Je ne sais que faire pour me sortir de cet enfer, encore moins à qui demander de l'aide. Je sais bien qu'en me rendant à l'hôpital, comme il m'en vient l'idée, on ne me croira jamais lorsque j'expliquerai les raisons de ma condition. On me croira fou. Le suis-je devenu ?

Sentant mon malaise diminuer quelque peu, ma respiration reprendre son rythme normal, je décide de quitter les lieux. Je me dis qu'en sortant de là, je me retrouverai peut-être dans un espace de temps plus près de ma réalité. En fait, qu'est-elle devenue cette réalité ?

En traversant la porte de sortie, mon mal regagne en vigueur, allant jusqu'à s'amplifier à une vitesse folle. Je me sens soudainement comme si je supportais deux fois mon poids. Je ressens de fortes palpitations cardiaques, jumelées à une douleur insupportable au bras gauche. Puis je m'effondre.

*Douleurs intenses. Spasmes thoraciques. L'esprit brumeux. Je sens qu'on me manipule, qu'on me déplace, qu'on me bouscule, même. J'entends de vagues sons oraux autour de moi, sans en comprendre le sens. Je m'efforce vigoureusement d'ouvrir les paupières et j'entrevois à peine une ligne lumineuse. Je ne perçois que de très flous jeux d'ombres et de lumières. Je me sens pris dans un espace indéfini, quelque part entre le rêve et la réalité. De toute manière, depuis un certain temps... depuis combien de temps?... depuis un certain temps ma réalité et le rêve semblent parfaitement se confondre. Je perçois maintenant plus clairement les paroles des personnes qui m'entourent ; des voix masculines.*

— Est-ce que tu vois son cœur, Jeff? Regarde là... juste là... l'aorte, la coronaire gauche... Tu vois? Méchante plaque! Trouves-tu?

— Ouais, j'vois bien! J'suis pas sûr qu'on parviendra à le sauver à temps.

En écartant le plus possible mes paupières, j'aperçois deux jeunes hommes complètement vêtus de blanc et portant des lunettes étranges dotées de montures lumineuses multicolores. Tout autour d'un espace très exigu, je perçois d'étranges instruments garnis de moniteurs bizarres et de mille petites lumières de couleurs différentes qui clignotent constamment. J'entends alors l'un des gars dire :

— Je vais lui administrer du Transybélin.

— Qu'est-ce que c'est? que je parviens à articuler difficilement.

Le gars me regarde avec intensité avant de me répondre :

— C'est un médicament qu'on administre par voie intraveineuse. Ça permettra de dissoudre la plaque qui obstrue votre coronaire... Vous faites un infarctus.

— Quoi? Un infarctus? Mais... ce n'est pas possible! Je suis en parfaite santé.

— Ce n'est pas ce que dit le dossier qui est affiché sur votre montre-bracelet, monsieur. Vous en êtes au troisième infarctus en deux ans...

Un troisième infarctus? Impossible! Je ne comprends rien à ce qu'on me raconte. Ce doit être encore un cauchemar télécommandé par Stein... Mais, j'y pense!

— Pardon, mon gars, quelle date sommes-nous ?

— Quoi ? Quelle importance ? Si vous avez un rendez-vous, oubliez ça ! Restez calme, prenez soin de respirer à fond. Dans moins de cinq minutes, nous serons à l'urgence.

— S'il vous plaît ! Dites-moi juste en quelle année nous sommes.

— Vous êtes vraiment perdu, monsieur... Nous sommes aujourd'hui le 28 avril 2043 et il est précisément... 21h51.

2043 ? 2043 ! Je serais donc téléporté dans le futur et j'aurais soixante-et-un ans ! Pourtant, je ne me souviens de rien de ce que j'ai pu vivre au cours des trente-trois dernières années. Le dernier souvenir de vraie vie remonte au 3 juillet 2010, lors de ma rencontre avec le maudit sorcier. Arrrrgh !

Soudain, une douleur intense, intolérable, me transperce le thorax. Je ne vois plus rien, mais j'entends les jeunes gars se démener autour de moi.

— Hey, Jeff ! On est en train de le perdre, là !

— Ouais, je vois ! Le Transybélin n'agit pas assez rapidement... Je vais devoir lui planter une capsule X31 directement dans le cœur...

— Trop tard, Jeff ! Son cœur vient d'arrêter de battre. Vite ! Le défibrillateur !

— O.K., Max ! Je le charge... Déchire sa chemise.

*J'entends le bruit sec et brusque de lambeaux de tissus éraflés, mais je ne ressens rien. Comme si ces tissus appartenaient à quelqu'un d'autre.*

— Voilà ! C'est fait !

— O.K. Max ! Tasse-toi ! Je lui administre une première décharge.

*Je ne vois plus rien, je ne sens plus rien, mais à la suite de la décharge électrique, j'entends le bruit puissant d'un corps qui bondit... Un corps ? Mon corps ? Je ne sens plus mon corps ! J'ai le sentiment que mon esprit s'en est complètement détaché ! Suis-je déjà mort ? Je me sens horriblement paniqué ! Je ne me souviens pas avoir déjà ressenti autant d'effroi.*

— Ça ne marche pas, Jeff ! Le cœur ne redémarre pas !

— O.K. ! Attention ! J'essaie à nouveau !

*J'entends à nouveau le bruit effrayant de mon corps qui gigote suite à la décharge électrique. Ça devrait me secouer complètement,*

*mais je ne perçois aucune sensation physique. La frayeur m'envahit plus intensément, sans toutefois générer les sensations ni les émotions habituelles. Je crie pour tenter d'encourager les ambulanciers, mais je réalise bien qu'ils n'entendent plus ce que je dis.*

— J'ai bien peur qu'on l'ait complètement perdu, Max.

— Je pourrais peut-être lui administrer à nouveau le Transybélin, mais cette fois, directement sur le caillot. Ensuite, on pourrait utiliser une dernière fois le défibrillateur.

— Ouais ! On n'a plus rien à perdre. Essaie ! Ça va être sa dernière chance.

*Pourtant athée, me voilà en train de prier le Tout-Puissant pour qu'il annule le mauvais sort jeté par Stein et, surtout, qu'il me sauve la vie. À la limite, j'accepterais l'idée de mourir à l'âge de soixante-et-un ans, à la condition qu'on me permette de vivre toutes les années qu'on vient de me voler.*

— Bon, je lui perce un trou dans le thorax, tout juste à la gauche de son sternum... là... voilà ! Je l'ai transpercé de bord en bord. Je vais maintenant lui planter la seringue en plein dans la coronaire bouchée... je vais juste ajuster mes lunettes pour mieux voir... là, voilà... je vois parfaitement la plaque. Bon ! Un bon coup sec en plein dedans... Là ! Bien ! Je déverse tout le contenu... Voilà ! Bon... Attendons une minute que ça fasse pleinement effet, puis on réessaie le défibrillateur.

*Dieu ou quiconque ayant le pouvoir de gérer et diriger ma vie, je vous en prie : éloignez-moi de ce cauchemar et ramenez-moi dans ma vie, telle qu'elle était le 3 juillet 2010.*

Un vent doux et chaud souffle sur mon visage. Je ne sais pas où la mort m'a transporté, mais ça semble un endroit paisible et réconfortant. Un lieu très silencieux. Un espace indéfini où je me sens enfin prêt à m'abandonner. À me laisser partir. À dormir pour toujours. Je savoure toute la sérénité de ce silence absolu.

De fait, en tendant l'oreille avec circonspection, ce n'est pas totalement silencieux. J'entends des femmes rire tout près de moi. J'ouvre les yeux sur le ciel d'un soir d'été éclairé par une pleine lune, puis réalise que je suis étendu sur un banc de parc. Je m'assois hâtivement, un peu sur mes gardes, pétrifié à l'idée d'être plongé en plein milieu d'un nouveau cauchemar. J'examine les environs et, en remarquant le plan d'eau qui se trouve à quelques pieds de mon banc, je devine que je suis au parc La Fontaine de Montréal. J'observe les femmes assises sur le banc voisin, deux dames à l'air sympathique qui me semblent être dans la quarantaine. À voir leurs robes et leurs coiffures très démodées, on dirait qu'elles viennent d'un temps très ancien. Tout en me regardant, elles rigolent de plus belle. À ma manière de chercher à comprendre dans quel espace-temps j'ai échoué, sans doute ai-je l'air complètement perdu.

— Tu devrais pas rester couché sur le banc du parc, mon gars, me dit l'une d'elles.

— Ah non ? Et pourquoi ?

— Y a plusieurs policiers qui patrouillent constamment dans le parc pour le vider des gens qui viennent y dormir... Depuis l'ouverture des Jeux olympiques, on dirait que la Ville a décidé d'épurer son image... en cachant, entre autres, ses itinérants.

— J'suis pas un itinérant ! Surtout pas ! que je réponds aussitôt, offusqué, non sans avoir une pensée pour Stein, qui serait certes contrarié de m'entendre exprimer un tel mépris.

— Excuse-moi, mais, à la façon étrange que tu t'habilles, si t'es pas un itinérant, c'est sûrement que tu viens d'un autre pays... pas vrai ? questionne alors l'autre dame.

Avec son visage plutôt long, son menton proéminent et son nez en trompette, j'ai le sentiment de l'avoir déjà rencontrée quelque part... Mais où ? ... Mais oui ! En l'observant mieux, je remarque

qu'elle ressemble étrangement à ma grand-mère, mais en plus jeune... Se pourrait-il que...

— Euh... dites-moi, mesdames... tantôt, vous parliez des Jeux olympiques... Parliez-vous des Jeux de Montréal, ceux de 1976?

— Dis donc, de quelle planète tu viens? me demande la jumelle de ma grand-mère après avoir éclaté de rire.

Je suis alors convaincu d'avoir été à nouveau ballotté dans l'espace-temps et que cette fois, j'ai abouti à une époque antérieure à ma naissance. Ainsi, la sorcellerie de Stein me permettrait de rencontrer ma grand-mère avant même qu'elle ne le soit devenue... L'idée de la faire réagir me vient alors à l'esprit, pour vérifier l'exactitude de ce que je crois.

— Bien en fait, je suis venu visiter Montréal. Je viens de l'Abitibi.

— Ah ouais? Moi aussi, je viens de l'Abitibi. À la mort de mon mari, il y a deux ans, je suis venue m'installer chez ma fille, ici, à Montréal... Pas pour encore longtemps, j'imagine. Elle s'est fait un petit ami. Lui aussi vient de notre région...

Cette fois, plus de doute. Je parle bel et bien à ma grand-mère. Nous sommes quelque part en juillet 1976, soit six ans avant ma naissance. Par cet incroyable saut dans le temps, j'ignore quelle expérience le sorcier cherche à me faire vivre. Peut-être veut-il que je rencontre ma mère, moi qui n'ai conservé que peu de souvenirs d'elle. Je décide de vérifier cette hypothèse auprès des dames, en mentant sur ma véritable identité.

— Je me présente: je suis Alain Béliveau... Je suis venu retrouver une amie que j'ai connue au secondaire. Elle s'appelle Micheline Tremblay.

— C'est pas vrai! Le même nom que ma fille!

— Vraiment? Est-ce qu'elle est née à Amos?

— Exactement! Et pourtant, il n'y en avait pas deux de ce nom en ville... Tu connais donc ma fille! Que le monde est petit! Je m'appelle Gisèle Tremblay, je suis la mère de Micheline... T'as donc étudié avec elle?

— En fait, j'étais pas dans la même classe qu'elle, mais nous étions assez amis.

— Je trouvais, aussi, que t'avais un air de déjà-vu... Et pourquoi la cherches-tu ?

— Un peu avant qu'elle quitte Amos, elle m'avait dit que je pourrais la contacter si je décidais de venir m'installer à Montréal... Malheureusement, j'ai égaré son adresse et son numéro de téléphone, que j'invente pour convaincre ma grand-mère de me transmettre les coordonnées de sa fille.

— Je ne sais pas ce que tu lui veux vraiment, mais j'aime mieux t'avertir... elle a déjà un copain.

— Oui, je sais, Pierre Derouyn. Lui aussi, je le connais. Mais je ne cherche pas à me faire une blonde. Je souhaite simplement recevoir d'une amie des conseils pouvant m'aider à m'établir à Montréal.

— Bon d'accord... Écoute, si tu veux rejoindre ma fille à cette heure-ci... il est quelle heure, d'ailleurs ?

Elle consulte sa montre-bracelet, puis poursuit :

— 22h12... Elle est serveuse et elle travaille en ce moment chez *Ty-Coq BBQ*. Elle y est jusqu'à minuit. En y allant maintenant, tu ne la manqueras pas. Ce n'est pas très loin d'ici ; certainement à moins d'un kilomètre... C'est sur l'avenue Mont-Royal, au coin de Cartier, tout près de la rue Papineau... Tu sauras trouver ?

— Ouais ! J'vois mentalement où c'est... Merci beaucoup, madame Tremblay.

— Ce n'est rien... Comme ça, on va sûrement se revoir !

— Évidemment !

«Évidemment», que je me répète mentalement. Il me vient la folle envie de lui révéler que, quelque part dans le futur, on se reverra régulièrement même si, alors, j'aurai un corps très différent. Mais je m'abstiens de le lui dire, conscient que je passerais pour un fou. Déjà que je dois paraître très étrange aux yeux de ces femmes attentionnées ! Je me contente donc d'offrir à chacune une chaleureuse poignée de main, tout en les remerciant de leur assistance. Inutile de dire que je ressens un puissant frisson et me sens nostalgique en touchant la main rajeunie de ma grand-mère. Puis je pars aussitôt à la rencontre de ma mère.

Chemin faisant, je me sens habité par des sentiments ambigus ; de la joie mêlée à une éprouvante peur. Au début, je suis rempli d'allégresse et déterminé à rencontrer ma mère. Mais plus j'avance, plus

je me sens gagné par la peur de l'inattendu. Tellement, que j'en viens à hésiter. Je ralentis alors le pas, craignant ce que je pourrais découvrir lors de cette incroyable rencontre. J'anticipe surtout le choc psychique qu'un tel rendez-vous pourrait provoquer en moi. J'ai peur que ces retrouvailles génèrent une profonde déficience affective, mais d'abord et avant tout, je redoute un nouveau piège de Stein.

Arrivé devant le restaurant, situé au 1875, avenue Mont-Royal, j'hésite à entrer, incertain de pouvoir gérer mes émotions, lesquelles seront certainement bousculées lors de cet impossible face à face avec ma future mère. Je doute même de parvenir à la reconnaître. J'étais trop jeune quand elle est décédée. Si bien, que je n'en ai conservé qu'un vague souvenir de son aspect physique. Je finis par me convaincre de foncer. La joie de rencontrer ma mère s'avère plus puissante que le côté insensé de la chose. Le besoin viscéral d'aller au bout de ce rêve est plus fort que tout.

Nerveux et un peu étourdi, j'entre. Je m'assois sur la première banquette, tout près de la vitrine donnant sur la rue. Une jeune serveuse habillée de brun, l'uniforme de l'endroit, j'imagine, s'avance vers moi. Selon l'âge que je lui accorde, elle pourrait effectivement être Micheline Tremblay. Du coup, je sens un frisson d'angoisse me secouer tout le corps. Mais au moment où elle me salue et me tend le menu, je lis *Mireille* sur l'écusson épinglé à sa poitrine.

— Bonsoir. Allez-vous manger quelque chose ?

— Euh... non. Je prendrais juste un café... et peut-être un p'tit dessert.

— Notre tarte au sucre est très réputée.

— Oui, c'est ce que j'ai déjà entendu dire. C'est une bonne idée. Je vais en prendre une pointe, avec un café, s'il vous plaît.

— Bien... Ce ne sera pas long.

Elle ramasse le menu et repart dans les cuisines. Au moment précis où je me questionne si une autre serveuse est de service ce soir, j'entends, tout juste derrière moi, une voix qui m'est très familière. Une femme demande à un client :

— Prendriez-vous un autre café ?

Incroyable ! Je connais cette voix ! Est-ce possible ? Je me tourne immédiatement la tête afin de bien voir cette personne. Une jeune femme très belle, aux cheveux châtons et au regard perçant

très brun. Plutôt petite et maigre, elle sourit de ses dents parfaitement blanches. Au moment de croiser mon regard, elle fronce les sourcils, comme si elle cherchait, dans son répertoire mnésique, à qui je lui fais penser. C'est du moins ce que je déduis. Intimidé, pour ne pas dire terrifié, je détourne le regard. Je suis convaincu qu'il s'agit de ma mère. Il y a quelque chose, dans son expression faciale, qui me rappelle ma grand-mère. Aucun doute possible, il s'agit bien de Micheline Tremblay. L'étourdissement me gagne. Le souffle coupé, je m'efforce de mieux respirer, de relaxer.

Je la sens s'approcher, tout juste derrière moi. Du coup, je suis excessivement nerveux, comme lors d'une première rencontre avec une femme qu'on souhaite courtiser. À cette pensée, une peur terrible m'envahit : et si je lui plaisais ? Si elle me faisait des avances ? Comment devrais-je réagir ?

— Excuse-moi, finit-elle par me dire en s'approchant de ma table. J'ai l'impression qu'on se connaît... non ?

Du coup, je ne sais que répondre ni comment réagir. J'évite surtout de croiser son regard.

— Bien, peut-être que tu m'as déjà vu ici. Depuis quelque temps, je viens souvent y manger, que j'improvise presque en bégayant.

— Non, non... Je suis certaine qu'on s'est déjà rencontré quelque part...

Je ne peux résister à l'envie de l'examiner de près, bien que mon esprit soit envahi d'un ordre d'interdit. Au moment de plonger mon regard dans ses yeux magnifiquement foncés et pénétrants, je me sens transpercé par une brutale décharge électrique. Puis, plus rien : obscurcissement mental total. Je perds la vue, je ne sens plus mon corps et je n'entends plus rien, comme si j'étais dans les limbes. J'ai beau m'exercer à mieux regarder, à mieux entendre, rien n'y fait. Je ne perçois qu'une profonde noirceur, qu'un silence absolu. Maintenant, c'est réel, je suis complètement perdu. Peut-être même... mort.

*Je me sens profondément bouleversé, emporté par de vagues émotions aussi étranges qu'invraisemblables. Comme si j'étais sur une goélette voguant à travers une brume épaisse, sur une mer tranquille, trop tranquille. Maintenant, je redoute tout ce qui semble anodin, comme le vieillard itinérant qui se voulait mon pote d'un soir.*

*J'aboutis je ne sais où, dans un espace indéfini, sombre, sans bruit, sans sensation tactile. Je me méfie de ce genre d'ambiance depuis cette fois où j'ai régressé à l'état de spermatozoïde. J'ai le sentiment de voyager dans une forme de vide, de néant, un lieu où toute sensation corporelle n'existe plus. Je ne me sens vivant que dans ma pensée, qui semble par ailleurs ne pas savoir où se diriger. Anxieux, j'anticipe le moment où je serai propulsé dans une étrange réalité.*

*J'ai tellement envie de m'endormir. J'ai l'impression qu'il y a une éternité depuis ma dernière bonne nuit de sommeil. On dit que dormir, c'est mourir un peu, un certain temps. J'aimerais dormir à tout jamais, parce que de la manière qu'elle s'est articulée dernièrement, la vie m'apparaît trop cauchemardesque.*

Je me réveille enfin, aveuglé par un soleil de fin d'après-midi. Dans quel lieu et dans quel espace Stein m'a-t-il à nouveau projeté ? À quel jeu s'amuse-t-il ? Pourquoi se joue-t-il ainsi de moi ? Tout ça parce qu'un soir où mes facultés étaient affaiblies par une forte douleur émotive et par une trop grande absorption de bières, il lui a semblé que je le méprisais ! Qu'ai-je bien pu faire d'autre pour mériter un tel châtement ?

Je me plisse les paupières puis les ouvre à nouveau pour mieux savoir où, et surtout à quelle époque j'ai abouti. Je suis assis sur le siège de conducteur d'une automobile. En examinant le logo placé au centre du volant, je vois qu'il s'agit de ma dernière voiture, une *Volvo S60* 2007 que j'ai achetée en avril 2010. En balayant d'un regard périphérique l'environnement immédiat, je reconnais la cour du stationnement qui se situe à l'est du centre commercial *Place Versailles*. En observant plus loin quelques arbres aux feuillus verts bien garnis, je devine que je dois me trouver quelque part à l'été 2010... Se pourrait-il que... Soudain, je ressens une vibration sur ma poitrine : c'est un téléphone cellulaire blotti dans la poche intérieure de mon veston qui

émet une alarme. En le saisissant, je vérifie la date et l'heure : 2 juillet 2010, 16h49 ; donc, la veille du jour où ma vie va complètement basculer. Je m'enquis ensuite de l'identité de l'appelant : il s'agit du bureau de la compagnie immobilière où je travaille.

— Oui allo.

— Amos ? C'est Mado. (Madeleine Leclerc, ma secrétaire)

— Euh... Oui ! Mado... Bonjour !

— Est-ce que ça va ? me demande-t-elle avec une hésitation clairement perceptible dans le timbre de voix.

Je me sens très perdu et si épuisé. Toutefois, je cherche des mots simples à dire pour masquer mon état d'égarement.

— Euh... oui ! Bien sûr...

— C'est que tu sembles plutôt hésitant... En tout cas ! Je voulais juste te prévenir que ton prochain client, M. Bérubé, que tu prévoyais venir rencontrer ici à 17h30, s'est décommandé.

— Ah ouais ? dis-je en m'efforçant d'avoir l'air très présent et très intéressé, alors que je me sens angoissé et terriblement confus.

— Ouais ! Il dit qu'il a revu son budget et qu'il n'est plus certain d'avoir les moyens de s'acheter une propriété maintenant... Il a donc décidé de reporter son projet d'un an ou deux.

— Ah bon ? Bien tant pis ! Euh... Dis-moi, Mado, qu'est-ce que j'ai au menu, ensuite ? J'ai égaré mon agenda...

— Attends une minute que je regarde sur l'ordi... Euh... mais j'y pense, tu n'es jamais disponible les vendredis soir puisque tu as toujours un suivi médical...

Ça me revient : depuis près de deux ans, soit depuis que j'ai suivi une cure de désintoxication pour traiter ma dépendance à la cocaïne, je rencontre Louise Mathieu, ma psychologue, tous les vendredis soir à 19h00.

— Mais oui, c'est vrai... Euh... j'avais oublié qu'on était vendredi.

— Si t'as oublié qu'on était vendredi, c'est signe que t'as besoin de repos, mon Amos !

— Ouais, peut-être... Merci, Mado, et bonne fin de semaine !

— Bonne fin de semaine à toi aussi... et tâche de te reposer !

Je ne prête pas attention à ce dernier commentaire, trop préoccupé à me resituer dans le temps et l'espace. Maintenant, je me sou-

viens. Le 2 juillet 2010, c'est la veille du jour où Bella m'a annoncé... ou plus exactement, où elle *m'annoncera*... son intention de me quitter. C'est donc *demain soir* que Stein me *jettera* le mauvais sort par lequel il m'a condamné à me déplacer aléatoirement dans le temps.

Dans une *ancienne vie*, je me souviens d'avoir déjà reçu cet appel de Madeleine, d'avoir alors décidé de rejoindre Bella aux *Galleries d'Anjou* pour lui proposer de souper ensemble avant de me rendre à mon rendez-vous chez ma psychologue. Je voulais lui faire la surprise afin de la ramener à de bons sentiments : c'est qu'à cette époque, un froid s'était déjà installé entre nous. Puisque je sais maintenant que cette démarche ne changera rien à mon destin, je décide de ne plus chercher à la rencontrer. J'ai plus important à faire. Je dois notamment tenter de retrouver le sorcier qui m'a ensorcelé et l'implorer de me rendre ma vie telle qu'elle était avant que je le rencontre.

Je regarde l'heure à ma montre-bracelet : 17h03. Tout revient intégralement dans ma mémoire : mon rendez-vous avec Louise Mathieu se tient toujours les vendredis à 19h00 et son bureau se situe au 7675, rue Sherbrooke Est, tout près d'ici. En y réfléchissant bien, je me dis que Stein ne m'a certainement pas *téléporté* inutilement dans ce lieu et dans ce temps précis. Sans doute qu'il m'attend quelque part dans les environs.

Je sors de mon véhicule et marche d'un pas lent et incertain en direction d'une des entrées du centre commercial. Ne sachant plus si je peux faire confiance à mon instinct, j'appréhende ce qui m'attend dans les prochains instants. Je longe la vitrine d'un restaurant où je vois, assis de dos à l'une des tables, un homme portant le chandail bleu sale et la tuque malpropre que *portera* Stein *demain*. J'accélère le pas. Pour accéder au restaurant, je dois d'abord entrer dans le centre d'achat. Ceci fait, je me dépêche de me rendre à la table qu'occupait l'étrange client. Or, il n'y a plus personne. Il s'est évaporé comme par magie ! Je ne vois sur cette table que de la vaisselle et des ustensiles sales qu'apparemment, deux personnes se seraient servies. J'interpelle alors la serveuse qui me fait dos.

— Pardon, madame. Est-ce que vous avez vu l'homme qui était assis ici il y a quelques secondes ?

— Le vieux monsieur ?

— C'est ça, oui.

— Je ne sais pas où il est allé. Je venais tout juste de le voir s’asseoir là, à cette table, alors que je m’apprêtais à venir nettoyer celle-ci.

Le restaurant n’ayant qu’une seule entrée, Stein ne peut pas en être sorti sans que je le croise. Il est donc nécessairement quelque part ici.

— Où sont les toilettes, s’il vous plaît ?

— Juste au fond là-bas, complètement à droite, me répond-elle en pointant l’endroit avec son index droit.

— Merci.

Je me précipite aux toilettes des hommes, mais n’y vois personne, même en me penchant pour examiner le dessous du cabinet d’aisances. Je sors rapidement et ose pénétrer dans les toilettes réservées aux dames. Mais là encore, rien du tout. Je retourne rapidement sur mes pas en prenant soin de demander à la serveuse si elle a revu le *vieux monsieur*. Malheureusement, elle me répond par la négative.

Il m’apparaît évident que Stein a décidé de s’amuser encore de moi, de me manipuler, de me rendre fou. Dans quel plan machiavélique veut-il encore m’attirer ? Mon instinct me conseille de retourner à mon véhicule, le mauvais sorcier s’attendant certainement à ce que je le recherche activement dans le centre commercial. Il compte probablement m’attirer ainsi dans un nouveau guet-apens.

Alors que je retourne au stationnement, tout juste en empruntant le trottoir situé à la sortie du centre commercial, j’aperçois un vieil homme qui conduit une automobile semblable à la mienne et qui passe tout juste devant moi. Il m’envoie la main tout en me souriant. C’est Stein ! D’instinct, je regarde l’espace où ma voiture est censée être garée et constate qu’elle a disparu. Il me l’a volée ! Je me mets aussitôt à courir pour tenter de rattraper ma Volvo. Heureusement, les feux de circulation au coin de l’entrée du stationnement et de la rue Sherbrooke passent au rouge. Malgré tout, le voleur passe tout droit et tourne rapidement vers la droite en faisant crisser les pneus. Il évite de justesse une camionnette arrivant de l’est et file à toute allure avant de s’éloigner vers l’ouest. Progressivement, je le perds de vue.

Je me sens profondément attristé et démoralisé par un tel dénouement. Pas tant pour avoir perdu ma voiture : n’ayant plus de vie *sensée*, ce que je possède ne m’intéresse plus. Je me sens surtout troublé de n’avoir pu parler à Stein. J’aurais voulu lui demander par-

don pour tout ce que j'ai pu dire ou faire pour le contrarier. Je l'aurais imploré pour qu'il me rende ma vie. Même mon deuil, suite à ma rupture avec Bella, me semble maintenant facile à gérer et à digérer. Ça n'a vraiment plus d'importance. Plus rien n'a plus d'importance que mon désir profond de reprendre le cours normal de ma vie.

Je consulte à nouveau ma montre-bracelet: 17h22. J'hésite. Dois-je marcher vers l'ouest de la rue Sherbrooke, soit dans la même direction prise par le sorcier, ou dois-je me déplacer vers l'est et me rendre au bureau de ma psychologue? Je m'interroge: à quoi me servirait-il de la rencontrer, hormis le fait de contrecarrer les attentes probables de mon bourreau? Que pourrais-je bien lui dire de toute manière? Lui raconter ce que je vis depuis un temps indéfini? J'imagine sa réaction si je lui confiais tout. Elle me prendrait certainement pour un schizophrène. Le suis-je devenu?

En y réfléchissant bien, je me convaincs que le principal avantage de rencontrer Louise pour lui raconter mon invraisemblable histoire, ce serait de ne plus me retrouver seul dans mon incroyable mésaventure. Aussi, si jamais j'ai réellement sombré dans la folie, je serais pris en charge par la meilleure des spécialistes, celle en qui je voue une profonde confiance. En mon for intérieur, je sais que c'est précisément ce que je devrais faire, vu les circonstances.

Enfin décidé, je marche en direction est de la rue Sherbrooke. Je serai donc au bureau de Louise dans une quinzaine de minutes. J'y serai très en avance, mais je suis prêt à faire le pied de grue pendant une éternité pour rencontrer ma psychologue. Rempli d'espoir, j'essaie de me convaincre que rien de fâcheux ne pourra m'arriver.

## 11

Je me réveille en sursaut, agité par une main qui me secoue délicatement l'épaule. Assis dans le hall d'entrée de l'immeuble abritant le bureau de ma psychologue, je me lève précipitamment, en colère contre moi-même, déçu de m'être endormi, convaincu que quelque chose d'important m'a échappé.

— On a eu une grosse journée, monsieur Derouyn ? me demande Louise Mathieu en affichant un sourire radieux.

Je me sens profondément soulagé. J'ai tellement craint de l'avoir manquée. Du coup, je cherche à relaxer. En voyant son visage, je calme mes angoisses. Son regard vert émeraude a toujours su m'apaiser. Il me vient en tête la folle idée qu'elle saura me libérer de l'absurde sortilège de Stein. Épris d'un soudain soubresaut d'appréhension, je consulte l'heure sur ma montre : 18h55. À nouveau, je me sens soulagé.

— Euh... salut Louise...

— Tu n'as pas l'air bien, toi !

— Non, ça va vraiment pas bien ! dis-je pendant que l'incertitude quant à l'espace-temps dans lequel je me trouve ne me quitte pas.

— Dis-moi, Louise, quelle date sommes-nous ?

— Mais... nous sommes le 19 mars ! Pourquoi ?

— Le 19 mars ? Ça n'a pas de sens... Et de quelle année ?

— De quelle année ? Seigneur, Amos ! Je suis d'accord avec toi, tu ne vas réellement pas bien ! Nous sommes le 19 mars 2010. Viens, on va essayer de clarifier tout ça...

Déconfit, terriblement déprimé, je la suis nonchalamment jusqu'à son bureau qui se trouve tout au fond du couloir gauche, au rez-de-chaussée. Ma psy a exactement l'âge qu'aurait ma mère en 2010, si elle était toujours vivante : 56 ans. Sa démarche très relaxe et son ton de voix léger, de basse fréquence, ont toujours eu le don de me rassurer. Aujourd'hui, plus que jamais, j'ai besoin de ses bienfaits apaisants.

En ouvrant la porte de son bureau, elle me fait signe d'entrer avec le plus serein de ses sourires, celui qui dessine de légères fossettes à la naissance de ses joues. Pendant un instant, je me sens traversé par un frisson de béatitude. Je me persuade qu'avec son concours, je parvien-

drai à mettre fin à mes cauchemars. J'hésite cependant à lui révéler ce qu'est devenue ma vie depuis ma rencontre avec Stein. Je ne sais pas par quoi commencer. D'un geste de la main, elle m'invite à m'asseoir sur le fauteuil faisant face à son pupitre.

— Mon pauvre Amos ! Tu es tout en sueur et blême comme un fantôme ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu n'as pas recommencé à consommer, j'espère ?

— Non, non... Rassure-toi ! Je n'ai pas touché à la *coke* depuis deux ans... Louise, je ne vais vraiment pas bien, mais je ne sais pas comment t'expliquer ce qui m'arrive.

— Si tu commençais par me dire comment s'est passée ta semaine...

— Ma semaine ? Ça fait justement partie de mes tourments, dis-je en confrontant son regard, incertain de parvenir à livrer mes dernières confidences. En fait, Louise... j'ai perdu toute notion du temps... Dans mon souvenir, notre dernière rencontre remonte à une éternité !

Elle me regarde tendrement, très calmement, même si je devine, à l'accent circonflexe que dessine son sourcil gauche, que mes propos l'inquiètent.

— Veux-tu dire que tu aurais perdu la mémoire du temps ?

Je la regarde encore plus intensément, plus longuement, en soupesant l'effet que le récit de mes malheurs provoquera chez elle. Honnêtement, je crains qu'elle me croie fou. Le suis-je devenu ?

— Je dirais plutôt que... je ne sais plus depuis combien de temps j'ai perdu cette mémoire du temps... parce que... parce que, comme je te l'ai dit... j'en ai perdu toute notion... Je...

Je soupire bruyamment avant de terminer ma phrase en disant :

— Je voyage dans le temps...

Elle me dévisage, cette fois en grimaçant, certainement de suspicion.

— Veux-tu dire qu'il t'arrive d'avoir des hallucinations qui produiraient de la distorsion dans ta perception de la réalité ?

— Ouf ! Comment t'expliquer clairement ce que je vis ? C'est comme si ma réalité m'échappait complètement... Ça ressemble à un rêve que je vivrais comme si c'était maintenant ça, ma réalité... Je dirais plutôt un cauchemar... Je ne sais pas comment tu vas perce-

voir ça... mais... j'ai le sentiment qu'un sorcier m'a jeté un mauvais sort... Il me déplace dans le temps à son gré... et contre le mien, évidemment.

D'un élan brusque, je vois Louise s'enfoncer dans son fauteuil. Ses yeux d'un vert éclatant semblent vouloir s'extirper de leurs orbites.

— Tu dois sans doute me trouver fou...

— Tu sais que le mot *fou* ne fait pas partie de mon vocabulaire. Je dirais plutôt que je te trouve désorienté...

Elle semble réfléchir longuement tout en se mordillant la lèvre inférieure, comme si elle cherchait à retenir les mots qui lui viendraient spontanément. Son regard continue à fixer intensément le mien; on aurait dit qu'elle voulait m'hypnotiser. Puis elle penche son corps vers l'avant, plus près de moi. J'ai le sentiment qu'elle s'efforce d'afficher une attitude sereine.

— Alors, Amos, dis-moi quel sens tu pourrais donner à ce cauchemar. Dans ta réalité quotidienne, quels sont les tensions ou les événements stressants qui pourraient provoquer tout ça? Se pourrait-il, par exemple, que ta relation de couple traverse encore une zone de turbulences?

— C'est vrai que Bella m'a quitté hier... euh... non... attends un peu!

Je viens de me souvenir que le 19 mars 2010, Bella vivait chez moi depuis peu. Donc, tout va bien de ce côté. Du moins, à *ce moment-là*. En même temps, il me revient en mémoire que dans l'espace-temps indéfini, la dernière fois que j'ai consulté Louise, c'était... ou plutôt... *ce sera...* le 2 juillet 2010. À la fin de *cette future rencontre*, elle *m'aura annoncé* devoir annuler notre prochain rendez-vous, celui du 9 juillet, puisqu'elle aura alors quitté Montréal pour passer quelques jours dans la région du Lac-Saint-Jean. Son fils *se mariera* le 10 juillet à Alma, la ville natale de sa fiancée. Il me vient alors l'idée que ce *souvenir* pourrait me servir de solide argument pour la convaincre de la véracité du trouble dont je souffre.

— Es-tu toujours avec moi, Amos?

— Euh... oui... Et si je te révélais un événement que tu vivras dans le futur, un événement que je ne devrais normalement pas

connaître aujourd'hui? Est-ce que ça pourrait te convaincre que je voyage réellement dans le temps?

— Dis toujours ! répond-elle en se croisant les bras et en affichant un sourire perplexe.

— Si je t'annonçais aujourd'hui que le 10 juillet prochain, ton fils va se marier à Alma et que s'il se marie là-bas, c'est parce que son amoureuse vient de cette région... Qu'en dis-tu?

En entendant cela, Louise s'enfonce plus profondément dans son fauteuil et croise plus fort les bras, alors qu'une profonde ride se dessine entre ses sourcils pour marquer son ahurissement.

— Quoi? Co... Comment? Ce n'est pas possible! Comment t'as appris ça? Gabriel ne me l'a annoncé qu'avant-hier et je n'en ai encore parlé à personne, sauf à mon ex-mari! Comment as-tu pu savoir ça? C'est impossible!

Bien que sa réaction s'avère empreinte d'une certaine panique, je suis heureux de pouvoir enfin partager mon secret avec quelqu'un qui a la possibilité de me croire; surtout elle, la personne à qui je voue une si grande confiance.

— Comme je te l'ai dit tantôt, par une forme de sorcellerie inexplicable, je ne cesse d'être ballotté dans le temps malgré moi. Cet incroyable drame a débuté dans le futur, le 3 juillet 2010. La veille, le 2 juillet, nous *aurons eu* ensemble notre dernière entrevue. C'est à cette occasion que tu *m'informer*as que nous ne pourrons pas nous rencontrer le vendredi suivant, parce que tu seras en route vers le Lac-Saint-Jean pour assister au mariage de ton fils...

Elle me regarde d'un air stupéfait. À voir son visage blêmissant, je comprends que je suis parvenu à l'atteindre.

— Crois-moi, Louise, on m'a jeté un mauvais sort et on me fait voyager dans le temps contre mon gré. Je ne cesse de me promener aléatoirement dans l'espace-temps, tant dans le futur que dans le passé. J'ai même rencontré ma mère plusieurs années avant ma naissance! J'ai vécu le troisième infarctus que je subirai à l'âge de 61 ans... Tu imagines? Tu vas trouver ça absurde, mais je pense même avoir vécu l'époque où je n'étais qu'un simple spermatozoïde!

Elle ne peut retenir un long et éclatant rire. Je sens qu'elle est sur le point de lutter contre un courant de pensée lui commandant d'envisager la possibilité que mon histoire soit vraie. Appuyant les coudes

sur son bureau, joignant les doigts comme pour faire une prière, elle y appuie son menton, le regard ébahi. Elle finit par m'avouer :

— Ça n'a pas de sens ! Je suis désolée, Amos, mais je suis trop matérialiste pour concevoir un scénario aussi mystique... Enfin ! Voyons ! Ça n'a pas de sens ! Je ne sais pas comment tu as su que mon fils va se marier à Alma en juillet prochain, alors que la majorité de mes proches l'ignorent encore, mais je ne peux pas croire à ton explication. Voyager dans le temps... Ça n'a pas de sens ! Excuse-moi, mais je ne peux y croire... En fait, je n'y crois pas.

Je suis profondément déçu. J'espérais tellement qu'elle me croit. À mes yeux, c'était la seule personne susceptible de prendre mon histoire au sérieux. La seule qui aurait pu m'aider à me réparer. Devant sa réaction, je me sens encore plus étourdi, confus et déprimé. Puis soudain, il me vient en mémoire le souvenir d'un autre événement la concernant, un événement qui se *déroulera* dans un avenir encore plus rapproché. Je me souviens qu'à la fin d'une rencontre tenue en mars 2010, elle *m'aura averti* que lors de notre prochain rendez-vous, elle se présentera avec ses cheveux teints en blond. Je me rappelle même qu'à cette occasion, elle *avouera* qu'il s'agit de la première fois de sa vie qu'elle *aura osé* se teindre les cheveux et que je *serai* la première personne à l'apprendre.

— Et si je te disais que dans quelques jours, tu seras devenue blonde ? Qu'en penserais-tu ?

Je la vois blêmir encore plus. Elle s'enfonce dans son fauteuil, comme si elle voulait s'y encastrer, tout en expulsant un long soupir trahissant son étonnement. Elle met d'ailleurs une minute ou deux avant de réagir. Pendant ce temps, elle cache ses yeux à l'aide de ses mains et ne cesse de soupirer. De mon côté, je demeure anxieux. En ai-je *dit* suffisamment pour la convaincre de la véracité de mon histoire et l'amener à croire que je ne suis pas désorienté ? Finalement, elle se découvre les yeux, l'air de vouloir intervenir.

— Impossible... ce n'est pas possible ! Je ne peux pas le croire ! Comment ça pourrait être possible ? Ça n'a pas de sens ! Non, non, non ! Il doit bien y avoir une autre explication ! Pourtant...

— Pourtant ?

— Pourtant, je dois reconnaître que tu me cites des événements futurs bien réels... des événements qui me concernent et que tu ne de-

vrais pas connaître. Cet après-midi, il y a à peine trois heures, j'ai pris rendez-vous avec ma coiffeuse pour lundi prochain, car je souhaite changer la couleur de mes cheveux... Voilà des mois qu'elle ne cesse de me dire que le *blond* irait bien avec ma peau laiteuse... Moi, j'hésitais toujours, de peur d'avoir l'air d'une femme mûre qui cherche à se rajeunir. En me levant ce matin, je me suis convaincue d'ignorer ce qu'en penseraient les gens et de me permettre, pour la première fois de ma vie, de teindre mes cheveux... Je dois reconnaître qu'il t'était totalement impossible de savoir une telle chose... À par ma coiffeuse, personne n'est au courant.

— Donc ?

Je lis de la stupéfaction, autant dans son visage que dans son regard écarquillé, que ses paupières voilent et dévoilent sans arrêt. Elle expire bruyamment, comme pour retrouver son souffle, puis se rassoit plus carrément dans son fauteuil avant de dire :

— Donc... je ne peux faire autrement que te croire. Cette histoire de voyage dans le temps est totalement illogique, mais il m'apparaît tout aussi illogique que tu connaisses des éléments de mon futur que même mes proches ignorent... C'est incroyable !

Elle demeure inanimée et silencieuse suffisamment longtemps pour que je sente l'angoisse grandir en moi. Je ne peux tolérer davantage ce silence.

— Mais, Louise, tu vas pouvoir m'aider, pas vrai ? Tu vas pouvoir faire quelque chose, non ?

Je la vois encore cligner constamment des yeux, un réflexe, chez elle, que je traduis comme un sentiment d'impuissance. Son silence prolongé m'apparaît d'ailleurs très éloquent. Je crains maintenant le pire.

— Euh... Louise...

— Oui, excuse-moi, Amos. Je réfléchissais... Ouais, je me disais justement que je connais quelqu'un qui pourrait peut-être t'aider... en tout cas, mieux que moi...

— Qui donc ?

— Frédéric Marot... un ancien psychiatre et psychanalyste maintenant à la retraite. Il m'a déjà enseigné et est devenu mon mentor... Il s'est toujours montré sensible face à certains phénomènes paranormaux. S'il y a quelqu'un au monde qui peut croire pleinement à ton

histoire et te guider vers une solution, c'est bien lui... Je lui téléphone immédiatement !

Elle me sourit pour la première fois depuis mon étrange confession et du coup, les rides d'anxiété de son visage s'estompent complètement. Son expression faciale me rassure, me procure un certain bien-être. Pour la première fois depuis une éternité, j'ose croire à un dénouement heureux. Je vois Louise fouiller dans son sac à main et en ressortir son téléphone cellulaire.

—Quelle heure est-il, déjà ? me demande-t-elle, alors qu'elle consulte pourtant sa montre. 19h18 ! finit-elle par se répondre elle-même. Je sais qu'il se couche habituellement très tôt, mais pas à ce point-là, tout de même ! Je l'appelle !

Je la vois pianoter sur son téléphone puis, pendant de très nombreuses secondes, attendre passivement. L'anxiété étire de plus en plus les traits de son visage, à mesure, j'imagine, que les sonneries se meurent dans l'oubli.

—Mais allez, Frédéric ! Réponds, s'il te plaît ! Tu ne peux tout de même pas être déjà couché ! À moins qu'il soit absent...

Je deviens moi-même de plus en plus angoissé, convaincu que le mauvais sort continue de s'acharner sur moi et de me polluer la vie. Je me sens sombrer dans une totale dépression, jusqu'au moment où je la vois enfin sourire.

—Frédéric ? Bonsoir, c'est Louise Mathieu ! Je ne vous ai pas réveillé, au moins ? Ah oui, je comprends... Avez-vous quelques minutes à me consacrer ? Bon d'accord, je vais aller droit au but. J'ai un client, ici, à mon bureau, qui me raconte une histoire incroyable. Et après vérification des faits, je ne peux faire autrement que d'y croire... Pardon ? Oui. Imaginez-vous qu'il affirme voyager dans le temps, autant dans le futur que dans le passé, et ce, de façon aléatoire et hors de son contrôle... Ce qui me fait croire que son histoire est réelle ? Bien voilà... Il m'a raconté deux faits concernant mon propre futur, des faits que même mes proches ignorent. À ce jour, je suis la seule à savoir qu'ils se réaliseront dans un futur proche... Comment le sait-il ? Bien voilà le plus étrange de son histoire. Il dit *se souvenir* de nos entretiens futurs au cours desquels je lui *transmettrai* ces informations... Oui... Dans un premier temps, il m'apprend que mon fils... vous vous souvenez de Gabriel ?... Eh bien, Gab m'a téléphoné avant-hier soir pour

m'annoncer qu'il se mariera à Alma, le 10 juillet prochain. Je n'ai pas encore eu le temps de l'annoncer à mes proches, sauf à Jean-Louis, mon ex, et pourtant, mon client est au courant... Pardon?... Oui, c'est vrai, c'est une possibilité. Un instant, Frédéric, je vais vérifier...

Elle s'adresse alors à moi et me demande :

—Tu es présent sur les réseaux sociaux, pas vrai? Tu aurais pu obtenir cette information en consultant la page *Facebook* de mon fils... non?

—Non, Louise, je ne suis pas allé sur internet depuis que j'ai subi ce mauvais sort. De plus, je ne savais même pas que tu avais un fils, encore moins comment il s'appelle...

—C'est vrai, ça! Bon, d'accord, dit-elle avant de reprendre sa conversation téléphonique. Frédéric? Ça semble impossible puisque mon client ne savait même pas que j'avais un fils... Oui, c'est ça... L'autre exemple? Eh bien, ça me gêne un peu de vous en parler... mais bon... voilà: ce matin, j'ai décidé de teindre mes cheveux en blond... Bon, bon, bon! Je savais que ça vous ferait réagir! Mais qu'importe. En fin d'après-midi, vers 16h30, j'ai appelé ma coiffeuse pour prendre rendez-vous lundi prochain, en lui spécifiant que je souhaitais faire teindre mes cheveux. Encore là, personne n'est encore au courant... Or, mon client me dit qu'il *se souvient* qu'à la fin de la présente entrevue, je lui *annoncerai* qu'à notre prochaine rencontre, je serai devenue blonde... Oui... Non, je n'en ai encore parlé à personne; et avec la réaction que vous venez d'avoir, vous comprenez maintenant pourquoi... Oui... Incroyable, pas vrai? Oui... Oui... Écoutez, Frédéric, je sais qu'il est peut-être un peu tard pour vous, mais je me demandais si vous ne pourriez pas passer à mon bureau pour rencontrer mon client?... Ah bon!... Oui, je comprends... Quand pourriez-vous venir, alors?... Demain matin? Vers 9h00?... D'accord! ... Oui, oui, ici à mon bureau, sur la rue Sherbrooke... Bien! Merci, Frédéric. Ça me soulage beaucoup que vous acceptiez de m'aider... Oui, merci. Au revoir. À demain.

Elle raccroche, mais déjà, je devine la tournure de la conversation, ce qui me déçoit énormément.

—Alors voilà, Amos! M. Marot ne peut vraiment pas se déplacer ce soir, ni même nous recevoir. Il a de la visite... Un collègue qui est arrivé aujourd'hui de Pologne. Il se voit donc mal lui faire

défection ce soir. Mais comme son invité a rendez-vous à l'Université de Montréal tôt demain matin, il pourra venir nous rencontrer ici, demain, dès 9 heures... À voir ton air, ça ne semble pas te convenir !

— Effectivement, non ! J'ai oublié de t'expliquer un aspect très important... Je ne reste jamais très longtemps dans *le temps présent*. D'ici à demain matin, j'ai le temps d'être transporté plus d'une fois dans le passé ou dans l'avenir ! J'ai bien peur de ne pas pouvoir tenir le coup jusqu'à la rencontre avec ton mentor.

— Ah bon ? Quelle histoire incroyable ! Mais, dis-moi... en général, dans quelles circonstances voyages-tu dans le temps ?

— Ça se produit presque toujours lorsque je ressens un malaise physique ou quand je tombe endormi... Mais cette fois-ci fait exception. Quand je suis entré dans l'immeuble, nous étions le 2 juillet 2010. Je me suis endormi sur le banc de l'entrée et tu m'as réveillé le 19 mars 2010... La différence des autres fois, c'est que j'ai changé de temps, mais pas de lieu...

— Donc... si je comprends bien, pour que tu demeures dans la même dimension de temps jusqu'à demain matin, il te faudrait éviter de subir un malaise ou de t'endormir ?

— Ouais, on peut dire ça... Mais, je n'en suis pas pleinement certain...

Impassible, Louise se fait muette durant un long moment, et pose sur moi un regard intense. Je comprends, à son expression faciale, qu'elle réfléchit très fort pour trouver une solution. Puis, après avoir poussé un grand soupir de résignation et ramassé les mèches de son toupet à deux doigts pour les propulser frivolement au-dessus de sa tête, elle se lève avec beaucoup de détermination.

— Voici mon idée. Le client que je devais rencontrer après toi a annulé. Je suis donc libre pour le reste de la soirée. Alors, je propose de t'emmener chez moi... Ainsi, nous pourrions nous soutenir pour demeurer bien réveillés jusqu'à demain...

— Tu... tu ferais ça pour moi ? C'est une très grande implication de ta part ! Je ne sais pas quoi dire... Ça me gêne tellement !

— Tu vois une autre solution ?

— Non... aucune autre... C'est juste que... je ne sais pas... et si ça ne marchait pas ? Tu te seras alors démenée pour rien !

— Ça, c'est mon problème, pas le tien.

Ça m'intimide terriblement. Bien que j'aie mille fois exhibé les replis secrets de mon âme à ma psychologue, une certaine éthique nous a toujours commandé de préserver, entre nous, sur le plan personnel, une certaine distance. Malgré cela, je sais qu'elle a raison. De passer les prochaines heures ensemble pour se stimuler l'un l'autre afin de rester éveillés s'avère la seule stratégie susceptible de me permettre d'être encore là demain matin pour rencontrer ce psychanalyste en qui elle a si confiance.

— D'accord... j'accepte ta proposition.

— Parfait. Viens, je t'emmène.

Voilà quelques minutes que nous roulons sur la rue Sherbrooke, vers l'ouest. Un ciel de printemps rosit au fur et à mesure que la lumière du jour se tamise. Depuis que nous avons quitté son bureau, Louise et moi, ne nous sommes rien dit. Je ne sais ce que son silence signifie. Dans cet espace restreint, si intime, je n'ose pas la regarder, encore moins lui parler. Je sais que mon propre silence masque des sentiments aussi profonds que troublants à son égard. Déjà, après deux ans de suivi, je lui voue une affection absolue. Ce soir, en la voyant s'impliquer comme elle le fait et me prendre sous son aile, mes sentiments à son égard viennent de croître de façon exponentielle. Je réalise qu'elle agit telle une mère avec moi. N'est-ce pas là le propre d'une mère ? Au-delà du fait de vivre une grossesse, d'accoucher, d'allaiter, d'éduquer son enfant, n'est-ce pas son but ultime de tout faire pour protéger sa progéniture ? Et à travers une telle abnégation, un tel don de soi, de chercher à protéger l'humanité ? Parce que je la sens prête à tout pour sauver ma vie.

Chemin faisant, je me mets à penser à Bella. Je me demande ce qu'elle fait en ce moment. Il me vient des idées angoissantes. Comme je voyage actuellement dans le temps, est-ce que j'existe encore pour elle ? Ai-je un *double de moi*, un genre de clone qui vit à ses côtés ? Sera-t-elle encore là, pour moi, si je parviens un jour à revenir dans ma réalité ? Il me vient alors l'idée de demander Louise si elle a connu une forme de distorsion de la réalité depuis que je voyage dans le temps.

— Dis-moi, Louise, dernièrement, ai-je toujours été présent à nos rendez-vous ? Avant ce soir, as-tu déjà observé un comportement étrange chez moi ?

— Non, tu n'as manqué aucun rendez-vous... Voilà près de deux ans que tu es mon patient et tu n'as jamais raté une rencontre... Et toujours ponctuel ! Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Eh bien, comme je suis transporté dans le temps, je me demandais comment les gens percevaient la chose. Par exemple, y a-t-il un *clone* de moi qui vit *ma réalité* quand je suis prisonnier d'une autre dimension ?

— C'est une bonne question... Mais ce soir, je ne pense pas que ça devrait être ta principale préoccupation.

— C'est vrai, t'as raison... pour le moment, c'est une question bien secondaire...

Puis Louise, qui conduit toujours, me demande de fouiller dans son sac à main, posé à mes pieds, pour vérifier si son paquet de cigarettes s'y trouve bien. Dans notre empressement à quitter son bureau, elle craint de l'avoir oublié. Elle doit insister, puisque je ne me sens pas du tout à l'aise de répondre à sa demande. Même avec Bella, j'ai toujours refusé de fureter dans sa sacoche lorsqu'elle me le demandait. Mais devant l'insistance de Louise, je m'exécute.

— Si nous devons passer une nuit blanche pour nous assurer que tu ne disparaîtras pas, je vais avoir besoin de fumer pour rester éveillée.

— Désolé, Louise, mais je ne le trouve pas.

— C'est bien ce que je pensais. Mentalement, je ne me revois pas en train de le ramasser avant de partir... Bon! Je sais qu'au prochain coin de rue, on trouvera un dépanneur... On va s'y arrêter deux minutes...

Une fois dans le stationnement du dépanneur, j'hésite entre accompagner Louise ou l'attendre dans sa voiture.

— Si tu restes dans l'auto, tu ne risques pas disparaître, hein? me demande-t-elle.

— Chose certaine, je suis trop anxieux pour m'endormir.

— Bien, je vais faire vite.

Je la regarde sortir du véhicule, s'avancer et ouvrir vigoureusement la porte du dépanneur. J'admire sa détermination. D'être pris en charge par une femme aussi décidée, maternelle et humaniste me procure une telle extase. L'image de Bella envahit à nouveau mes pensées. J'essaie de réfléchir à la manière dont je pourrais changer mes comportements et sauver notre couple... si bien sûr, je parviens à être réparé... oui, à être réparé!

*Oui, à être réparé !*

— Papi, Papi ! Réveille-toi, Papi ! Tu m'avais promis de jouer avec moi.

J'ouvre les yeux et sors de l'état de sommeil qui est malheureusement devenu un cruel geôlier. Où et quand ai-je atterri ? Couché je ne sais où, je me sens profondément déçu et désespéré d'avoir perdu Louise. Je fondais tant d'espoir sur son aide. J'ai peine à contenir une vague de profonde amertume sur le point de se briser furieusement en moi. Soudain, je sens à nouveau une petite main me brasser l'épaule.

— Papi ? Papi ! Réveille-toi !

Je prends le soin de m'asseoir, intrigué par ce nouveau voyage dans le temps. Je me retrouve dans un lieu étrange, au décor tellement futuriste. Ça ressemble à un genre de salon dont les murs projettent des images et des sons de la nature, une forêt luxuriante d'où provient le bruit d'un vent caressant les feuilles d'arbres et le chant de mille oiseaux. Sur le mur qui me fait face, j'aperçois des cascades murmurant la béatitude de l'écoulement de l'eau. Le divan sur lequel je suis étendu semble translucide, pour ne pas dire immatériel. En fait, on dirait une forme de plasma léger et enveloppant qui durcit sur la surface occupée. Dessous, je vois des souliers bizarres qui ressemblent à des pantoufles de bouffon. Sont-ils à moi ?

Après m'être longuement frotté les yeux pour me permettre de mieux atterrir dans je ne sais quelle étape de ma vie, j'observe devant moi une fillette âgée de quatre ou cinq ans, aux cheveux dorés ondulés en boucles et aux yeux marron aussi brillants que des billes. Elle crie encore d'une voix très aiguë :

— S'il te plaît, Papi, viens jouer avec moi !

Une jeune enfant qui m'appelle *papi* ! Ai-je abouti si loin dans le futur ? Je regarde mes mains. J'ai les doigts un peu tordus, la peau mince et froissée comme du parchemin, tatouée de nombreuses taches brunes. Cette vision apocalyptique m'incite à considérer le fait que je suis maintenant devenu vieux. À croire que j'ai survécu à mon troisième infarctus. Mais... mais, j'y pense : si je suis grand-père, c'est donc que j'ai déjà été père ! Pourtant, je n'en ai aucun souvenir. Que ce mauvais sort est atroce ! Il me vole les meilleurs moments de ma vie !

Je dois me concentrer, contrôler mes émotions, et m'adapter du mieux que je peux à ce nouvel environnement.

— Excuse-moi, petite, c'est quoi déjà ton nom ?

— Ben voyons, Papi, c'est Léa !

Soudain, j'entends une voix masculine lancer de l'entrée de la pièce :

— Léa ! Je t'ai dit de ne pas réveiller Papi. Pis ton amie Mélanie t'attend dans ta chambre pour jouer avec toi.

— Mais moi, j'voulais que Papi vienne jouer avec nous !

— Ben non, Léa ! Je te l'ai expliqué, tout à l'heure, Papi est malade et il faut le laisser se reposer... O.K. ? Allez, va jouer avec Mélanie.

Obéissante, la petite quitte la pièce en gambadant. J'examine soigneusement le gars qui est debout, bien droit devant moi, possiblement mon fils. À moins qu'il soit mon gendre. J'essaie de deviner son âge, histoire de déterminer l'époque où j'ai échoué. Il semble âgé dans la trentaine. Plutôt trapu, le crâne rasé, les yeux foncés, une barbe noire taillée à la mode médiévale... je ne lui trouve aucune ressemblance avec moi. Il pourrait donc être le conjoint de ma fille. Silencieux, il m'examine intensément et s'assoit à ma gauche, sur le divan transparent. Je me sens terriblement embarrassé quand je vois son bras droit couvrir chaleureusement tout le haut de mon dos, jusqu'à ce que sa main enveloppe mon épaule droite. Dans son expression faciale, je lis beaucoup de compassion, mélangée à un brin de consternation.

— Ça va, p'pa ?

— P'pa ? Non... vraiment pas ! Je suis désolé, mon gars, mais je n'ai aucune idée de l'endroit où je suis... En quelle année on est rendu, là ?

Abandonnant sa sympathique accolade, celui qui se dit mon fils lâche un long soupir d'exaspération.

— Nous sommes le 2 juillet 2049.

— 2049 ! J'aurais donc... attends... dis-je en comptant sur mes doigts. J'ai 67 ans ?

— Oui. Au moins, tu sais toujours compter juste ! Tu sais qui je suis ?

— Pas vraiment... Désolé ! J'imagine que tu dois être mon fils puisque tu m'appelles *p'pa* et que ta fille m'appelle *papi*.

— Tu te souviens de mon nom ?

— Désolé, non.

Il pousse un nouveau soupir de déception. Puis, obligeant, il m'enserme à nouveau de son bras, sa large main ceinturant mon épaule.

— Je m'appelle Noah.

— Ah oui... Noah... Euh... écoute, Noah, je ne sais pas si je parviendrai à t'expliquer correctement dans quelle situation je me retrouve...

— Je sais, depuis un certain temps, ton *Alzheimer* galope à une vitesse déconcertante ! Mais s'il te plaît, essaie de te souvenir de mon nom et de celui de ta petite-fille... au moins pour le reste de la journée. O.K. ? C'est la fête de Léa, aujourd'hui, et elle a insisté pour que tu sois présent... Elle célèbre ses cinq ans... Et moi, j'en ai 38...

— 38 ans ? dis-je en reprenant mon calcul mental. Excuse-moi de te demander ça, mais quand es-tu né, exactement ?

— Je suis né le 3 février 2011, répond Noah en soupirant bruyamment.

Je compte à nouveau sur mes doigts, exercice que je répète incessamment. Ça me paraît invraisemblable : selon mes calculs, il aurait été conçu quelque part en mai ou juin 2010.

— Mais... ta mère ? Ce serait donc Bella ?

— My Lord ! T'as une bonne mémoire quand tu veux !

— Incroyable ! Mais... est-elle toujours vivante ?

Il propulse à nouveau un soupir accablé, le regard triste et humide.

— God ! C'était trop beau ! Tu ne te souviens que des bons moments, j'imagine... Bella, ma mère, est décédée le 9 août 2013, d'un accident de la route... Je n'avais que deux ans... À partir de ce moment, c'est donc toi qui as dû m'élever tout seul.

En le voyant s'essuyer les yeux, j'ignore s'il éprouve une tristesse engendrée par le souvenir de sa mère ou par ma lamentable condition. Je n'ose le lui demander. Il a beau se dire mon fils, il demeure tout de même étranger pour moi.

— Ah ! Et dis-moi franchement... j'ai été un bon père pour toi ?

Il s'essuie à nouveau les yeux et me regarde d'un air à la fois désolé et aimable.

—Oui, p’pa... Je n’ai jamais eu à me plaindre... T’as toujours su jouer magnifiquement les rôles de père et de mère.

Je ne sais jusqu’où je peux pousser mon interrogatoire sans désespérer davantage cet homme qui se montre si affable à mon égard. Mais la curiosité de savoir qui je suis devenu dans un *certain futur* l’emporte sur mes sentiments.

—Je suis désolé, Noah, de me montrer dans un état aussi misérable à tes yeux. Je constate combien ça te fait mal.

—Mais non, mais non ! Avec le temps, je me suis habitué aux effets désastreux de ta maladie... C’est juste que, depuis quelques semaines, je trouve qu’elle évolue beaucoup trop vite. Je sais que bientôt, Léa et moi, on deviendra de purs étrangers pour toi.

Alors que je le vois s’abandonner à une tristesse silencieuse et tranquille, sans cri ni spasme, je sens sa main serrer plus fermement mon épaule. Malgré le pathétique de la scène, je ne peux retenir les mots qui me brûlent les lèvres.

—C’est bête, le dernier souvenir que j’ai de Bella... de ta mère... c’est lorsqu’elle m’a quitté après environ un an de vie commune... Je ne me souviens pas qu’on ait repris notre liaison... du moins, suffisamment longtemps pour avoir un enfant ensemble...

Noah m’enlace plus fortement, tout en continuant de me regarder avec cet air de chien battu qui me trouble tant.

—Je ne peux que répéter ce que tu m’en as toujours raconté. Ma mère était déjà enceinte de toi lorsqu’elle a rompu votre liaison. Quand plus tard elle a réalisé sa condition, elle aurait décidé d’accoucher et de m’élever seule. Plus tard, alors que j’avais un peu moins de deux ans, comme elle souffrait d’un grave trouble de toxicomanie, elle a fait appel à toi pour te demander de t’occuper de *son fils*, le temps qu’elle aille se faire traiter. J’ai pu comprendre que c’est à ce moment-là que tu as appris que tu étais mon père. C’est aussi à partir de ce jour-là que tu as hérité du rôle de père monoparental. C’est que ma mère, après avoir échoué deux cures de désintoxication, s’est fait frapper par un camion lourd... Elle en est morte sur le coup, raconte-t-il en échappant un long soupir d’exaspération. Quand j’étais enfant, tu m’as toujours dit que c’était un bête accident de la route. Mais quand je suis devenu adulte, tu as fini par m’avouer qu’il s’agissait en fait d’un suicide...

À ses mots, je ne peux retenir l'explosion de larmes et de cris de désespoir. J'ai terriblement mal. Je ne peux m'empêcher de penser que, si j'avais su être un bon amant pour elle, Bella serait encore vivante, aujourd'hui. Que dans un tel cas, je n'aurais jamais rencontré Stein et ne serais jamais devenu sa minable victime. Que Bella et moi, nous aurions certainement appris à mieux nous soutenir mutuellement. Nous aurions appris à devenir de très bons parents. Soudain, une étrange sonnerie ressemblant à une musique de cirque me divertit et me ramène en 2049.

— Excuse-moi un instant, p'pa. Il faut que j'aille répondre à la porte. Ce sont certainement des invités qui arrivent pour l'anniversaire de Léa.

— Ouais... d'accord...

— Ça va aller ?

— Oui, oui... ne t'inquiète pas...

Seul dans cette étrange pièce, je m'approche d'un mur que je n'avais pas encore remarqué. Il s'y projette une image magnifique, en trois dimensions, reproduisant un paysage enchanteur. En premier plan, je vois une forêt dense et verte qui épouse les courbes parfaites de vallons composés d'un heureux mélange de feuillus et de conifères. Je me demande si j'y trouverais des saules pleureurs. J'ai alors une pensée pour Stein, lequel m'avait comparé à cet arbre tout juste avant de me projeter dans cette folle course dans le temps. D'ailleurs, je me sens actuellement très pleureur. Je sens mes branches enclines à rejoindre le sol et ses racines.

Plus haut sur le mur, la vue du paysage est dominée par une chaîne de montagnes mauves et grises, dont les sommets sont enneigés. Un paysage magnifique ! Ça me fait penser que, dans ma vie, je suis rarement sorti de la ville. Je n'ai donc jamais vu de montagnes, pas même la mer. Une profonde vague de nostalgie me gagne alors. Quelques semaines avant notre rupture, Bella et moi avions planifié de passer quelques jours de vacances au mois d'août 2010, au parc des monts Chic-Chocs, en Gaspésie. Nous comptions profiter de ce voyage pour aller nous tremper les pieds dans la mer, sur la côte de Gaspé. Cette pensée me donne une profonde envie de pleurer. Quelle soudaine mélancolie !

Cette mélancolie m'étourdit au point de me faire perdre pied. Je ressens un terrible vertige qui bouleverse mes sens au point de me faire perdre l'équilibre. J'ai la drôle d'impression que je vais tomber de haut. Sentant le bout de mes pieds perdre contact avec le sol, je dois vite m'appuyer sur les talons pour rétablir mon aplomb et éviter de tomber. Ce faisant, en cherchant à créer un axe de contrepoids avec mes bras, je sens mes mains effleurer ce qui me semble être des branches d'arbre. Stupéfié, je me retourne vivement pour réaliser avec horreur que j'ai été magiquement transporté dans un lieu inconnu, indéfini. De toute évidence, je suis sur le sommet d'un mont forestier. Je comprends que les montagnes que j'aperçois au loin ne sont pas imaginaires, mais bien réelles.

Je ne vois plus rien autour de moi qui me rappelle le salon de mon fils. Mon fils ! Je ne l'aurai connu que quelques minutes. Souffrance ! Je constate que le mauvais sort de Stein m'a déporté dans un lieu fort étrange. Cette fois, cependant, je ne vois aucun repère susceptible de m'aider à définir où je suis, encore moins à *quelle époque* j'ai échoué. Je ne vois et n'entends aucun signe de vie. Aucun son perceptible, pas même celui d'oiseaux, ou du vent faisant valser les feuilles des arbres. Tout m'apparaît complètement statique. Je sens l'angoisse me transpercer de tout mon être. Est-ce ça le purgatoire ? Un lieu indéfini, magnifique, évidemment, mais statique, sans vie, sans présence humaine ? Un lieu perdu visant à me plonger dans la plus profonde des solitudes, dans l'impuissance absolue ?

Un peu plus haut derrière moi, sous un saule, j'aperçois une personne aux longs cheveux blancs. Je la vois de dos, assise sur un banc de bois. Incroyable ! Son physique ressemble à celui du sorcier. Ça ne peut être que lui ! Je l'interpelle.

— Stein ! Hé, Stein !

Il ne bouge pas, pas plus qu'il ne répond. Je me décide à le rejoindre. En contournant l'arbre pleureur, je perçois mieux son profil. Son nez semble plus délicat et plus long, son visage plus maigre et sans rides. Je constate qu'en fait, il ressemble très peu à Stein. En le voyant de face, il devient encore plus évident que ce n'est pas lui. Le considérant de près pour la première fois, j'ignore qui il est. Je le

vois comme la représentation humaine d'un grand sage qui prie en fermant les yeux. Tout de lui reluit ; il est d'un blanc immaculé qui le rend presque transparent : une longue barbe d'une blancheur parfaite, une toge tout aussi blafarde, une peau laiteuse, presque translucide. Plus je le regarde, plus il m'inspire une profonde sérénité. Il semble enveloppé d'une aura éblouissante, ce qui rend son corps encore plus lumineux.

Silencieusement et anxieusement, je m'approche de lui en lui faisant toujours face. Je me sens alors pris d'un terrible embarras, comme si j'étais intimidé à l'idée de le dominer en demeurant debout devant lui. J'ai le sentiment d'être en présence d'un personnage mystique commandant autant de révérence que de dévotion. Par pure modestie, je m'assois par terre, tout juste devant lui. Je n'ose lui parler, de peur d'interrompre sa méditation. Je ne vois de vivant en lui que son poitrail qui se dilate légèrement et régulièrement, tel un soufflet aspirant l'air ambiant. Quand il ouvre enfin les yeux, je suis envoûté par son regard gris acier, lumineux et très perçant. Je dessine un sourire discret à son intention, une manière de lui exprimer mes intentions bienveillantes. Finalement, après un long silence, il me dit d'une voix basse, mais très claire :

— Salut à toi, Amos.

Le fait qu'il sache qui je suis alors que je n'ai aucune idée de qui il est ajoute au caractère mystérieux de notre rencontre.

— Qui êtes-vous ? Êtes-vous Dieu ?

— Si tu veux.

Sa réponse me déçoit et m'embrouille au plus haut point. Je me dis qu'il s'agit peut-être du sorcier qui aurait emprunté un corps et une voix complètement différents, dans le simple but de me confondre davantage.

— Que voulez-vous dire par... *si je veux* ?

— Tu es le maître de ton rêve. Il n'appartient qu'à toi de définir qui je suis.

Dans la confusion qui me paralyse, qui tue tous mes mots, il dessine un sourire prononcé et précise sa réponse.

— On pourrait dire que je suis la représentation physique de ta conscience profonde.

Il ajoute une expression d'amusement à son sourire, mais ses propos ne parviennent pas à dissiper le désordre mental qui m'habite.

— Je ne comprends rien ! Je me sens si perdu...

— C'est l'évidence même ! La confusion mentale survient quand on passe son temps à fuir : on finit par s'y perdre...

Je me souviens que Stein avait prononcé ces mêmes paroles le soir où il m'a jeté un sort.

— J'ai connu un sorcier du nom de Stein qui m'a dit exactement la même chose... Je me demande si en fait, vous ne seriez pas cet ensorceleur qui se serait donné une apparence différente...

— Ça démontre combien tu es perdu. Stein n'est qu'un personnage comme tant d'autres. Comme je te l'ai dit, moi, je suis la représentation matérielle de ta conscience. C'est précisément pour intervenir dans ce genre de situation que j'ai été programmé.

— Programmé ? Mais par qui ?

— Par toi, voyons !

Un orage psychique éclate dans mon cerveau. Je me sens de plus en plus désorienté.

— Je comprends encore moins ! Je n'ai rien programmé...

— Tu es maître de ton propre rêve... Mais il est évident que depuis peu, ton rêve s'est disloqué... Tu m'as programmé spécialement pour intervenir dans ce genre de situation...

— Ce n'est pas possible ! ... Vous affirmez être ma conscience créée par moi-même et pourtant, je n'ai aucun souvenir de tout ça... C'est encore un mauvais coup de Stein... avouez !

— Moi, Stein, ta famille, ta thérapeute, Bella... nous sommes tous de simples accessoires, des créatures nées de ton imagination. Nous jouons des rôles conformes au scénario que tu as toi-même concocté... Nous sommes tous issus de ton rêve.

— Scénario ? Rêve ? Ça n'a pas de sens ! Et la vie, dans tout ça ?

— La vie ? Je ne sais pas. Qu'est-ce que la vie ?

Sa question, pourtant simple, m'embrouille. Qu'est-ce que la vie ? Je réalise que je ne me suis jamais arrêté à en saisir le sens, à la définir. Je me sens trop accablé par sa question pour trouver une réponse. Suis-je seul à ne m'être jamais arrêté pour définir le sens de ce que l'on vit ?

— La vie, la vie... comment dire? On naît, puis on meurt... et entre les deux, c'est la vie! Je ne sais pas trop comment mieux l'expliquer...

— Ça semble plutôt vague. En fait, ça semble drôlement ressembler au rêve: quelque chose qui s'active entre le début et la fin d'un grand scénario.

Une nausée soudaine propulse en moi un fluide acide, de l'estomac à l'œsophage. Mon vertige gagne en intensité. J'aurais envie de vomir, puis de déguerpir. Mais où irais-je et quel chemin suivrais-je? Mille images envahissent mon cerveau, exhibant des pages éparses de ce que je crois être ma vie. Je cherche à retrouver mes esprits.

— C'est comme si vous me disiez que la vie n'existe pas... Ça n'a pas de sens!

— Je n'ai pas dit ça. Je cherche simplement à comprendre ce que toi, tu cherches à exprimer avec les mots *la vie*. Étant moi-même le fruit de ton imagination, je ne peux comprendre que ce que tu peux m'expliquer... J'attends juste que tu me mettes au parfum de ton rêve.

— Ça n'a pas de sens! Êtes-vous en train de me dire que je ne vivrais pas vraiment? Que je ne ferais que rêver? Que... tout ce que j'ai vécu jusqu'à ce jour... mon enfance passée auprès de mes parents jusqu'à leur mort, ma grand-mère maternelle qui m'a élevé, mes études, mon travail d'agent immobilier, ma dépendance aux drogues, ma thérapie avec Louise Mathieu... Bella, le seul amour de ma vie... tout ça... tout ça ne serait pas *la vraie vie*? Tout ça ne serait qu'un rêve?

— Bien, comme je ne comprends toujours pas ce qu'est la vie, je ne peux mieux répondre. Tout ce que j'ai appris, tout ce que je sais est issu de ton imagination. Tu as tout imaginé, tout créé... y compris les personnages ayant pour rôle de faire articuler ton rêve... Par exemple, c'est toi qui as imaginé le personnage de Stein, justement dans l'optique d'éprouver la cohérence du scénario que tu as imaginé, de *tester* la solidité de ton rêve. En définissant son rôle, tu as voulu qu'il cherche à te déjouer, à faire dévier ton rêve. Tu lui as confié la tâche de se rebeller contre toi, pour vérifier si tu possédais toujours le plein contrôle de la situation. Et ces derniers temps, il a bien su démontrer que tu dérapes complètement. Quant à moi, tu m'as défini comme étant ta conscience. Selon ta volonté, je dois, entre autres choses, in-

tervenir lorsqu'il devient évident que tu as perdu tout contrôle. J'agis comme un genre de disjoncteur spirituel, dont le rôle est de prévenir toute surchauffe. Aussi, je dois te permettre de corriger ton scénario en conséquence... Voilà pourquoi je me présente maintenant à toi.

— Et la vie? Ma vie? Que devient ma vie? Elle n'existerait pas? Et tous les gens qui ont fait partie de ma vie, qui agissaient dans ma vie... ils n'étaient pas réels? Ce que j'appelle la vie ne serait donc qu'un grand rêve?

— En effet, ce n'est qu'un long rêve... mais un rêve qu'il n'appartient qu'à toi de pleinement diriger, acter et contrôler. Malheureusement, tu en as complètement perdu la direction. Il fut un temps où, dans ton rêve, tu parvenais à imaginer les plus heureux des scénarios. Des scénarios qui te faisaient connaître le succès. Tout te réussissait parfaitement! Tu étais le grand héros de ta propre histoire. Tous les personnages que tu avais créés jouaient leur rôle au gré de ta volonté, de ta détermination, de ce que tu as autrefois décrit comme étant une libre créativité... Mais depuis qu'une vague notion de ce que tu appelles *la vie* est devenue une obsession chez toi, ton rêve ne cesse de dériver. Tu te laisses happer par le fatalisme, par le conditionnement, par la recherche d'une destinée qui te transcenderait. Je ne sais pourquoi, mais tu t'es mis à rechercher une puissance extérieure à toi-même, qui saurait, mieux que toi, ce qui doit advenir. Pourtant, ça ne te réussit pas. Depuis, tu ne cesses de t'enliser dans des situations d'échec, d'imaginer des plans défaitistes : la mort tragique de tes parents, l'ostracisme dont tu as été victime pendant tes études secondaires... ce qui t'a d'ailleurs conduit vers la consommation d'alcool et, plus tard, à diverses formes de dépendance. La dépendance affective t'a rendu plus vulnérable encore, puisqu'elle t'a plongé dans l'univers de la drogue. À force de t'embourber dans des drames, tu as fini par douter de toi, au point de craindre les relations amoureuses... du moins, jusqu'à ce que tu rencontres Bella, laquelle aurait pu contribuer à changer le cours de ton rêve. N'était-elle pas la femme que tu avais conçue dans le dessin d'assouvir tes plus grands désirs? Ne représentait-elle pas pour toi la femme rêvée? Tu l'as imaginée dans le but d'agrémenter ton rêve. Hélas, tu as gâché cette belle relation en te montrant possessif et affreusement jaloux... Depuis, tu as complètement perdu de vue la suite du grand scénario que tu avais pourtant

peaufiné avec grand soin... Stein est alors intervenu. Il a cherché à semer divers obstacles sur ton chemin, pour te faire réaliser jusqu'à quel point tu t'es perdu... Et dans ses actions, que tu appelles *sorcellerie*, il a démontré de façon éloquente que tu as complètement perdu le cap... Ressaisis-toi, Amos! Réagis! Tu es notre maître, alors reprends les commandes de ton rêve, recentre-toi sur ton pouvoir de générer l'imaginaire! Cesse de te confiner dans le défaitisme! Réécris un scénario plus noble et plus serein...

—Mais comment faire? Je ne me souviens même pas avoir imaginé les scénarios dont vous me parlez! Je ne me souviens d'absolument rien de ce que vous me racontez! Je ne crois pas posséder les habiletés nécessaires pour me créer une vie que je parviendrais à contrôler... Que dois-je faire? Comment dois-je faire?

—Retourne dans ton rêve. Choisis le bon moment, celui dans lequel tu as commencé à sombrer dans le défaitisme, et réajuste le scénario. Cherche à générer du changement dans l'interprétation des différents rôles. Cesse d'être une victime et fonce! Chasse cette mauvaise manie de toujours te centrer sur les besoins des autres. Ce sont les autres qui doivent jouer un rôle accessoire... pas toi!

Soudain, une tempête se lève, comme la première manifestation de la vie depuis que je suis ici. Le ciel se couvre subitement de nuages sombres et denses, et allume d'aveuglants éclairs qui s'entrechoquent les uns contre les autres. Un rideau de pluie intense s'abat brutalement sur mon visage, rendant floues les images de ce qui m'entoure, incluant la reproduction physique de *ma conscience*. Le tonnerre gronde à faire trembler le sol, pendant que la pluie chaude et vigoureuse me gifle littéralement le visage.

Soudain, cette pluie toujours aussi forte change radicalement de température, pour devenir très froide, presque glaciale. Je me sens déporté. Autour de moi, j'entends des bruits urbains. Malgré une vision floue, je comprends que j'ai été projeté dans un nouvel espace. Je ne perçois qu'une image confuse et grise d'une pluie abondante. M'essuyant les paupières avec la manche d'un manteau brun que je ne reconnais pas, en ajustant le point de mire visuel, je parviens à voir un peu mieux, à travers le voile de pluie, mon nouvel environnement. Je suis debout, le dos collé à un mur de briques beiges. Devant moi se trouve un stationnement rempli de voitures de couleurs et de modèles différents. À ma droite, je reconnais le boulevard Rosemont, à Montréal. Je me souviens avoir souvent fréquenté ce lieu, sans pouvoir préciser ce qu'il m'invoque. Je sens qu'il réveille en moi des souvenirs douloureux, pour ne pas dire traumatisants. En essuyant à nouveau mes yeux, je remarque que mes mains sont devenues plus petites et plus effilées. On dirait des mains d'adolescent. J'en déduis donc avoir été déplacé sur le terrain de l'école secondaire que je fréquentais quelque part au milieu des années 1990.

Je pense alors à ce personnage mystique qui tient le rôle de *ma conscience* et du propos qu'il m'a tenu. Il m'a proposé de retourner dans *mon rêve*, au moment précis où j'aurais commencé à sombrer dans le drame, à devenir la victime de mon propre scénario. Il m'appartiendrait alors de stimuler en moi, selon ma manière de gérer *le rêve*, une plus grande détermination. Je ne sais plus quoi en penser. N'ai-je pas simplement rêvé cette rencontre? Ses propos m'ont paru si invraisemblables! À l'entendre, la vie n'existerait pas, sinon dans le rêve. Et j'en serais le seul maître? Si c'est le cas, je devrais savoir comment en reprendre le plein contrôle... Vraiment?

Je *suis* habité par une angoisse profonde, noyé dans d'innombrables questionnements qui m'apparaissent insolubles. Suis-je vraiment l'auteur des tragédies que j'ai vécues jusqu'à ce jour? Puis-je vraiment *reconstruire le rêve* de manière à vivre longtemps aux côtés de mes parents, à prolonger mon aventure amoureuse avec Bella? Et si je dois chercher dès maintenant à *corriger le rêve*, ai-je été re-placé au bon lieu et au bon moment pour procéder aux changements?

Que pourrais-je bien faire pour *réécrire le grand scénario du rêve*? Je cherche ce que je pourrais faire en ce lieu que j'ai régulièrement fréquenté à l'époque, ce lieu maudit où j'ai été maintes fois victime d'intimidation et d'agressions.

C'est alors que j'aperçois, un peu plus loin devant moi, sortant d'un espace séparant deux automobiles garées et s'amenant vers moi d'un pas déterminé, un grand gaillard dont l'image éveille en moi de mauvais sentiments. Le voyant s'approcher, ma mémoire finit par lui accoler d'horribles souvenirs. Il se nomme Gendron, un élève un peu plus âgé que je l'étais à l'époque de mes études secondaires. Je comprends donc que je suis quelque part en 1995, sur le terrain de la polyvalente Louis Riel, que je fréquentais alors. Gendron et son ami Trudeau, deux jeunes contrevenants étudiant au même collège que moi, avaient fait de moi leur principal souffre-douleur. Ils ne cessaient de me surnommer *chimpanzé*. Il est vrai qu'à l'adolescence, la nature ne m'avait guère choyé : physionomie affreuse me faisant ressembler à un singe, constellation de boutons d'acné défigurant mon visage, oreilles larges très écartées de la tête et lèvres épaisses. Comble de déveine, les deux comparses m'avaient un jour entendu confier à une jeune fille que je courtisais que j'avais écrit plusieurs poèmes à son intention. Ma grand-mère ne cessait de me répéter : « Si t'es pas joli, écris de la poésie ! » Mais pour des machos comme Trudeau et Gendron, un gars qui s'évertue à écrire de la poésie est un *fifi*. Ils détestaient au plus haut point les *cœurs de poète*. J'ai donc vécu une bonne partie de mes études secondaires à subir leurs sarcasmes, leurs railleries et même, des agressions physiques.

Je ne comprends pas pourquoi j'ai été déporté dans une des périodes les plus sombres de *ma vie*. Mais ce n'est pas le moment de réfléchir à cela. Il est urgent que je déguerpisse. Malheureusement, en contournant le mur de brique pour fuir dans la trajectoire opposée à celle de Gendron, je me frappe carrément contre la poitrine de Trudeau, qui à l'époque, me dépassait de quelques pouces de hauteur. M'empoignant par le col de mon manteau, il affiche un air de grande satisfaction, tel un chat venant d'attraper une souris. En entendant Gendron, qui se trouve derrière moi, s'amener au pas de course, je réalise combien je suis dans le trouble. D'un geste brusque, Trudeau me pousse contre le mur de l'école.

—T'as vu, Jacques! Le *fifi de chimpanzé* qui cherche à nous éviter! dit-il avec dédain.

—Ouais! Il est peut-être pressé de rejoindre sa bande de *ta-pettes*! lui répond son complice en lançant un rire aigu.

—Alors, Derouyn, il paraît que tu passes ton temps à *cruiser* ma blonde?

Je réfléchis à la manière dont je pourrais réagir pour modifier le scénario de ce qui m'attend, puis je dis :

—Écoutez, les gars, vous vous trompez! Trudeau, je ne cherche pas à *cruiser* ta copine... Penses-y un peu! Regarde-moi la face! Crois-tu que Jasmine pourrait s'intéresser à un *chimpanzé* qui en plus, traîne une réputation de *fifi*?

Trudeau me regarde plus intensément. Je vois bien, au pli formé entre ses deux sourcils, qu'il réfléchit fort. En le sentant relâcher légèrement mon collet, je me dis que je suis peut-être parvenu à modifier la trajectoire de mon rêve, comme me l'a si bien suggéré ma *conscience*. Il regarde un instant son ami, qui lui, mime un air de perplexité, puis recule d'un pied avant de me libérer complètement de son emprise.

—O.K, *chimpanzé*! On va te laisser filer pour cette fois-ci. Mais que je ne te revois jamais t'approcher à moins d'un mètre de ma blonde... C'est-y assez clair?

—Très clair!

En voyant les deux délinquants rebrousser chemin, je jubile, convaincu que je possède réellement le pouvoir de modifier le cours de ma vie, ou de mon rêve. Je me laisse gagner par le triomphalisme.

—Hey! Les deux voyous! Je vous ordonne de disparaître de ma vie. Ça, c'est-y aussi clair?

Je m'attends à les voir disparaître en fumée, comme Stein le soir de notre rencontre. Malheureusement, je constate qu'en fin de compte, je n'ai aucun pouvoir sur eux. Je les vois revenir sur leurs pas et me dévisager de façon beaucoup plus menaçante que précédemment.

—Qu'est-ce que t'as dit, là, le *chimpanzé*? me demande Trudeau en serrant les dents.

—Euh... je m'excuse... je me parlais à moi-même...

—Ta gueule! Tu nous prends pour des caves? On t'a bien entendu nous insulter!

—Non, non! J'vous jure que...

Paf! Je n'ai pas eu le temps de terminer ma phrase. Le bruit me surprend plus que la douleur. Trudeau m'a giflé violemment en plein visage. À son regard perçant et à ses poings serrés, je vois bien qu'il me réserve une raclée beaucoup plus percutante. Il me pousse par terre et tourne autour de moi tel un rapace. Sans me quitter des yeux et en agitant constamment les mains, il m'ordonne de me relever, ce que je fais, résigné au sort qui m'attend. Je suis tellement concentré à le surveiller, que je n'ai pas pu éviter un brutal coup de pied au derrière de Gendron. Sur le coup, je perds l'équilibre et mes genoux s'écrasent sur l'asphalte du stationnement. Il me vient alors une envie de brailler que j'étouffe, sachant que ça engendrerait encore plus de mépris chez mes assaillants, que ça attiserait davantage le feu de leur violence.

J'entends Trudeau me gueuler l'ordre de me relever, de me tenir debout comme un *vrai homme*. Stoïque, j'obéis. Je n'ai pas le temps de me redresser que je reçois un puissant coup de poing sur le nez, de quoi me faire perdre connaissance une seconde ou deux. Je tombe par terre, le corps complètement terrassé. En tentant de relever la tête, je me rends compte que je saigne abondamment du nez. J'entends alors Trudeau me dire d'une voix rauque masquant mal le mépris : «J'espère que t'as eu ta leçon, le *chimpanzé!*» Puis je les vois partir en courant et en lâchant des rires démoniaques.

Alors que je suis couché sur le dos, la pluie glaciale me fouette le visage. Cette averse froide me fait du bien ; on dirait un anesthésiant. Je sens moins la douleur au nez. Repensant aux propos de ma *conscience*, je sens que je me suis montré complètement inapte à suivre ses recommandations. De toute manière, je ne sais vraiment pas comment j'aurais pu contrer le cours de *mon rêve*, ou plutôt, de ce cauchemar. De tout ce que j'ai vécu jusqu'à aujourd'hui, je ne me souviens pas être déjà parvenu à contrôler quoi que ce soit.

Pour l'heure, je regrette surtout que les délinquants ne m'aient pas frappé davantage, jusqu'à me porter le coup fatal. Voilà qui aurait été concluant : un scénario dramatique à souhait, mais qui aurait eu l'avantage de mettre fin à cet épouvantable sortilège qui est venu semer l'absurdité dans ma vie.

Tiens ! Je ne sens plus la pluie me laver la figure. Je l'entends cependant pianoter comme sur du bois et jouer une petite musique relaxante. Que j'adore ce son ! Il possède l'art de calmer mes sens. Je m'abandonne, je me laisse m'apaiser, bien que je me méfie du lieu et du temps où je viens d'être propulsé. Je sens toujours que je suis couché sur une surface plane et dure. Je me touche le nez et constate qu'il ne souffre plus d'aucune séquelle. Ma mésaventure avec Trudeau et Gendron semble être du *passé*... ou du *futur*... je ne sais plus. J'ouvre lentement les yeux, non sans appréhender le pire. J'aperçois ce qui semble être le comble d'une petite cabane de bois. Ce doit être une sorte de remise, vu l'étroitesse des lieux et les objets qui s'y trouvent : une tondeuse à gazon, divers râteaux et autres outils de jardinage, une pelle de déneigement, plusieurs boîtes de carton beiges. Il me semble être déjà venu ici, sans vraiment me souvenir quand ni dans quelles circonstances. Ça doit faire très longtemps. J'examine mes mains : trop grandes pour être celles d'un enfant, mais pas assez développées pour être celles d'un adulte. Je m'assois et jette un œil sur les vêtements que je porte : chandail de la défunte équipe de baseball *Expos de Montréal*, culottes courtes noires, des bas noirs au tissu relâché qui se ravalent et des espadrilles blanches. L'absence de pilosité sur mes jambes me confirme que je suis toujours un jeune adolescent.

Je me relève, sans trop savoir que faire. Je me souviens encore des propos du *sage* et ça me trouble énormément. Il m'avait conseillé de reprendre le plein contrôle de *mon rêve*. Ma dernière expérience démontre combien j'ai échoué, que je ne sais toujours pas comment y parvenir. Je me sens horriblement déçu de moi-même.

Il me faut arrêter de réfléchir, c'est trop étourdissant ! Pour l'instant, je dois décider quoi faire dans ce lieu, qu'importe le temps. Lentement, avec circonspection, j'entrouvre la porte de la remise pour examiner l'espace environnant. Il continue à pleuvoir abondamment. J'aperçois malgré tout la cour arrière d'une maison de brique blanche. Il me semble l'avoir déjà vue dans une *ancienne vie*. Je stimule ma mémoire un instant pour déterminer ce que ce lieu représente dans mon ancienne réalité, ce qu'il peut signifier dans l'absurde rêve que je fais. Il faut que je bouge !

Au moment de sortir du cabanon, je vois une jeune fille vêtue d'une robe jaune arriver en courant sous la pluie. Son visage me rappelle un souvenir que ma mémoire a du mal à repérer. Je fige sur place, paralysé par l'indécision. J'ai alors le réflexe de me cacher dans un coin, derrière un amoncellement de boîtes. J'entends la fille entrer et m'appeler par mon prénom, d'une voix qui stimule en moi de doux sentiments, sans que j'en comprenne le sens.

— Amos ? Amos ? Amos, es-tu là ?

Je sors timidement de ma cachette puisque de toute façon, elle finira par me trouver dès que sa vue se sera ajustée à la lumière tamisée.

— Euh... oui, salut... quoi de neuf ?

Elle me saute au cou en m'apercevant. Je ne sais pas pourquoi, mais cette accolade me reconforte totalement. Elle sent un doux parfum qui m'est familier. Pourtant, elle me semble un peu jeune pour en porter. Ne comprenant pas ce que cette jeune adolescente représente dans *mon rêve*, mon corps reste impassible à son enlacement. Je m'efforce de me souvenir d'elle, du rôle qu'elle pourrait jouer dans mon futur, afin de m'adapter correctement. Or, je n'ai pas le temps de réfléchir davantage quand elle m'interroge :

— Qu'est-ce que t'as, Amos ? T'as pas l'air content de me voir ! C'est pourtant toi qui as proposé qu'on se retrouve ici... Qu'est-ce que t'as ? Tu veux déjà casser ?

— Casser ? Casser quoi, au juste ?

— Ah, c'est ça ! J'aurais dû m'en douter ! Tu regrettes déjà qu'on se soit embrassé hier ? C'est ça, hein ?

Il faut que je réfléchisse vite. Je la regarde intensément, pour mieux la considérer : une jeune fille âgée d'environ une douzaine d'années. Sa figure dorée aux traits très fins, ses yeux brillants comme des billes, ses cheveux châtain et bouclés... tout, chez elle, me rappelle quelqu'un. Je sais que nous nous sommes déjà connus, mais je ne parviens pas à lui associer des souvenirs précis. Je cherche les bons mots à prononcer, des mots qui sauraient expliquer ma situation sans l'apeurer.

— Je m'excuse... J'ai un problème de mémoire...

— De mémoire ? La belle excuse !

— Non, non ! Sérieusement ! Tout à l'heure, en entrant dans le

cabanon, j'ai perdu pied. Je suis tombé par terre... et... je pense que mon crâne s'est cogné sur la tondeuse... J'ai terriblement mal à la tête... Et là, j'ai l'impression d'avoir perdu un peu de ma mémoire... Je me sens si perdu...

— Sérieux ? Mais Amos ! C'est peut-être grave ! Viens... Grand-mère saura quoi faire.

— Grand-mère ? Ta grand-mère ? On est chez ta grand-mère, ici ?

— Bien oui, grand niaiseux ! C'est aussi ta grand-mère !

— Quoi ? Ma grand-mère ? Notre grand-mère ?

Je me sens encore plus perdu. Comment cette adolescente et moi pouvons partager la même grand-mère ? Je n'ai pas de sœur. À moins qu'elle soit une cousine. En réfléchissant à cette dernière possibilité, il me vient en tête de vagues images de ma cousine. Je me souviens maintenant d'elle ; c'est la fille de l'oncle Jacques. Elle s'appelait Emmanuelle. Oui ! Ça me revient ! C'est avec elle que j'ai vécu mon premier baiser amoureux. Oui, c'est ça ! Je pense que j'avais alors treize ans. Elle devait en avoir douze, puisque j'étais plus âgé d'un an.

— Emmanuelle ?

— Oui ! Ça te revient, maintenant ?

— Un peu, oui...

Certaines images plus nettes d'elle me reviennent en mémoire. Comment ai-je pu l'oublier ? À l'adolescence, alors que j'étais très amoureux d'elle, je l'avais entraînée dans certains jeux sensuels, mais en évitant les touchers érotiques. Je me souviens maintenant qu'à l'époque, nous nous donnions souvent rendez-vous dans le cabanon de ma grand-mère afin d'apprendre à *communier ensemble* en toute intimité. Elle devait donc venir me rejoindre aujourd'hui pour poursuivre nos *petites découvertes*. Voilà qui explique sa frustration quand je lui ai dit que je ne me souvenais de rien. Mais comme à présent je sais que dans ma tête je suis un adulte, je me sentirais pervers de tenter quoi que ce soit avec elle. Je sens le besoin de prendre une certaine distance alors qu'elle me serre davantage dans ses bras, un air de conquête affiché au visage.

— Écoute, Emmanuelle, je ne me sens vraiment pas bien. Et ça n'a rien à voir avec toi ni avec ce qui s'est passé hier. J'ai terriblement mal à la tête... Et j'ai de la misère à me souvenir de tout...

— Ben, justement ! Viens, on va aller voir grand-mère. Elle saura quoi faire.

— Non, je ne veux pas l'inquiéter inutilement. Je vais aller à l'urgence de l'hôpital... Sois rassurée, je saurai bien me débrouiller.

— T'en es certain ?

— Mais oui. Je vais me rendre à l'urgence et leur expliquer ce qui m'est arrivé. Dès que j'aurai des nouvelles, j'appellerai grand-mère pour lui raconter ce qui m'est arrivé. Comme ça, si je n'ai qu'une blessure mineure, je ne l'aurai pas inquiétée pour rien... Tu comprends ?

Elle se colle à nouveau à moi, les yeux roulant sur eux-mêmes.

— Est-ce qu'on peut se donner un bisou avant que tu partes ?

Je me sens trop intimidé pour accepter. J'aurais le sentiment d'être un vieux vicieux qui profite de la naïveté d'une jeune adolescente. Je me dois de contrer ses avances tout en veillant à préserver son estime de soi.

— Écoute, Emmanuelle. Je suis touché par tes attentions. Mais tu comprends, je n'ai pas le cœur à ça... pas maintenant. Je me sens trop angoissé par ce qui m'arrive... Laisse-moi aller vérifier ce que j'ai... Pour le reste, on se reprendra demain... O.K. ?

Je la vois soupirer longuement, les yeux clos, comme si elle cherchait à couper la conscience du temps présent.

— Bon, O.K. ! Mais appelle-moi vite, d'accord ? Ça m'inquiète ce qui t'arrive.

Au moment de dire ces mots, nous entendons, venant de l'extérieur, une voix féminine crier. Cette voix n'est pas sans me rappeler celle de ma grand-mère. Elle appelle ma cousine.

— Bella ! Bella ! Le souper est prêt !

Je me sens stupéfait, perdu, étourdi. Je ne comprends pas ce que cette scène de *mon rêve* me transmet comme message. Bella, l'amour de ma vie, serait-elle le même personnage que ma cousine Emmanuelle ? Il me faut vérifier.

— Emmanuelle, pourquoi grand-mère t'appelle Bella ?

— T'as vraiment un sérieux trouble de mémoire, toi ! Tu devrais pourtant savoir que depuis que j'suis p'tite, elle m'appelle toujours comme ça... Je ne me souviens plus pourquoi, d'ailleurs... Peut-être parce que je suis sa seule petite-fille pis qu'elle me trouve mignonne.

On entend encore notre grand-mère crier : « Bella ! Tu m'as entendue ? Viens vite, le souper est prêt ! »

— Je m'excuse, Amos, il faut que j'y aille.

— Oui, oui... c'est correct... Mais dis-moi... pourquoi tu vas souper chez grand-mère ?

— T'as vraiment perdu beaucoup de mémoire, Amos ! réplique-t-elle d'un air inquiet. Tu devrais savoir que ça fait déjà un mois qu'elle me garde chez elle... Comme tu le sais, mon père, ton oncle Jacques, est parti en cure de désintoxication... Amos, tu m'inquiètes vraiment ! Viens avec moi... On va expliquer à grand-mère ce qui t'est arrivé. Elle saura quoi faire. O.K. ?

— Non ! Je ne veux pas l'inquiéter. Comme je te l'ai dit, je vais me rendre à l'urgence et si j'ai un grave problème, je l'appellerai... O.K. ?

Emmanuelle demeure longtemps muette. Tout en se mordillant la lèvre inférieure, elle semble hésiter.

— O.K., mais quoi qu'il arrive, tu m'appelles ce soir... Promis ?

Je me demande si c'est correct de lui faire une telle promesse alors que je ne sais même pas dans quel *espace-temps* je me retrouverai tout à l'heure. Toutefois, je sais que je me dois de la rassurer pour éviter qu'elle alerte notre grand-mère.

— Promis, Emmanuelle ! Je vais t'appeler dès que j'en saurai davantage... d'accord ?

— C'est bon. Je me fie à toi. Tu m'appelles tantôt, quoi qu'il arrive... O.K. ?

— Oui, d'accord. À plus tard !

Je la vois retourner vers la maison en courant. Du coup, je me sens très nostalgique. L'idée d'aller voir grand-mère, de lui demander de l'aide me traverse l'esprit. Or, je doute profondément qu'elle sache quoi faire pour me libérer du sortilège de Stein. De plus, je ne sais quelle distorsion de la réalité une telle rencontre pourrait générer. C'est pourquoi je préfère m'abstenir.

Soudain, je sens une ambiguïté. Selon ce que je me rappelle de mon ancienne réalité, c'est moi qui à l'époque demeurais chez grand-mère ; pas Emmanuelle. Si elle n'appelle que ma cousine pour souper, ça ne peut signifier qu'une chose : je n'y habite plus. Comment est-ce possible ? Est-ce parce que le *scénario de mon rêve* aurait changé ? Si

c'est le cas, mes parents pourraient-ils être encore vivants? Si oui, où demeurent-ils?

Et Emmanuelle alias Bella... Se pourrait-il qu'il s'agisse de *ma* Bella, la femme de mes rêves? Bien sûr! Bella Tremblay... Ça ne peut être qu'elle! Comment a-t-elle pu devenir ma concubine sans que je me souvienne de nos amourettes d'adolescents? Je commence à croire sérieusement que *ma conscience* disait vrai. Je suis le prisonnier d'un rêve que je ne contrôle pas.

Je me sens à nouveau avalé par une vague d'incertitudes intérieures. J'ai le cœur qui tambourine tant je suis angoissé. L'étourderie gagne mon esprit jusqu'à m'embrouiller la vue. Je m'assois précipitamment par terre, craignant de perdre l'équilibre. Je respire à fond, histoire de reprendre mon souffle et mes esprits. Il me faut réfléchir et décider quelle action je dois entreprendre. Il me faut prendre le contrôle du *rêve* et me réparer! Je pense alors à ma psychologue, Louise Mathieu. Saurait-elle encore m'aider si je savais la retrouver? Selon ma réalité actuelle, je dois avoir une quinzaine d'années de moins. Est-ce possible qu'elle ait déjà le même bureau, au même endroit? Je crois que c'est la meilleure option qui se présente à moi, un risque que je suis prêt à prendre. Je n'aurais qu'à retourner à l'entrée de l'immeuble, repérer le fameux banc et m'y endormir. Qui sait? Peut-être que ma thérapeute me verra et me réveillera dans une *dimension* plus appropriée...

Je me relève, déterminé, revigoré. Me souvenant que la maison de ma grand-mère se situe sur la rue Monsabré au coin de la rue Hochelaga, je sais que je ne suis qu'à une dizaine de minutes de marche du métro *Assomption*. De là, je pourrai me rendre jusqu'au métro *Honoré-Beaugrand*, situé à quelques coins de rue du bureau de ma thérapeute. Je me sens soudainement ragaillardi, comme si la chance de revoir Louise Mathieu allumait de vifs espoirs en moi.

Arrivé au 7675 Sherbrooke Est, je reconnais l'édifice où niche le bureau de ma psychologue, même si l'immeuble me semble beaucoup plus neuf. En y pénétrant, j'observe le tableau affichant les noms des locataires, tout juste au-dessus du banc de bois sur lequel je m'étais endormi dans une *ancienne vie*. Or, le nom de Louise Mathieu n'y figure pas. En revanche, aucun nom n'est inscrit à la case correspondant au local R-6 qu'elle occupera un jour. Peut-être qu'elle y est déjà et qu'elle n'a pas eu le temps d'ajouter son nom sur le tableau. C'est une possibilité qui mérite d'être explorée. Je me rends au fond du couloir gauche et, rendu devant la porte du bureau, je cogne nerveusement, mais avec aplomb. Un grand et gros bedonnant assez âgé et chauve m'ouvre la porte.

— Qu'est-ce que tu veux, ti-gars ? me demande-t-il en me dévisageant avec dédain.

— Euh... désolé de vous déranger, monsieur. Je cherche Louise Mathieu...

— Louise Mathieu ? J'connais pas ! T'sé, c'est un immeuble de bureaux, ici.

— Oui, je sais. Justement, elle est psychologue et on m'a dit que son bureau était ici.

— As-tu vu son nom affiché sur le tableau de l'entrée ?

— Non, mais comme il n'y avait aucun nom associé au local R-6, j'ai pensé que son bureau pourrait être ici... ce qui ne semble pas être le cas.

— M'ouais ! C'est que je ferme définitivement mon bureau, cette semaine. J'ai donc déjà fait retirer mon nom de sur le tableau. Et je n'ai aucune idée de la personne qui viendra occuper les lieux. Tu pourrais demander au concierge, mais... poursuit-il en consultant sa montre-bracelet, à cette heure-ci, à 18h40, il est déjà parti. Faudra que tu reviennes demain, vers 8h00.

— D'accord, monsieur. Merci et excusez-moi de vous avoir dérangé...

Sans prendre la peine de me répondre, il referme bruyamment la porte. Je retourne à l'entrée de l'édifice et m'assois confortablement sur le banc de bois. Je suis tellement épuisé. Il y a une éternité que je

n'ai pas dormi. Je vais certainement sombrer très rapidement dans le sommeil. Je ferme les yeux et prie je ne sais qui d'exaucer mon vœu : être réveillé par Louise Mathieu. Je sens le poids d'une extrême fatigue m'étreindre lourdement. Je me demande si je rêverai. Comment peut-on rêver alors qu'on est déjà dans un rêve ?

On me secoue vigoureusement l'épaule. Je me réveille en sursaut. Malheureusement, j'aperçois la bouille du gros bonhomme de tantôt qui me dévisage encore avec dédain.

— Qu'est-ce que tu fais là, ti-gars ?

— Euh... Désolé. J'ai voulu m'asseoir une minute... et j'ai dû m'endormir.

— Il est 21h00 ! Est-ce que tes parents savent où tu es ?

— J'ai seize ans, que je mens, j'ai le droit de sortir jusqu'à 23h00.

— Ben, tu ne peux pas rester ici. Je dois fermer. Allez ! Sors ! Je vais verrouiller la porte.

Je sors bredouille de l'édifice, les mains et le moral dans les poches. Il fait si noir dans la ville, presque autant que dans mon esprit. Je me mets à marcher au hasard du trottoir, sans destinée, sans but, un peu comme je le faisais le soir où j'ai rencontré Stein. Ça me rappelle que j'ai perdu l'obsession de le retrouver à tout prix. Même que je m'en fous. Je ne sais pas quoi penser. Je réalise que j'ai l'esprit sombre. Si sombre. Où aller par un soir d'été, quelque part en 1995, alors que je vis dans le corps d'un jeune adolescent ? Vais-je demeurer prisonnier de cet *espace-temps* ?

Tout en errant dans la noirceur de la ville, je finis par me retrouver sur un viaduc, là où la rue Sherbrooke surplombe l'autoroute 25. Je m'y arrête un instant, attiré par les automobiles roulant en dessous. Mon regard se fige, hypnotisé par le passage incessant des véhicules qui se déplacent rapidement. À force de me laisser distraire par la vision mystique de ces nombreuses carcasses de métal de toutes les couleurs et de toutes les dimensions filant à vive allure sur une grande artère routière vers une destination indéterminée, je divague profondément. De mon point de vue, il m'apparaît inconcevable que tant de véhicules s'entremêlent d'une façon aussi confuse, sans qu'un *grand scénario* ait tout orchestré. Je ne peux concevoir que chacune de ces voitures soit dirigée par la seule volonté de son conducteur. N'est-ce

pas là tout mon drame ? Habiter un véhicule qui à sa guise, me conduit à vive allure dans des destinations invraisemblables, parfois en filant loin devant, parfois en reculant considérablement, sans que je parvienne à en contrôler le déplacement ? Mon esprit se met à rouler à une vitesse tout aussi étourdissante que la circulation routière.

Si ma vie n'est qu'un rêve que je dois contrôler, il est évident que j'ai perdu tout mon savoir-faire. Que je suis en proie à une puissante et mystérieuse gravité, une force extrinsèque. Comme une étoile filante ou un objet astral qui se laisse guider par un élan d'attraction prédéterminée, je ne peux que me laisser porter, transporter. Je ne peux échapper au destin qui est celui de m'écraser quelque part sur un corps étranger.

M'écraser quelque part sur un corps étranger. Je me sens si épuisé, si perdu, si déprimé. Cette pensée commence à me hanter autant qu'une vive obsession... comme une prière provenant des profondeurs de mon âme. Qu'ai-je à perdre ? J'ai déjà tout perdu... Mes parents décédés dans un tragique accident alors que je n'étais encore qu'un jeune enfant, Bella, l'amour de ma vie qui ne trouvait plus le bonheur à mes côtés, Louise Mathieu, ma thérapeute qui à mes yeux faisait figure de mère adoptive et que je ne sais plus comment retrouver... Ma vie s'articule autour d'un rêve disloqué, dans lequel je n'arrive plus à me rediriger. Qu'ai-je à perdre, moi qui ne cesse d'errer dans des dimensions insensées ? Je suis convaincu que même les itinérants, même Stein, finissent par trouver un certain sens à leur quotidien... Je me sens terriblement perdu ! Une réelle solution se présente-t-elle à moi ? M'écraser quelque part sur un tas de ferraille me semble la seule voie concevable.

C'est cela ! Je n'envisage plus qu'une seule manière de reprendre le plein contrôle de ma vie, ou plutôt, de *mon rêve*. Je suis décidé, résolu et déterminé. Je m'élance ! Je me sens planer ! Je vole !

*Boum ! Toc... Toc... Toc... Touic ! Touic ! Touic ! Touic ! Touic !*

# **La Vie rêvée**

## **Deuxième partie**

*Quand tout tourne au cauchemar, ce n'est plus la vie rêvée.*

*Touic ! Touic ! Touic ! Touic ! Touic !*

Amos recherche autour de lui des indices pouvant révéler la nature de sa nouvelle réalité, mais n'en trouve aucun, hormis ce son bizarre et récurrent : Touic ! Touic ! Touic ! Touic ! Il ne voit rien, ne ressent rien, et n'entend que cette sonorité lui rappelant quelque chose de son *ancienne vie*. Soudainement, ça lui revient : c'est le même son qu'il *entendra* lorsqu'il *aura* fait le voyage en ambulance, suite à l'infarctus qu'il *subira* dans le futur. Un tas de questions angoissantes s'imposent alors à lui. Quand et où se trouve-t-il ? Est-il dans un hôpital ? Si c'est le cas, se trouve-t-il dans le futur après avoir été terrassé par une crise cardiaque ? À moins qu'il soit retourné à l'époque de son adolescence, suite à sa tentative de suicide... qu'il aurait raté ?

Cette dernière possibilité l'effraie terriblement. S'il a survécu à sa chute sur l'autoroute 25, après s'être jeté en bas du viaduc de la rue Sherbrooke, il serait alors horriblement mutilé. Chose certaine, il aurait perdu plusieurs fonctions physiques et sensorielles. Voilà d'ailleurs qui expliquerait pourquoi il ne voit rien et pourquoi il ne ressent plus son corps. À moins qu'il soit dans une nouvelle dimension de vie, dans l'au-delà, au-delà du rêve ? Comme dans un genre de purgatoire où on achoppe pour purger ses fautes, comme dans une geôle d'immobilisme et de solitude absolus. Ne sachant plus quoi penser, il s'emploie à contrôler la panique qui le submerge totalement. Quel que soit ce nouvel *espace-temps*, quelle que soit sa nouvelle réalité, il se sent toujours épouvantablement handicapé par un terrible sentiment d'impuissance.

En concentrant intensément ses pensées pour mieux saisir son nouvel environnement, il finit par percevoir d'autres bruits, ceux-là plus subtils, comme du froissement de papier, quelques légers tapotements sur une surface rigide, le souffle d'une respiration étrangère et, soudainement, des pas dont le son s'impose dans le registre d'un crescendo. Comme si quelqu'un venait vers lui. Aussitôt, il ressent une présence tout près. Il réalise qu'il n'a pas tout perdu de ses sens lorsqu'il hume un parfum délicat, un peu sucré, légèrement épicé, certainement une fragrance féminine. Cette nouvelle perception le réanime intérieurement. Il canalise toute son énergie mentale pour tenter d'agi-

ter la tête et la déplacer légèrement vers la gauche, dans la direction de l'arôme qui maintenant s'éloigne. Hélas, il n'y parvient pas. Il a l'impression que sa tête pèse des tonnes. Il tente alors de lever la main pour signifier sa présence, mais là encore, ses efforts sont vains. Pour des raisons qui lui échappent, il se sent totalement incapable d'effectuer le moindre mouvement, pas même un geste aussi simple que de bouger un doigt.

Il centre maintenant ses énergies pour tenter d'ouvrir les paupières, ce qui l'épuise énormément. Il parvient à les écarter tout juste assez pour percevoir un léger jet de lumière, comme deux étroits croissants très étincelants. Il relâche l'effort un instant, car les lignes lumineuses, si minces soient-elles, lui font terriblement mal. Il lui vient alors en tête des images d'un film documentaire qu'il a déjà vu à la télévision. Celui-ci traitait des dommages collatéraux engendrés à la suite de graves tremblements de terre. Il se remémore le triste sort des victimes rescapées plusieurs jours après avoir été enfouies. On expliquait l'aveuglement momentané dont elles souffrent une fois délivrées de leur enfer après un long séjour dans la noirceur complète. Il se convainc qu'il doit vivre une situation semblable. Il cherche à déterminer depuis combien de temps il est prisonnier des ténèbres, mais peine perdue. Aucun repère pouvant lui permettre de se situer dans le temps ne lui vient à l'esprit. Entendant à nouveau des bruits de pas et reniflant une présence, il redouble d'efforts pour ouvrir un peu plus les paupières. Malgré l'éblouissement, il parvient à percevoir un visage féminin, une image maternelle, se convainc-t-il, cherchant à accoler à cette vision la perspective d'un certain espoir.

Il tente de dire quelques mots pour attirer l'attention de l'inconnue, mais malgré de grands efforts, son intention s'éteint dans l'étreinte de l'impuissance. Il est incapable d'émettre le moindre son, pas même un grognement. Il entend alors la femme parler à voix haute à une personne qui semble éloignée : « Oui, j'arrive bientôt. Dès que j'aurai terminé de noter les données des différents graphiques... »

Sans trop savoir pourquoi, cette voix lui plaît énormément. C'est pourquoi il appréhende qu'elle quitte les lieux. La peur qu'elle s'éloigne génère en lui une vigoureuse détermination, l'énergie du désespoir : « Hummmfff! » Puis il répète ce marmonnement, mais cette fois, avec plus d'opiniâtreté dans l'intonation : « Hummmfff! »

Ayant entendu le léger murmure, l’infirmière se retourne promptement vers le lit de son patient. Surprise de constater que ce dernier a le regard ouvert, bien allumé, elle laisse échapper le bloc-notes et le stylo qu’elle tenait entre ses mains. Elle presse celles-ci contre la bouche pour étouffer un cri. Mais peine perdue. «Ahhhhhhhhh!» En examinant rapidement les différents écrans des appareils branchés sur Amos, elle remarque que le cerveau s’active avec beaucoup plus d’énergie qu’habituellement. En constatant de plus qu’il parvient à respirer de façon parfaitement autonome, il lui paraît évident que son patient vient de se réveiller d’un long coma. Après avoir repris son souffle et ses esprits, elle s’approche lentement de lui en s’employant à afficher l’air le plus serein possible.

—Bonjour! Euh... je m’appelle Geneviève Lavallée. Je suis votre infirmière. Euh... si vous voulez m’attendre un instant, je vais aller chercher votre médecin traitant.

Cela dit, elle quitte promptement la chambre, l’esprit surexcité. Amos regrette de voir partir aussi vite cette infirmière dont la vision l’avait tellement réconforté. Sachant qu’il ne l’a jamais vue auparavant, il se persuade qu’il s’agit là d’une preuve indiquant qu’il ne rêve plus, que la vie a repris ses droits, son cours *normal*.

Quelques minutes plus tard qui lui parurent une éternité, il voit l’infirmière revenir en compagnie de deux autres personnes: l’infirmière en chef, Lise Morin, et le docteur Laurent Bélair. Tous semblent aussi ébahis que fébriles. Le neurologue s’affaire à examiner les relevés émis par les différents appareils médicaux. Jusque-là, il semble considérer son patient comme un accessoire secondaire, un peu comme un sismologue s’intéressant davantage aux tracés de son sismographe qu’au tremblement de terre. Pendant tout ce temps, Amos ne comprend toujours pas ce qui lui arrive. Inquiet, il tente du mieux qu’il peut d’apaiser ses angoisses en se persuadant que son destin se retrouve maintenant entre des mains expertes. Finalement, le docteur Bélair s’adresse à lui.

—Bonjour... euh... dit-il en ouvrant le dossier qu’il tenait à la première page pour y lire le prénom de son patient. Euh... oui... bonjour, Amos. Je suis le docteur Bélair. Je suis neurologue, votre médecin traitant... Vous me comprenez?

—Je ne suis pas certaine qu’il peut répondre, docteur, intervient

Geneviève Lavallée. Tout à l'heure, tout ce qu'il a pu émettre se limitait à des gémissements.

— Ah bon ? réplique le docteur en concentrant son regard sur celui du malade. Amos, si vous parvenez à entendre ce que je dis, voulez-vous émettre un son quelconque ?

Amos rassemble toutes ses énergies pour articuler un nouveau : « Hummmfff ! »

— Très bien. Je considère cela comme une réponse valable... Donc, comme je l'ai dit précédemment, je suis votre médecin traitant. Vous venez de vous réveiller à la suite d'un très long coma... Je vais maintenant vous examiner, d'accord ?

— Hummmui.

— Ouais, bon, je vais considérer ce murmure comme un oui.

Le neurologue procède à un long et minutieux examen, en s'attardant sur le mouvement des yeux de son patient. À plusieurs reprises, il émet certains soupirs qui ébranlent la quiétude d'Amos. Chaque fois que le médecin lui braque la lumière de sa lampe dans un œil, il émet un *Arg!* tant ça le fait souffrir.

— Désolé ! Je sais très bien que la lumière vous fait mal aux yeux, mais je n'ai pas le choix. Je dois procéder à cet examen.

— Hummmui.

— Je vais maintenant piquer délicatement certaines parties de votre corps avec mon stylo. Dès que vous sentirez quelque chose, je veux que vous émettiez un son, d'accord ?

— Hummmui.

Le spécialiste s'exécute alors et picote tout le corps, de la plante des pieds jusqu'au cou. Amos ne ressent aucune sensation, jusqu'à ce que le médecin lui pique le menton.

— Vous sentez ça ?

— Hummmui !

— Bien.

— Et ici ? reprend le médecin en lui piquant le dessus de la tête.

— Hummmui.

— Bon... C'est bien.

Une fois ce bref examen complété, le neurologue s'adresse à voix basse aux infirmières, l'air de ne plus se soucier de la présence de son patient.

— Il est difficile de tirer la moindre conclusion, d'autant plus que c'est la première fois que nous rencontrons un tel phénomène. On sait déjà que le patient a subi une lésion de la moelle épinière au niveau des vertèbres C-5 et C-4 et qu'il demeurera paralysé des quatre membres. Toutefois, il aurait dû ressentir des picotements à partir des épaules, ce qui n'était pas le cas... En revanche, on sait qu'il a aussi subi un traumatisme craniocérébral sévère qui pourrait affecter plusieurs de ses fonctions cérébrales.

— Est-ce ça qui expliquerait pourquoi il n'arrive pas à parler, docteur ? questionne la jeune infirmière.

— Voilà une très bonne question. Ce qui l'empêche de parler, actuellement, pourrait être dû au fait que son cerveau vient tout juste de se réveiller suite à une très longue période de léthargie. Si c'est le cas, on pourrait observer une certaine amélioration de la faculté de la parole dans les prochains jours. Ça pourrait aussi être d'origine purement mécanique, tout comme il est possible qu'il souffre de dysarthrie. Finalement, et c'est l'hypothèse que je privilégie pour le moment, il pourrait s'agir d'une forme d'aphasie résultant d'un traumatisme crânien. Dans ce dernier cas, seule une longue réadaptation du langage pourra déterminer jusqu'à quel point il recouvrera un certain niveau de la parole... explique le médecin en roulant les pointes droites de sa moustache à l'aide de son pouce et de l'index, les yeux complètement clos, comme s'il méditait profondément. Si je me souviens bien de ce que j'ai déjà lu au sujet d'un phénomène semblable, les jeunes personnes qui se réveillent après un très long coma parviennent généralement à retrouver une certaine régénérescence cérébrale. Bref, on peut espérer que suite à une longue réadaptation cognitive, notre patient pourra regagner un certain niveau de ses capacités mentales... Mais pour l'instant, il me faut évaluer jusqu'à quel point le traumatisme craniocérébral a atteint ses fonctions cognitives, ce qui risque d'être laborieux considérant son incapacité à communiquer...

— Pardonnez-moi, docteur Bélair, intervient Lise Morin, mais au niveau des lésions, je me souviens d'un cas s'apparentant à celui de ce patient. Cela remonte à quatre ou cinq ans. Je me souviens que l'orthophoniste était parvenu à communiquer avec cette personne en utilisant un autre code.

— Un autre code ? Quel genre de code ?

—Le patient en question communiquait en battant des paupières.

—Ah oui ? Un peu comme du *morse* ?

—Je ne sais pas si c'était ça ou un autre genre de code, mais chose certaine, vu l'âge de notre patient, je serais surprise qu'il connaisse les bases du morse...

—Ouais... On pourrait utiliser un autre genre de code, comme vous dites ... convient le docteur qui, l'air de réfléchir, frotte sa lèvre inférieure avec son index droit en examinant les différents appareils médicaux. Je vais tenter quelque chose... enchaîne-t-il avant de se tourner vers son client pour lui demander : « Bon, Amos, j'aimerais savoir si tu te souviens de l'ordre des lettres alphabétique ?

—Hummmui.

—Bien. Je voudrais que tu répondes à certaines de mes questions pour me permettre d'évaluer jusqu'à quel point ton cerveau est redevenu fonctionnel... Tu comprends ?

—Hummmui.

—Bon. J'aimerais que tu épelles les réponses à mes questions en battant des paupières pour désigner les lettres correspondant à ta réponse. Exemple : pour la lettre A, tu clignes une fois, pour la lettre B, deux fois... et ainsi de suite. Quand tu as complété une lettre, je te demanderais d'osciller du regard pour me prévenir que tu passes à une autre lettre. Enfin, quand tu as terminé un mot, garde les paupières fermées pendant quelques secondes pour me signifier que tu es prêt à épeler un autre mot... Tu comprends ?

—Hummmui !

—Bon. Commençons par ton identification. Pourrais-tu m'épeler ton prénom, s'il te plaît ?

—A-M-O-S.

—Bien. Maintenant, pourrais-tu m'épeler ton nom de famille ?

—D-E-R-O-U-Y-N.

Le médecin affiche une mimique trahissant une certaine perplexité.

—Je m'excuse, je pense que j'ai mal saisi ta réponse... Pourrais-tu m'épeler à nouveau ton nom de famille, s'il te plaît ?

—D-E-R-O-U-Y-N.

Le médecin s'adresse alors aux infirmières, tout en continuant d'afficher un rictus d'incertitude. S'exprimant à nouveau à voix basse pour éviter qu'Amos comprenne, il dit :

— Il y a ambiguïté, ici. Il épelle *Derouyn*, alors qu'il s'appelle *Deroy*.

— Peut-être qu'il se trompe simplement de lettre, suggère Geneviève Lavallée.

— C'est pire que ça : il épelle un nom de sept lettres, alors que le sien n'en possède que cinq... Il est sans doute confus.

— Il a pourtant bien épelé son prénom, rétorque l'infirmière-chef.

— Ouais. Mais justement, j'ai commis la maladresse de l'appeler par son prénom au départ. Il a bien pu épeler mécaniquement le prénom qu'il déduit être le sien après m'avoir entendu l'appeler ainsi... Bon, voyons un peu comment il se situe dans le temps, reprend le docteur avant de s'adresser à nouveau à son patient.

— Amos, j'aimerais que tu procèdes de la même manière, mais cette fois, pour nommer un chiffre. Par exemple, pour désigner le chiffre cinq, tu bats cinq fois des paupières. Ça te va ?

— Hummmui. »

— Bien. J'aimerais que tu me dises la date de ta naissance. Commençons par l'année. Épelle-moi chacun des quatre chiffres correspondant à l'année de ta naissance.

— 1-9-8-2.

— 1982. Bien. Épelle-moi maintenant le chiffre correspondant au mois.

— Six.

— Très bien ; le sixième mois, soit le mois de juin ... C'est bien ça ?

— Hummmui !

— Bien ! Épelle-moi maintenant le chiffre correspondant au jour.

Le regard figé, Amos émet une grimace d'hébétude. Il finit par osciller du regard, sans avoir effectué le moindre battement de paupières. Cherchant à bien interpréter cette réaction, le médecin demande :

— Peut-être que tu ne te souviens pas de la date exacte... Est-ce le cas ?

— Hummmui !

— C'est correct. Ne t'en fais pas. Puisque tu te réveilles après un très long coma, il est normal que ta mémoire soit un peu embrouillée. Ne t'inquiète pas, elle va se reconstruire progressivement... Je vais tout de même te poser une question difficile. Réponds-y du mieux que tu peux, O.K. ?

— Hummmui.

— Dis-moi, quel âge as-tu ?

Amos prend le temps de bien réfléchir. L'exercice mnésique semble laborieux. Il finit par cligner treize fois des paupières, puis oscille du regard.

— Bien... Treize... Tu aurais donc treize ans... C'est bien ça ?

— Hummmui.

Puis Amos ferme les yeux un moment, tout en grimaçant. Mille images du passé et du futur apparaissent alors en désordre dans son cerveau. Épuisé, il souffre d'une terrible migraine. Se souvenant de l'âge qu'il *aurait* au moment de subir le fameux *mauvais sort*, il veut corriger sa dernière réponse. C'est pourquoi il oscille intensément des yeux.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? interroge Bélair pour tenter de comprendre ce geste.

— Hummmfff !

— Voudrais-tu me dire que tu n'es plus certain de ta dernière réponse ?

— Hummmui !

— Est-ce que tu veux corriger cette réponse ?

— Hummmui !

— D'accord. Redis-moi ton âge.

— Vingt-huit.

Perplexe, le neurologue demeure quelques secondes bouche bée, puis poursuit l'échange.

— Euh... je compte vingt-huit... Est-ce bien là ta réponse ?

— Hummmui !

— Très intéressant !

Bélair se déplace un peu en retrait. Faisant dos à Amos, il forme un demi-cercle avec les infirmières.

— C'est vraiment très intéressant ! répète-t-il à voix basse. C'est même incroyable ! Il est maintenant âgé de vingt-neuf ans... mais on peut pardonner cette petite erreur d'un an. Mais vous avez remarqué ? Il a d'abord répondu qu'il avait treize ans, soit l'âge exact qu'il avait lorsqu'il est entré dans son coma. Ensuite, il se corrige et ajoute une quinzaine d'années ! C'est incroyable ! C'est comme si durant son coma, il aurait gardé un certain niveau de conscience ; du moins, suffisamment pour mesurer le temps qui passe et évaluer qu'il serait maintenant âgé d'environ vingt-huit ans.

— C'est vrai que c'est incroyable ! Fantastique, même ! renchérit Lise Morin. Comment expliquer qu'il soit parvenu à compter le nombre approximatif d'années qui sont passées depuis qu'il a sombré dans le coma ?

— Très bonne question ! Je pense qu'on trouvera la clé de ce mystère auprès de ses proches... Ceux qui l'ont visité régulièrement et qui auraient pu lui transmettre verbalement des informations que son cerveau aurait enregistrées.

— Voulez-vous dire que, même plongé dans un profond coma, son cerveau aurait pu enregistrer des informations transmises verbalement ? questionne Geneviève Lavallée.

— C'est la seule explication plausible... Si je me fie à ce que j'ai déjà lu sur un tel phénomène, ce serait une première ! Un patient sorti d'un long coma qui démontre que son cerveau est demeuré minimale-ment alerte alors que son corps subit une profonde léthargie...

— Regardez, docteur ! lance Lise Morin. On dirait qu'il s'est endormi... Croyez-vous qu'il soit replongé dans le coma ?

L'air inquiet, le neurologue examine les écrans des différents appareils médicaux connectés à son patient, puis dit :

— Non, je ne le crois pas. L'énergie cérébrale m'apparaît aussi intense que tout à l'heure... Il semble plutôt dormir profondément. C'est sans doute normal. L'exercice auquel je l'ai soumis l'a certainement épuisé... Bon ! Lise, si je me souviens bien, Amos n'a plus que sa grand-mère comme famille.

— En effet. C'est elle qui s'est toujours opposée farouchement à ce qu'on le débranche des appareils. Elle va certainement crier victoire lorsqu'on l'informerait que son petit-fils vient de se réveiller.

— Il nous faudra cependant lui recommander beaucoup de prudence. On sait déjà qu'il ne pourra plus utiliser ses quatre membres et on ignore toujours jusqu'à quel point il récupérera ses facultés mentales. Toutefois, je crois qu'elle pourrait nous être très utile dans la réadaptation de notre patient...

— Vraiment, docteur ? Comment ?

— Le simple fait d'observer sa réaction lorsqu'il verra sa grand-mère nous révélera jusqu'à quel point son cerveau a été endommagé. Et puis, si elle lui raconte certains événements de sa *vie ancienne*, ça l'aidera peut-être à reconstituer progressivement sa mémoire... Quelle travailleuse sociale est impliquée dans son dossier ?

— Si ma mémoire est bonne, il s'agit plutôt d'un travailleur social, Nicolas Proulx.

— Croyez-vous possible qu'il se joigne à nous d'ici une heure pour une courte rencontre ?

— Je vais vérifier immédiatement avec les services sociaux.

— Bien. Si c'est possible, rappelez-moi. On pourra se rencontrer tous les trois à mon bureau. Croyez-vous possible qu'on puisse affecter exclusivement Geneviève au chevet de notre patient ?

— Si c'est absolument nécessaire, oui ; je pourrais réorganiser les tâches de l'équipe soignante en conséquence.

— Parfait ! Geneviève ?

— Oui, docteur.

— J'aimerais que vous vous équipiez d'un cahier et que d'ici la fin de votre quart de travail, vous notiez tout ce que vous observerez dans les moindres détails, tant dans le comportement de notre patient que dans les changements figurant sur les graphiques des différents appareils... Je veux que vous notiez tout, que ce soit un spasme, un quelconque geste, une modification de l'énergie cérébrale, un réveil et le temps que ça durera, l'expression faciale, les marmonnements, et cetera. Chaque fois, je veux que vous inscriviez l'heure précise et les données concernant son activité cérébrale... D'accord ?

— Oui, docteur.

L'infirmière-chef et le neurologue quittent alors la chambre d'Amos. Geneviève Lavallée sort brièvement à son tour, le temps d'aller se procurer un cahier de notes au poste de l'unité. Pendant ce temps, Amos semble toujours dormir profondément.

Une demi-heure plus tard, Nicolas Proulx rejoint Lise Morin et le docteur Béclair au bureau de ce dernier. Ayant déjà été prévenu qu'il serait convoqué au sujet d'Amos Deroy, il s'attend à recevoir de tristes nouvelles qu'il devra ensuite transmettre à la grand-mère du patient.

— Bonjour, docteur ! Vous avez de mauvaises nouvelles concernant M. Deroy ? questionne-t-il avant même de s'asseoir.

— Oui et non, répond le docteur Béclair. Mais prenez le temps de vous asseoir... En fait, la bonne nouvelle, c'est que le patient vient de sortir du coma...

— Vraiment ? Vraiment ? Génial ! C'est incroyable ! s'exclame Nicolas Proulx avec beaucoup d'enthousiasme. Mais alors, quelle est la mauvaise nouvelle ?

— Ce n'est pas en soi une mauvaise nouvelle... Je dirais plutôt qu'il s'agit d'incertitudes. Je dois avouer que je ne sais pas quoi penser au sujet de sa condition neurologique. Amos semble souffrir d'une certaine confusion mentale. Par exemple, il dit s'appeler Amos Derouyn, explique le médecin avant de voir un certain sourire se dessiner sur le visage de son interlocuteur. Ça semble vous amuser...

— Pas du tout, docteur. Ça m'a juste fait réaliser qu'il nomme là deux villes importantes de la région de l'Abitibi.

— Tiens donc ! Je n'avais pas fait le lien !

— Je ne sais pas s'il est né à Rouyn, mais je me souviens que ses parents viennent de l'Abitibi et que son père a longtemps vécu à Rouyn-Noranda... Et s'il voulait simplement dire : «Je suis Amos de Rouyn» comme moi-même je pourrais dire : «Je suis Nicolas de Jonquière» ?

— Oui... je vois ! C'est une possibilité, en effet. Mais une autre chose qu'il a exprimée me rend perplexe. Quand je lui ai demandé son âge, il a d'abord répondu qu'il avait treize ans. Ce qui me paraît logique, puisque c'est l'âge qu'il avait au moment de sombrer dans le coma. Puis, il s'est ravisé en précisant qu'il avait plutôt avoir vingt-huit ans... Comme s'il avait calculé le nombre approximatif d'années durant lesquelles il a vécu dans le coma... Incroyable, non ? Je ne parviens pas à m'expliquer comment il a pu déduire qu'il a vieilli d'une quinzaine d'années depuis son admission ici...

—Croyez-vous possible qu'un patient vivant dans le coma puisse percevoir et enregistrer ce qu'il entend ?

—C'est précisément la question qui me hante. Jusqu'à aujourd'hui, personne n'a pu répondre avec certitude à cette question. On a toujours cru que, durant un coma, le cerveau dort complètement. D'ailleurs, habituellement, les gens qui émergent d'un long coma affirment ne rien se souvenir de cette expérience... un peu comme les personnes qui se réveillent sans se rappeler de la majorité des rêves qu'elles ont faits durant leur sommeil...

—Je posais cette question parce que sa grand-mère ne manque jamais son anniversaire. Je sais que chaque fois qu'elle vient le visiter, elle prend toujours le soin de lui parler comme s'il était éveillé. Alors, supposons qu'à chaque anniversaire, elle profite de l'occasion pour lui souligner son âge... Ça pourrait expliquer pourquoi il connaît son âge.

—Mais il vient d'avoir vingt-neuf ans !

—Justement ! La semaine dernière, j'ai téléphoné à sa grand-mère pour savoir pourquoi elle espaçait de plus en plus ses visites, dernièrement. Je voulais vérifier si elle se faisait une certaine raison ou si elle avait amorcé sa période de deuil. J'avais remarqué qu'elle n'était venue visiter Amos qu'à deux reprises au cours des trois derniers mois, alors qu'auparavant, elle venait le voir trois ou quatre fois par semaine. Aussi, elle ne s'est pas présentée à son dernier anniversaire, le 2 juin dernier. Il serait donc possible que son cerveau ne se souvienne que de son vingt-huitième anniversaire, puisque c'est là la dernière information qu'il a reçue de sa grand-mère au sujet de son âge.

—Incroyable ! s'exclame Lise Morin. Voilà qui confirmerait votre hypothèse de tout à l'heure, docteur Bélair. Ça pourrait signifier que, même dans le coma, le cerveau humain est capable d'emmagasiner des informations perçues par les sens...

—Effectivement. C'est précisément l'hypothèse que j'aimerais vérifier... Je vais me lancer dans de nouvelles lectures, mais comme je le disais plus tôt, selon ce que je me souviens avoir déjà lu, on n'a jamais rapporté de cas semblable. C'est ce qui m'intéresse le plus chez monsieur Deroy. S'il a effectivement retenu certaines informations transmises par sa grand-mère, nous pourrions alors explorer un domaine encore méconnu en neurologie. Et à ce propos, vous pourriez

m'être très utile, monsieur Proulx.

— Vraiment ? De quelle manière ?

— J'aimerais aider monsieur Deroy à restaurer son cerveau. Du même coup, on parviendrait sans doute à mieux explorer ce qu'il a vécu durant son coma. Et je crois que celle qui pourrait nous permettre de mener une telle expérience serait sa grand-mère.

— En quoi pourrait-elle être utile ?

— Le seul fait qu'elle entre en relation avec le patient suscitera certaines réactions chez lui qui pourront nous en dire long sur son état mental.

— Il ne la reconnaîtra peut-être pas. Elle a beaucoup vieilli depuis qu'il l'a vue.

— Sans doute. Mais comme vous l'avez souligné plus tôt, puisqu'elle lui parlait chaque fois qu'elle le visitait, il reconnaîtra peut-être sa voix. De plus, ce serait sûrement intéressant si elle apportait des photos de lui prises avec elle et avec sa famille pour les lui montrer. Ceci permettrait à la mémoire d'Amos de se reconstruire à l'aide de souvenirs.

— C'est une très bonne idée !

Bélaïr consulte son agenda grand ouvert sur son pupitre, puis reprend :

— Après-demain, jeudi, je devais assister à un colloque qui vient d'être annulé. Je suis donc disponible tout l'avant-midi. Alors, M. Proulx, croyez-vous qu'il sera possible de convoquer la grand-mère d'Amos... disons... vers 9h00... histoire de la *briefe* avant sa rencontre avec son petit-fils ? Celle-ci pourrait avoir lieu autour de 10h00.

— Si elle est actuellement en ville, oui, je crois que ce serait possible...

— Pourriez-vous lui téléphoner pour vérifier si elle peut venir jeudi matin et si elle est disposée à participer à ce genre d'expérience ?

— Bien sûr. Mais je préférerais d'abord la rencontrer chez elle. Lors de notre dernier entretien téléphonique, j'ai pu comprendre qu'elle avait amorcé son deuil relativement à son petit-fils. Comme elle commençait à penser qu'il ne sortirait jamais du coma, je sens que la nouvelle d'aujourd'hui va complètement la chavirer.

— Vous avez raison ! C'est une très bonne idée de la rencontrer en personne pour la préparer doucement à ce qui l'attend. Il vous faut

dra cependant lui conseiller d'accueillir la nouvelle avec beaucoup de réserve. On ne connaît pas encore les conditions mentale et psychique de son petit-fils.

— Oui, ça va de soi. N'ayez crainte, je serai très prudent...

— Voyez si c'est possible qu'on se rencontre tous jeudi à 9h00 et confirmez-moi le tout en laissant un message dans ma boîte vocale...

D'accord ?

— D'accord.

Le mercredi 6 juillet 2011, à 9h45, Gisèle Tremblay se tient nerveusement debout devant la fenêtre de son salon et attend la visite de Nicolas Proulx. Au téléphone, le travailleur social ne lui a pas précisé l'objet de cette rencontre et elle n'a pas osé le lui demander. Elle redoute terriblement qu'il lui annonce le décès d'Amos. Même si elle se prépare à une telle éventualité depuis quelques mois, elle ne se sent pas encore prête à absorber le terrible choc qu'une telle nouvelle provoquerait chez elle.

Voilà plusieurs années qu'elle se sent profondément seule. Son petit-fils représente le dernier membre de sa famille encore vivant. Son mari est décédé subitement d'une crise cardiaque en 1974. Ils ont eu deux enfants. Le 8 juillet 1995, leur fille Micheline est décédée dans un grave accident de la route, dans la réserve faunique La Vérendry. Quant à Jacques, leur fils aîné, alcoolique et cocaïnomane, celui-ci a vécu la majorité de sa vie adulte à courir les cures de désintoxication. Épuisé par ses problèmes de dépendance et les perpétuelles thérapies échouées, il a fini par se suicider en 2005. En 2008, elle a dû chasser sa petite-fille Emmanuelle de chez elle, après avoir réalisé qu'elle partageait le vice son père, en plus de s'adonner à la prostitution. Depuis, la jeune femme s'est enfuie à Toronto et n'a plus donné signe de vie. Gisèle la considère d'ailleurs un peu comme si elle était déjà morte. Ainsi donc, Amos représente son dernier espoir d'éviter de vieillir et de mourir complètement seule. C'est pourquoi elle s'est toujours farouchement opposée à ce que l'équipe médicale débranche les appareils qui maintiennent son petit-fils vivant. Même en étant consciente qu'en sortant du coma, il risquait de demeurer handicapé et de dépendre de l'assistance humaine, elle ne pouvait se résoudre à l'idée de le voir mourir à son tour.

Elle met un terme à ses rêveries lorsque son attention est attirée par l'arrivée d'un petit véhicule argenté qui se stationne devant chez elle. À travers le pare-brise de l'automobile, elle reconnaît la tête rousse du travailleur social. Elle se précipite vers l'entrée pour l'accueillir, bien qu'elle ne soit pas pressée de recevoir de mauvaises nouvelles. Comme toujours, elle reçoit froidement son visiteur, sachant que ces rencontres officielles servent davantage les autres qui

bien souvent, cherchent à lui imposer leurs idées sans même écouter les siennes.

Elle guide Nicolas Proulx vers la salle à manger où ils s'assoient à la table l'un en face de l'autre. Se préparant depuis un certain temps à l'idée de laisser Amos expirer son dernier souffle, Gisèle décide d'aller droit au but.

— Amos est mort... C'est ça, hein ?

Le travailleur social lâche un soupir de contrariété, déçu que son interlocutrice ait pris la parole avant lui.

— Non, n'ayez crainte, Amos n'est pas mort.

— Ah non ? Mais alors, c'est quoi la mauvaise nouvelle ?

— En fait, ce n'est pas une mauvaise nouvelle en soi. Disons simplement que ce n'est pour l'instant qu'une information partielle qu'on doit traiter avec beaucoup de circonspection...

— S'il vous plaît, M. Proulx, soyez simple !

— Oui, excusez-moi... Hier matin, Amos s'est réveillé...

— Quoi ? Vous voulez dire qu'il est sorti du coma ?

— Oui, mais...

Gisèle ne peut s'empêcher de bondir sur ses pieds et de crier sa joie. Les bras levés dans les airs comme si elle voulait atteindre le ciel, elle se met à danser sur place.

— Je vous en prie, madame Tremblay. Demeurons posés, voulez-vous ? Tout n'est pas rose dans ce que j'ai à vous annoncer...

La dame se rassoit lentement. L'inquiétude qui la gagne dessine de nouvelles rides sur son visage.

— Comment ? Qu'est-ce qu'il a ? Il est déficient, c'est ça ?

— Pas vraiment déficient... du moins, pas nécessairement, mais... nous devons demeurer prudents. On vous a souvent prévenue que s'il se réveillait, vu la nature de ses blessures, il serait paralysé des quatre membres.

— Oui, je me souviens... Mais qu'est-ce qu'il y a d'autre ?

— On ne le sait pas encore. On devra attendre que son cerveau se réadapte avant de se prononcer sur son état définitif... entre autres, sur sa condition mentale et psychologique. C'est la première fois que nous vivons un tel phénomène. D'une certaine manière, nous avançons à l'aveuglette dans un univers peu exploré...

— Est-ce qu'il peut parler ?

—À peine... Quoique j'ai pu comprendre qu'il s'exprime mieux aujourd'hui qu'hier, ce qui laisse croire que sa faculté de parole évolue. Il ne dit que quelques mots, jamais des phrases complètes, mais il dit assez de mots pour qu'on le comprenne. Mais selon ce qu'on m'a dit, c'est déjà une nette amélioration. Il semble qu'hier, il ne parvenait qu'à marmonner des sons. J'ai pu lui parler un peu, tout à l'heure. J'aimerais d'ailleurs connaître votre interprétation au sujet de certains de ses propos, histoire de mieux comprendre sa condition mentale actuelle.

—D'accord... Quels genres de propos ?

—Par exemple, hier, quand le neurologue lui a demandé quel âge il avait, il a d'abord répondu treize ans... ce qui peut paraître normal puisque c'est l'âge qu'il avait au moment de sombrer dans le coma. Puis il s'est ravisé et a dit qu'il était plutôt âgé de vingt-huit ans...

—Mon Dieu ! Et comment expliquez-vous ça ?

—C'est justement là où je voulais en venir. Je me souviens que vous m'avez déjà dit que vous preniez toujours la peine de parler à votre petit-fils lors de vos visites. Je sais aussi que vous preniez soin de souligner chacun de ses anniversaires...

—C'est vrai.

—Alors, serait-il possible qu'à ses anniversaires, vous lui rappeliez son âge ?

—Bien sûr. Je ne savais pas s'il saisissait ce que je disais, mais je préférerais lui parler comme s'il m'entendait... au cas où. Je l'informais de tout. Par exemple, je lui lisais régulièrement le journal, pour qu'il sache un peu ce qui se passe dans le monde. Je me disais qu'il se sentirait moins perdu le jour où il se réveillerait. Et, évidemment, lorsque c'était son anniversaire, je lui disais toujours quel âge il avait.

—Je comprends... Et si je me fie à notre conversation téléphonique de la semaine dernière, vous n'êtes pas venue le visiter lors de son dernier anniversaire... n'est-ce pas ?

—Non... Comme je vous l'ai expliqué, je commençais à me faire à l'idée qu'il ne sortirait jamais du coma. Je voulais donc me préparer à faire mon deuil... Comme c'est bizarre ! Au moment où je me sens prête à donner mon consentement pour qu'on le débranche, voilà qu'il sort du coma... Que la vie peut être ironique, parfois !

— Ouais... c'est vrai. Mais je me demandais : puisque la dernière fois que vous avez souligné son anniversaire remonte à l'an dernier, est-ce que ça pourrait expliquer le fait qu'il croit avoir vingt-huit ans au lieu de vingt-neuf? Qu'en pensez-vous?

La grand-mère demeure longtemps figée, comme envoûtée, bouche bée, les yeux presque sortis de leurs orbites. Puis elle répond :

— Êtes-vous en train de me dire que même dans le coma, Amos aurait retenu toutes les informations que je lui ai transmises?

— Toutes les informations? Probablement pas... Et ce n'est qu'une hypothèse. Cependant, nous envisageons la possibilité que son cerveau ait enregistré certaines informations... Certainement pas de manière consciente, mais peut-être que son subconscient a gravé certaines informations dans sa mémoire. Cela pourrait expliquer comment il sait qu'il a vieilli d'une quinzaine d'années...

— C'est incroyable! J'ai donc bien fait de lui parler.

— Effectivement. Vous avez eu une très bonne intuition. Mais quitte à me répéter, j'aimerais que vous preniez ce que je vous dis avec beaucoup de réserve. On ne sait pas encore dans quelle condition cognitive et mentale il est. Déjà, on décèle une certaine confusion dans ce qu'il tente de nous communiquer.

— Par exemple?

— Par exemple, son nom. Il dit s'appeler Amos Derouyn, alors que son nom de famille est Deroy...

— Peut-être qu'il a simplement mal prononcé son nom. Deroy, Derouyn... ça se ressemble un peu au son.

— Non, ce n'est pas une question de ressemblance phonétique. À ce moment, puisqu'il ne parvenait qu'à émettre des marmonnements, on lui a demandé d'épeler son nom en clignant des yeux. Ce faisant, il a épélé un nom de sept lettres, alors que le sien n'en comporte que cinq.

— C'est curieux, en effet...

— Comme je sais que vous, votre fille et votre gendre venez de l'Abitibi, je me demandais si Amos était né à Rouyn, ou si un de ses parents y serait originaire...

— Non. Ma fille et moi venons tous les deux d'Amos. Et Amos, lui, est né à Montréal... Mais, maintenant que vous en parlez, je viens de me souvenir qu'avant que sa famille déménage à Amos, son

père a vécu la plus grande partie de son enfance à Rouyn-Noranda... Pensez-vous qu'il pourrait avoir confondu son lieu de naissance avec celui de son père ?

— Je ne sais pas. Ce n'est qu'une hypothèse. Je cherche simplement à comprendre cette confusion en lui. J'ai d'abord pensé qu'il était peut-être né à Rouyn-Noranda, ce qui pourrait expliquer le fait qu'il dit s'appeler *Amos de Rouyn*, mais selon ce que vous venez de me dire, ça ne semble pas être la bonne explication. Il y a d'autres propos étranges qu'Amos a livrés ce matin. Par exemple, il insistait beaucoup pour savoir si sa copine était toujours vivante... À votre connaissance, a-t-il déjà eu une liaison amoureuse... ou une petite amie ?

— Je ne crois pas... Du moins, il ne m'en a jamais parlé. Mais ça me surprendrait beaucoup. Amos était un garçon très timide, solitaire et introverti. Chose certaine, il ne m'a jamais parlé d'une amoureuse.

— Pourtant, j'ai pu comprendre qu'il croit avoir entretenu une liaison amoureuse pendant un an.

— Pendant un an ? Mais c'est pas possible !

— Et il insistait beaucoup pour que je tente de savoir si sa copine est toujours vivante. Je ne suis pas certain du nom de cette fille, étant donné qu'il a beaucoup de difficulté à articuler, mais j'ai cru entendre *Bella*.

— Bella ? Il a bien dit Bella ?

— Oui. Vous connaissez une personne de ce nom ?

— Bien... en fait... je ne sais pas si c'est d'elle qu'il parle, mais *Bella*, c'est le surnom que j'ai donné à ma petite-fille Emmanuelle... sa cousine !

— Ah bon ? Et est-ce qu'il entretenait une relation particulière avec elle ?

Le regard agité, Gisèle plisse le front entre les deux sourcils, comme si elle venait d'être frappée par une soudaine révélation.

— Effectivement. Maintenant que vous m'en parlez, je me souviens de les avoir déjà surpris, tous les deux, à s'embrasser dans le cabanon arrière de ma maison. Ils étaient alors de jeunes adolescents. À les voir rougir dès qu'ils se sont fait prendre, je me souviens m'être demandé ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre ...

— Intéressant ! Il serait donc possible qu'il ait été amoureux de sa cousine ?

—Maintenant que ce vieux souvenir me revient, je dois avouer que c'est bien possible. Mais j'ai peine à imaginer qu'ils aient pu développer un béguin l'un pour l'autre pendant toute une année!

—Et en supposant que c'est de sa cousine dont il parle, pourquoi s'inquiéterait-il à son sujet? Pourquoi chercherait-il à savoir si elle est toujours vivante?

—Je ne sais pas. Quand je les ai surpris dans le cabanon, la vie d'Emmanuelle n'était pourtant pas en danger. Par contre, puisqu'il semble avoir retenu des informations que je lui ai transmises durant son coma, il est bien possible que je lui aie déjà parlé de mes propres inquiétudes au sujet de Bella... Je n'ai plus de nouvelles de ma petite-fille depuis trois ans et c'est vrai que je suis très inquiète pour elle... Je me demande souvent si elle est toujours vivante ...

—O.K.! Ça pourrait donc expliquer les inquiétudes de votre petit-fils.

—Peut-être bien. Mais je ne me suis jamais douté que mes deux petits-enfants vivaient une relation amoureuse aussi sérieuse...

—Puisqu'ils sont cousins, ils ont peut-être préféré vivre leur béguin secrètement...

—Sans doute! Mais ça fait bizarre d'apprendre ça une quinzaine d'années plus tard...

—Amos m'a aussi parlé de quelqu'un qui l'aurait terrorisé dans le passé... Attendez que je consulte mes notes... Un dénommé *Stein*... Ce nom vous dit quelque chose?

—Stein? Non, ça ne me dit rien... C'est peut-être un des gars qui l'agressaient à l'école. Il a souvent été harcelé durant son cours secondaire.

—Je ne penserais pas qu'il s'agisse d'un jeune. Il décrit ce *Stein* comme un vieillard... Connaissez-vous un vieil homme qu'il aurait déjà fréquenté?

—Non, vraiment pas... Mais attendez! Je me souviens qu'il m'a déjà parlé du concierge de son école... un homme qui s'en prenait souvent à lui pour des raisons qu'il ne comprenait pas. Il devait être assez âgé puisqu'il le surnommait *vieux schnock*.

—Mais de la façon dont il en parle, c'est comme s'il l'avait terrorisé. Qu'est-ce qu'un concierge d'école aurait pu faire pour traumatiser à ce point un jeune adolescent?

— Je ne sais vraiment pas. Ce qu’il me racontait du concierge en question semblait l’affecter un peu, mais pas au point de le terroriser. Mais c’est le seul vieil homme dont il m’a parlé...

— Bon, d’accord... Écoutez, la condition d’Amos est très particulière. Je dirais même unique, d’une certaine façon. Vu sa situation, on navigue sur des eaux encore mal connues. L’équipe médicale qui le traite aimerait pouvoir compter sur votre implication pour aider votre petit-fils à reconstruire sa mémoire. Cela pourrait permettre à son cerveau de se réadapter.

— Je veux bien, mais qu’est-ce que je pourrais faire ?

— Nous aimerions que vous veniez le visiter, demain matin, en présence de l’équipe. Déjà, sa façon de réagir lorsque vous serez devant lui nous en dira beaucoup sur sa condition mentale.

— À condition qu’il me reconnaisse. La dernière fois qu’il m’a vue, j’avais une quinzaine d’années en moins. J’ai beaucoup changé, depuis, et j’ai beaucoup vieilli... J’ai maintenant soixante-quinze ans...

— Peut-être. Mais, c’est une chance à prendre. Puisque vous n’avez jamais cessé de lui parler durant son coma, il reconnaîtra sans doute votre voix. Aussi, nous aimerions que vous apportiez des photos de lui et de sa famille, et de vous avec lui... si vous en avez. En avez-vous ?

— Bien sûr. Il y a déjà longtemps que j’ai préparé un album spécialement pour lui. Je voulais le lui montrer le jour où il sortirait du coma. Il y a plusieurs photos de lui à différents âges, avec ses parents, avec moi... et je pense même qu’il y en a deux ou trois de lui avec sa cousine. J’ai réalisé l’album de façon chronologique, de sa naissance à... jusqu’à peu de temps avant les tristes événements...

— Bien ! Seriez-vous d’accord pour l’emmener demain et lui montrer les différentes photos ?

— Je veux bien, oui... si ça peut aider.

— Si votre album est organisé chronologiquement, vous pourriez lui montrer les photos dans cet ordre. L’équipe médicale vous accompagnera, lors de cette rencontre, et on prendra soin de vérifier les réactions d’Amos au fur et à mesure qu’on s’approchera des photos précédant la tragédie...

— Je ne sais pas si je serai capable de me rendre jusque-là... Plusieurs photos vont faire remonter en moi de terribles émotions... prévient Gisèle, visiblement ébranlée, en essuyant ses yeux. Pour moi, ça risque d'être un très mauvais moment à passer... peut-être pour Amos aussi! ajoute-t-elle avant de se mettre pleurer abondamment. Excusez-moi...

Touché par cette scène, le travailleur social se lève, contourne la table et s'agenouille devant la vieille dame. Ceci fait, il l'enserme de ses bras, histoire de lui témoigner sa compassion.

— Ça va aller! Vous verrez, ça va aller... Et vous ne serez pas seule! Toute l'équipe médicale, y compris le docteur Bélair, sera présente. Nous vous accompagnerons.

— Je ne sais pas si je pourrai vous aider.

— Vous n'aurez qu'à faire comme s'il s'agissait d'une visite comme toutes les autres. Aussi, nous vous préparerons à ce premier entretien. Si nous souhaitons vous rencontrer à 9h00 au bureau du docteur Bélair, c'est justement pour mieux vous préparer à cette première visite... Est-ce que ça vous convient?

— Oui... Merci pour ce soutien.

— Ça va aller?

— Oui, je vous fais confiance.

Le jeudi 8 juillet, le docteur Bélaïr, l'infirmière-chef Lise Morin, la jeune Geneviève Lavallée et Nicolas Proulx entrent dans la chambre d'Amos Deroy. Attendant patiemment que la grand-mère se décide à se joindre à eux, tous entourent le lit en affichant le plus rutilant des sourires.

Gisèle Tremblay met beaucoup de temps avant de se décider à pénétrer dans la chambre de son petit-fils. Elle demeure immobile dans le corridor, comme paralysée. Avant d'entrer, elle cherche à contrôler ses émotions. Celles-ci sont si vives, que sa poitrine est sur le point d'exploser. Après la rencontre d'équipe à laquelle elle vient d'assister, elle n'est plus certaine de vouloir rester en relation avec Amos. On a mis tant de soin à lui recommander de garder des attentes très basses pour éviter d'être trop déçue plus tard. En plus de lui rappeler qu'Amos demeurera lourdement handicapé sur le plan physique, on l'a informée des possibilités que ses fonctions cognitives soient terriblement diminuées, que l'usage de la parole lui soit toujours difficile et même, qu'il puisse être atteint d'une certaine déficience intellectuelle.

Elle s'était battue avec tant de détermination pour qu'on maintienne Amos branché à des appareils de survie. Maintenant qu'il s'est réveillé et qu'on lui dresse un pronostic très sombre, elle se questionne terriblement. Plus vraiment certaine que cette bataille en ait valu la peine, elle réalise pour la première fois que son acharnement personnel dépeint en fait un désir purement égoïste. Elle sait maintenant qu'au fond d'elle-même, ce n'était pas tant pour défendre le droit à la vie de son petit-fils qu'elle s'était opposée au débranchement, mais bien pour répondre à ses propres besoins, celui, notamment, d'avoir quelqu'un à ses côtés pour pallier sa peur de vieillir seule. Conséquemment, depuis la réunion avec l'équipe, elle se sent horriblement coupable.

Se sachant donc en bonne partie responsable de cette résurrection inattendue, elle sait qu'elle doit en assumer les conséquences et faire tout en son pouvoir pour soutenir Amos dans le long et difficile processus de réadaptation qui l'attend. Pour se gonfler de courage, elle prend donc une grande inspiration et se décide à rejoindre l'équipe médicale. En examinant son petit-fils, elle retient son souffle. Évidemment, il demeure passif, du fait que la majorité de son corps est

paralysé. Pour la première fois depuis seize ans, elle le voit en position semi-assise, les yeux à demi ouverts et le cou libéré de son fameux tube respiratoire. Elle s'avance timidement, hésitante, ayant oublié les mots qu'elle s'était tant exercée à lui dire. Elle s'en tient donc aux conventions d'usage :

— Bonjour, Amos.

Son petit-fils, malgré la lourdeur de ses paupières, se force à les ouvrir davantage et tente de mieux focaliser sa vision pour identifier cette nouvelle venue qui le salue. Il ne sait trop de qui il s'agit, mais cette voix éveille en lui de vieux souvenirs. Se faisant encore plus hésitante, Gisèle Tremblay, à la fois intimidée par le silence d'Amos et les quatre autres paires d'yeux qui l'observent intensément, approche son visage de celui du patient pour augmenter ses chances de la reconnaître.

— Amos... C'est moi... Je suis ta grand-mère Gisèle.

Il cherche à ouvrir encore plus grandes les paupières, malgré que la lumière lui cause encore d'horribles migraines. Dans sa tête, il se sent envahi de mille images aussi éparses que floues quand soudain, apparaît celle de sa grand-mère. Dans ses souvenirs, toutefois, son visage était beaucoup moins ridé et sa chevelure plus foncée. Il finit néanmoins par reconnaître son regard gris acier.

— Mamie ?

Sur le coup, Gisèle ne peut contenir une explosion de douleur et de pleurs. Malgré une certaine gêne, elle enlace son petit-fils du mieux qu'elle peut.

— Ah, Amos ! Que je suis contente ! J'avais tellement peur que tu ne me reconnaises pas...

— Mamie ! Mamie ! Moi... content aussi !

Elle détourne un instant son attention vers le médecin qui à l'aide d'un sourire, l'encourage à poursuivre la discussion. Il semble heureux de constater que son patient regagne de la mémoire. Puis, Gisèle réaligne le regard de son petit-fils et lui sourit, plus mal à l'aise qu'heureuse. Elle lui montre l'album de photos qu'elle tient dans ses mains et dit :

— Euh... j'ai emmené un album de photos... de toi, mais aussi de toi avec tes parents

— ...

— Quelques-unes avec moi, aussi... Aimerais-tu que je te les montre ?

— Hummmui !

— Bien.

La jeune Geneviève approche la petite table d'aisance et l'installe de manière à la placer tout juste au-dessus du bassin de son patient. Gisèle y dépose l'album, appuie une seule fesse sur le lit et se colle au corps d'Amos. Elle ouvre la première page où on peut voir trois petites photographies.

— Tu vois ici ? C'est une photo de toi, environ une heure après ta naissance. Les mains géantes qui te soutiennent sont celles de ton père.

— Oh !

— Regarde celle-là ! C'est toi dans les bras de ta mère, une fois qu'elle a été installée dans la chambre d'hôpital... tout au plus deux heures après ta naissance. Et là ! Tu vois ? C'est ta mère qui t'allaita pour la première fois... Tu vois ?

— Hummmui !

Gisèle remarque que des larmes coulent sur les joues de son petit-fils, comme s'il exprimait une douleur silencieuse. Elle craint toujours le moment où elle aura à lui annoncer le décès de ses parents. Juste d'y penser la rend très anxieuse. C'est pourquoi elle redoute de faire défiler les photos trop rapidement. On lui avait suggéré de procéder lentement, avec délicatesse, pour permettre au patient de gérer les chocs à petites doses. Elle examine intensément le travailleur social, cherchant dans sa mimique des indications qui lui révélerait ce qu'elle devait faire. À l'aide de ses mains, ce dernier lui fait signe d'attendre un peu avant de poursuivre. Ce qu'elle fait. Elle centre son regard sur celui d'Amos pour y décoder une quelconque expression. C'est alors qu'elle voit ses yeux intensément bleus s'agiter constamment de gauche à droite. Puis, comme s'il se sentait apaisé, il fixe le regard de sa grand-mère, qui crut déceler chez lui, des yeux rieurs.

— C'est O.K... lui dit-il.

— O.K. ? Tu veux dire que je peux continuer ?

— O.K. !

— D'accord.

Gisèle montre alors d'autres photographies, cette fois plus len-

tement, un cliché à la fois, prenant soin de bien observer les réactions de son petit-fils avant de lui en faire voir une nouvelle. Ça semble bien fonctionner, puisqu'Amos se montre plus calme, plus serein. À sa façon de plisser les paupières devant chaque cliché, on peut observer que ceux-ci éveillent sa curiosité, peut-être même des souvenirs. Chaque fois qu'il semble avoir suffisamment regardé une photo, il tourne la tête en direction de sa grand-mère et plisse des paupières à plusieurs reprises, comme pour lui signifier qu'il est prêt à passer à la suivante. C'est ainsi que sa tendre enfance défile sous ses yeux, une image à la fois. Personne parmi les observateurs n'ose intervenir. Tous semblent économiser leur souffle, en observant un silence religieux, conscients du caractère sacré de ce rituel. Puis Amos se met à examiner longuement un portrait de lui, alors qu'il est assis sur un divan, entre ses parents.

— Tu avais environ huit mois, lui explique sa grand-mère. Tu venais juste de commencer à te tenir droit et solide lorsqu'on t'asseyait. Tes parents en étaient si fiers, qu'ils m'ont demandé de prendre cette photo.

Pour la première fois depuis le début de l'exercice, Amos articule un genre de sourire. Son regard paraît plus lumineux, comme l'expression d'une certaine béatitude.

Quelques pages plus loin, on aperçoit un grand portrait de famille. Ce devait être à l'occasion d'un Noël, puisqu'à l'extrémité gauche du cliché, on peut observer des bouts de branches de sapin décorées.

— C'était lors du réveillon de Noël 1984... Tu avais deux ans et demi. On te voit ici dans les bras de ta mère. Et celui qui se tient tout juste à côté d'elle, c'est ton père... Là, c'est ton oncle Jacques et son ancienne conjointe Jasmine. Dans ses bras, elle tient ta cousine Emmanuelle... Elle n'avait alors qu'un an... Et à la droite de la photo, c'est moi... et là, tout juste derrière moi, c'est mon père... ton arrière-grand-père...

Amos semble se concentrer davantage sur cette image. Soudain, sans que nul ne sache pourquoi, il blêmit et se met à crier des propos très confus.

— Non ! Non ! Non ! Pas lui ! Non, pas lui ! Pas Stein ! Encore sorcier contre moi ! Vous plaît ! Pas lui ! Pas Stein !

Puis, tout en continuant à crier des propos insensés, il est secoué de puissants spasmes qui lui parcourent tout le corps, des épaules aux pieds. De la sueur imbibe rapidement ses cheveux. Ayant prévu le coup, le médecin, avec le concours des infirmières, déplace délicatement le patient, de manière à le coucher sur le côté droit, puis lui administre un sédatif dans le fessier pour l'aider à se calmer. Pendant ce temps, Nicolas Proulx s'approche de Gisèle, lui entoure les épaules d'un bras et l'invite à sortir de la chambre.

— Venez ! Nous allons discuter ensemble dans mon bureau.

Profondément désorientée et éprise d'une crise de larmes, la grand-mère se laisse conduire par le travailleur social.

En entrant dans son bureau, Nicolas offre à Gisèle son fauteuil le plus confortable, puis lui tend une boîte à mouchoirs. La grand-mère doit utiliser une dizaine de mouchoirs avant d'assécher complètement sa peine. Réalisant l'état de son petit-fils, elle se sent encore plus coupable qu'avant d'avoir autant insisté pour qu'on le maintienne en vie.

— Je n'aurais jamais dû m'objecter à ce qu'on débranche Amos de la machine !

— Ne dites pas ça. On ne connaît pas encore son niveau de rétablissement.

— Il m'a semblé si confus... Et qui est ce sorcier qu'il appelle Stein ?

— C'est étrange, en effet. On aurait dit qu'il a pris son arrière-grand-père pour ce sombre Stein... Quel était le prénom de votre père ?

— Stanislas.

— Est-ce qu'il avait un surnom ?

— Non... Et ce que je trouve de plus curieux, c'est qu'Amos n'a pas eu vraiment le temps de connaître mon père... C'est impossible ! Lors de cette fête de Noël, en 1984, c'était la première et la dernière fois que mon père a pu voir mon petit-fils. Il est décédé subitement au mois de mars suivant... Amos doit confondre l'image de mon père à celle de quelqu'un d'autre.

— Ouais, c'est possible... Je demande ça à tout hasard, mais cette seule fois où votre père a été en relation avec Amos, s'est-il passé quelque chose de spécial ?

— De spécial ? Non, je ne vois pas... Qu'entendez-vous par spécial ?

— Je ne sais pas trop... Un événement qui aurait pu perturber Amos, par exemple, ou le marquer ?

La grand-mère blêmit, comme foudroyée par un souvenir refaisant subitement surface.

— Maintenant que vous me posez la question, il me revient en mémoire un mauvais souvenir que j'avais oublié depuis longtemps... Ce Noël-là, lors de la distribution des cadeaux, j'avais demandé à mon père de jouer le père Noël. Il s'était donc déguisé pour l'occasion. Quand j'ai déposé Amos sur les genoux de son arrière-grand-père, il

ne cessait de s'agiter, de pleurer et de crier. On aurait dit qu'il avait peur du père Noël. Pour le calmer, mon père le maintenait fermement sur ses genoux tout en le balançant sur sa jambe. Je lui ai alors demandé de me rendre l'enfant, mais il insistait pour le garder... Il tenait à bien faire ! Pendant qu'Amos se débattait, il a accroché la fausse barbe de mon père, qui s'est vu démasquer. Ne sachant plus quoi faire pour calmer le petit, il a alors pensé faire quelque chose pour le faire rire. Il a sorti de sa bouche son dentier du haut... Ç'a eu un effet encore plus terrible. Amos criait et gesticulait de plus en plus fort. Il était complètement paniqué ! Tellement, que ma fille a mis un temps fou à le consoler. Elle a dû l'isoler pour y parvenir. Pensez-vous qu'un événement si ancien peut avoir ressurgi dans la mémoire d'Amos ?

— Je ne sais pas. Comme je l'ai dit, nous voyageons dans l'inconnu. C'est la première fois que nous voyons un patient se réveiller après un si long coma. Un patient qui de plus, aurait enregistré des informations reçues durant son inconscience... Il a peut-être enregistré tout ce qu'il entendait... vos interventions lors de vos visites et même, tout ce qui s'est dit autour de lui... Vous vous souvenez de ce qu'a dit le neurologue lors de notre rencontre de ce matin ? Il est possible que la mémoire d'Amos mélange plusieurs réalités : celle qu'il a réellement vécue, celle dont il a entendu parler lors de son coma et celle qui émerge de son subconscient. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le docteur Bélair insiste autant pour qu'on se serve de l'album photos. Ceci pourrait servir d'outil thérapeutique pour rétablir la mémoire d'Amos. Durant ce qui vient de se passer, il est possible que la mémoire de votre petit-fils ait fusionné un très ancien souvenir enfoui dans son subconscient, soit la mauvaise expérience qu'il a vécue lors de ce fameux Noël, avec un autre incident survenu plus tard : un vieil homme qui lui aurait fait peur ou qui l'aurait traumatisé.

— Mon Dieu ! Ça me fait peur ! Croyez-vous qu'il a des chances réelles de reconstruire sa mémoire conformément à ce qu'il a vraiment vécu ? Et comment va-t-il réagir lorsqu'il apprendra qu'il a perdu seize ans de sa vie... ces années qui sont censées être les plus belles ? Ou pire, lorsqu'on lui annoncera le décès de ses parents ?

— Une chose à la fois et chaque chose en son temps ! Je comprends vos inquiétudes, madame Tremblay, mais essayons de rester objectifs ; du moins, autant qu'on le peut... Votre petit-fils émerge tout

juste d'un très long coma. Il vivra nécessairement une longue période de réadaptation cognitive. Comme on ignore si sa mémoire lui reviendra complètement, tout ce qu'on peut faire, c'est de lui donner les moyens de se reconstruire le plus correctement possible... Il n'y a aucune autre option.

—Vous avez raison... Je vais essayer de demeurer forte pour lui. Quelle est la prochaine étape?

—Attendez... Je vais appeler le docteur Bélair.

Nicolas compose le numéro de téléphone du bureau du neurologue, puis dit :

—Oui, docteur Bélair? C'est Nicolas Proulx... Oui... Ça va, maintenant... en tout'cas, elle semble aller mieux... Oui, en effet... Oui... Écoutez, je suis toujours avec elle. Elle accepte toujours de coopérer... Oui, c'est ça... Justement, à ce propos, nous nous demandions quelle serait la prochaine étape? Oui... Oui... En effet, oui... Lundi matin prochain? Pour moi ça devrait aller... Bien, d'accord... Je vais lui en parler... Oui... Au revoir, docteur.

Il raccroche le téléphone et dit à Gisèle :

—Docteur Bélair propose que nous reprenions le même exercice lundi prochain. Nous procéderons de la même façon que ce matin : rencontre d'équipe à 9h00, pour se préparer, suivie de votre intervention auprès d'Amos à 10h00... Êtes-vous libre, lundi matin?

—Lundi? Oui... Mais pourquoi attendre si longtemps pour poursuivre?

—Je ne pense pas que docteur Bélair soit disponible avant cette date. Et il tient à être présent lors de chacune des interventions auprès de son patient.

—C'est ça! Voilà que mon petit-fils est devenu un cas scientifique! Un rat de laboratoire! Seigneur!

—Ne le prenez pas comme ça, madame Tremblay. Bien sûr qu'Amos représente pour l'équipe une opportunité d'en apprendre un peu plus sur le fonctionnement du cerveau humain lors d'un coma. Mais au-delà de tout ça, l'équipe est très préoccupée par la condition d'Amos et souhaite intervenir du mieux qu'elle peut pour l'aider à se réadapter correctement... Croyez-moi!

Gisèle prend quelques mouchoirs pour expulser un nouveau flux de tristesse.

—Vous savez, je ne sais plus quoi penser... Quelque part, je m'en veux d'avoir tout fait pour qu'on maintienne Amos en vie... J'ai l'impression d'avoir soigné un arbre durant seize ans et de l'avoir vu pousser, pour finalement réaliser que, une fois mature, il ne produira jamais de fruits... Que ses racines sont pourries et asséchées! Seigneur, que je m'en veux!

Sur ces mots, la vieille dame lâcha un nouveau sanglot de douleur, plus long et plus puissant que les précédents. Par expérience, Nicolas sait que dans les circonstances, le mieux se résume à demeurer silencieux et immobile, pour permettre à la crise de croître et mourir au gré de sa propre nature. Quelques minutes plus tard, il s'approche de Gisèle. Il pose une main empathique sur son omoplate, pour lui exprimer sa compassion. Il attend que la tempête se calme avant de parler, ce qui lui laisse amplement le temps de trouver les bons mots à exprimer.

—Vous savez, madame Tremblay, se lance-t-il enfin, au risque de paraître un peu mystique, laissez-moi vous dire une chose. Peu importe la façon dont nous le percevons dans sa condition actuelle, votre petit-fils détermine lui-même sa destinée. Sans qu'on ne sache pourquoi ni comment, c'est lui qui s'est battu pour demeurer vivant. Son coma était en soi l'expression de sa volonté de vivre. C'est lui qui s'est réfugié dans ce coma, pas vous. De même, c'est lui qui a décidé de quitter cet état pour revenir à la réalité... S'il en a décidé ainsi, c'est qu'il a encore des choses à réaliser. Et notre rôle à nous, c'est de le soutenir et de lui offrir les meilleurs moyens devant lui permettre d'y parvenir...

Tout en essayant le bout de son nez avec une boule de mouchoir taponnée au creux de sa main, Gisèle dévisage son interlocuteur, aligne son regard au sien, puis finit par émettre un sourire.

—Vous avez tellement raison! Merci! Je vais aider du mieux que je peux. Oui, vous avez raison: quelle que soit sa condition, c'est à Amos de décider ce qu'il veut faire de sa vie. Encore merci, monsieur Proulx! Vos mots me font tellement de bien!

*Oh, le sage ! Toi, le personnage qui se dit être ma conscience ! Est-ce que tu peux m'entendre, où que tu sois ? Explique-moi ce qui m'arrive. Que devrais-je croire ? Au moment où je m'accrochais à ma volonté de reprendre la direction de ma vie, tu m'es apparu pour me dire que la vie n'est qu'une illusion, qu'un rêve. Et au moment où j'entends prendre le contrôle de ce rêve, voilà que je me réveille d'un très long coma. Qu'est-ce que je dois comprendre ? Comment parvenir à contrôler mon rêve ? Et que dois-je penser de Stein ? Alors que j'avais cru ton explication voulant qu'il ne soit qu'un personnage imaginaire, le voilà qui réapparaît dans ma vie... ou dans mon rêve... sur une photo de famille que ma grand-mère a conservée, une photo remontant au temps de ma tendre enfance.*

*Et ce coma qui, semble-t-il, aurait duré seize ans ? Qu'est-ce ça vient faire dans ma réalité si la vie n'est qu'un rêve ? Ce coma est-il la conséquence de mon acte suicidaire, quand j'ai été projeté à l'époque de mon adolescence ? Est-ce un simple rêve dont je pourrais encore en changer la finalité, ou est-ce encore un mauvais coup imaginé par ce sorcier de Stein ?*

*Je me sens si perdu. Je ne sais plus quoi croire, qui croire, encore moins quoi faire. Et ce corps qui m'enveloppe totalement, qui m'emprisonne sans que je le ressente vraiment, pourquoi demeure-t-il paralysé ? Et pourquoi ai-je tant de mal à parler, à communiquer avec le monde extérieur ?*

Amos, seul dans sa chambre, seul dans la nuit de sa vie, à la recherche d'un peu de lumière, tente d'ouvrir les paupières. Ça exige de lui tellement d'énergie. Mais il tient à vérifier dans quel espace de temps et de lieu il est. Malheureusement, en voyant nettement, malgré la pénombre de la nuit, la même tache couleur rouille sur le plafond, tout juste au-dessus de son lit, il doit se résigner à l'idée qu'il est toujours prisonnier dans la même chambre d'hôpital. S'il possédait un meilleur contrôle de ses muscles faciaux, il aurait grimacé de dégoût et de désespoir. Sa présence qui perdure dans cet établissement hospitalier lui confirme une certaine hantise : ce ne serait plus le résultat d'un mauvais sort causé par le sorcier *Stein*, mais la triste fatalité de

sa vie... ou de son rêve. Complètement déboussolé, il ne trouve rien d'autre à faire que de prier, et ce, pour la première fois de sa vie.

*Mon Dieu! Je ne sais pas si tu existes vraiment ou si tu es, toi aussi, le fruit de l'imaginaire. Mais si tu existes réellement, pardonne-moi de n'avoir jamais cru en toi, de ne t'avoir jamais prié. Si tu existes, je t'en supplie, viens à mon secours! Éclaire ma voie, éclaire ma vie... ou mon rêve... peu importe.*

Le lundi suivant, 12 juillet, Gisèle Tremblay se retrouve à nouveau au chevet de son petit-fils, entourée de l'équipe médicale. Cette fois, le travailleur social se tient près d'elle, presque collé à elle, afin qu'elle ressente avec plus d'acuité combien il la soutient dans sa démarche aussi difficile que délicate. Ce matin-là, Amos semble plus éveillé que lors des derniers jours. Son regard est plus ouvert, plus lumineux. Il est d'ailleurs le premier à intervenir.

— B'jour, mamie !

— Bonjour, Amos... Tu... tu me sembles en bien meilleure forme, ce matin !

— Hummmui. En forme...

— Est-ce que t'as envie que je te montre d'autres photos de toi, quand tu étais petit ?

— Hummmui !

— Très bien.

On réinstalle la petite table au-dessus des hanches d'Amos pour que madame Tremblay puisse y déposer l'album. Le matin, avant de se rendre à l'hôpital, elle y avait sciemment retiré les photos du Noël 1984. Elle ouvre donc le livre à la page suivante.

— Tu vois, Amos... Ici, c'est une photo de toi lors de ton troisième anniversaire de naissance... Est-ce que tu reconnais ton père et ta mère qui sont collés à toi ?

— Hummmui !

Gisèle aperçoit une larme quitter l'œil droit de son petit-fils. Cela l'ébranle profondément. Elle doit faire de grands efforts pour éviter de sombrer elle-même dans une crise de larmes. Le fait de voir Amos emporté par un nouveau débordement émotif, ce qui lui est insoutenable, la pousse à passer rapidement à une autre page. Cette fois, on peut voir Amos à l'âge de quatre ans, alors qu'il fait l'accolade à sa cousine.

— Te souviens-tu de ta cousine, Emmanuelle ?

— Oh ! Manu ?

Gisèle pose alors son regard auprès du travailleur social, ayant en mémoire ce que ce dernier lui a rapporté quant aux propos tenus par

Amos au sujet de Bella. Il lui répond par un signe de tête affirmatif, comme pour l'inciter à approfondir le sujet avec son petit-fils.

— Ouais ! Je me souviens que tu lui donnais ce surnom-là. Mais est-ce que tu te souviens que moi, j'avais l'habitude de la surnommer Bella ?

— Bella ? Bella... Bella ! répète Amos en secouant énergiquement la tête de droite à gauche, comme pris d'une crise d'inquiétude. Bella ? Morte ?

Gisèle regarde à nouveau Nicolas Proulx, souhaitant recevoir des indications qui pourraient l'aider à bien intervenir. En guise de réponse, l'homme lui mime les mêmes gestes d'encouragement que précédemment.

— Euh... pourquoi crois-tu qu'Emmanuelle est morte ?

— Accident ! Non... suicide !

— Tu crois qu'elle s'est suicidée ?

— Hummmui !

— Non, Amos, elle ne s'est pas suicidée.

— Et Noah ?

— Quoi ?

— Noah... bébé de Bella... Lui est O.K. ?

— Est-ce que tu veux dire que Bella aurait un enfant ?

— Hummmui !

La grand-mère tourne la tête en retrait pour l'approcher de celle de Nicolas et lui chuchoter :

— Je ne lui ai jamais rien dit qui aurait pu le laisser croire que sa cousine aurait eu un enfant... Ça, il l'invente, j'en suis sûr !

— Ouais, chuchote à son tour Nicolas Proulx. Il semble confus... Il se trompe peut-être de personne... Je pense que ce serait important de lui dire la vérité au sujet de sa cousine. Comme nous en avons tous convenu, il est préférable de lui donner l'heure juste... D'accord ?

— Oui, d'accord, consent Gisèle en inspirant profondément, comme pour se donner du courage. Désolé, Amos, reprend-elle, ma Bella à moi, Emmanuelle, ma petite-fille, ta cousine... n'a jamais eu d'enfant... Au moment où tu es tombé dans le coma, elle n'avait que douze ans. Elle ne pouvait donc pas avoir d'enfant... Pas vrai ?

— Hummmui ! Non ! Comprends pas !

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas, Amos ?

Le jeune homme ferme les yeux à s'en plisser les paupières, comme s'il cherchait à se refermer sur lui-même, à fuir mentalement ce monde dont il n'est plus certain qu'il soit réel. Il pousse un long soupir en lâchant simplement :

— Rien !

La grand-mère attend de lui d'autres mots qui ne viennent pas. Il garde les yeux fermés, épuisé de nager dans la confusion. Dans sa tête, il ne sait plus comment s'expliquer ce qu'il vit. Rêve-t-il ou est-il encore victime du sort jeté par Stein ? Devant son silence prolongé, le docteur Bélair décide d'intervenir.

— Amos, c'est le docteur Bélair qui vous parle, votre médecin traitant... Je voudrais essayer de clarifier un peu ce que vous vivez en ce moment... La semaine dernière, vous vous êtes réveillé après un long coma de seize ans. À la lumière de ce que vous nous avez rapporté depuis, il semble que votre subconscient ait enregistré plusieurs informations entendues depuis le début du coma, notamment des propos rapportés par votre grand-mère... Le fait de passer seize ans dans une chambre d'hôpital, avec tous les va-et-vient quotidiens, et d'entendre tout ce qui se dit autour de vous a certainement imprimé dans votre mémoire une multitude d'histoires, dont plusieurs ne vous concernent pas... Vous comprenez ce que j'essaie de vous dire ?

Amos plisse le front pendant de longues secondes, comme s'il cherchait à comprendre les explications du médecin. Puis, devinant un peu la suite des choses, il répond :

— Hummmui.

— Il est donc possible, reprend le neurologue, que votre mémoire ait enregistré différents bouts d'histoires entendues çà et là et que vous en ayez reproduit un amalgame que vous considérez aujourd'hui comme étant votre propre vie. Cela vous procure le sentiment d'avoir réellement vécu cette reconstitution artificielle de la vie...

— Comme rêve ?

— Oui, c'est une bonne analogie. Justement, quand on se réveille après avoir fait des rêves étranges, on doit se rappeler la réalité pour départager ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas. C'est pourquoi nous avons demandé à votre grand-mère de vous aider à reconstruire votre mémoire à l'aide de vieilles photos de famille... Est-ce que vous me suivez, jusque-là ?

— Hummmui !

— Ça implique que vous devez parfois faire face à certaines contorsions de la réalité et même, à des contradictions entre ce que vous pensez avoir vécu et la vie réelle. Forcément, ça doit vous bousculer terriblement... Nous comptons sur vous pour nous informer dans quelle mesure vous parvenez à gérer... ou plutôt, à digérer, tout ce processus. Lorsque vous sentez que ça vous ébranle trop, faites-nous-le savoir. On vous laissera récupérer avant de poursuivre... Ça vous va ?

— Hummmui.

— Voulez-vous qu'on arrête, maintenant ?

— Non.

— Votre grand-mère peut donc poursuivre ?

— Hummmui.

— Vous en êtes sûr ?

— Hummmui !

— D'accord... Continuez, madame Tremblay.

Gisèle reprend donc l'exercice, mais cette fois, en ralentissant le débit des explications accompagnant chaque photo et en diminuant le flux des informations rapportées. Tout se déroule bien, jusqu'à ce qu'Amos aperçoive une image le montrant avec ses parents lors d'un de ses anniversaires. Sur son gâteau de fête, on peut compter huit bougies allumées. Il réagit fortement en plissant quelques rides de suspicion sur le front. Puisque selon ses souvenirs, ses parents sont décédés lors d'un accident de la route alors qu'il n'avait que cinq ans, ce cliché lui semble inconcevable.

— Pas possible !

— Quoi ? lui demande sa grand-mère.

— Ça... pas possible ! Moi, à huit ans... plus de parents ! Parents morts !

Gisèle paralyse un instant, surprise d'entendre son petit-fils évoquer lui-même le décès de ses parents. Si elle se sent soulagée de ne pas avoir à lui annoncer une nouvelle aussi éprouvante, elle est aussi terriblement troublée, comprenant mal comment Amos est parvenu à savoir ce qui est advenu de ses parents. Se souvenant des consignes du médecin, elle décide donc de clarifier le sujet.

— Veux-tu dire que quand tu avais huit ans, tes parents étaient morts ?

— Hummmui !

— Je suis désolée, Amos. À cette époque, tes parents étaient bien vivants.

— Non, non ! Parents morts... moi avais cinq ans...

Gisèle est complètement décontenancée. Elle fixe le travailleur social, espérant un conseil de sa part quant à la meilleure façon de réagir. L'homme garde le silence un certain temps, donnant l'impression d'être lui-même embarrassé. Il détourne son regard vers le médecin, qui lui fait un signe affirmatif de la tête tout en murmurant à la grand-mère : « Dites-lui la vérité. » Résignée, la vieille dame inspire profondément, puis reprend.

— En réalité, Amos, tes parents sont décédés suite à un accident de la route, dans la réserve faunique La Vérendry. C'était le 8 juillet 1995... Tu avais alors treize ans... Tu... tu étais d'ailleurs dans la voiture lors de l'accident.

En entendant cela, le patient blêmit et écarquille les yeux.

— Quoi ? Comment ?

— Crois-moi, Amos. L'accident est survenu quand tu avais treize ans, et tu étais dans la voiture. Tu ... tu as miraculeusement survécu. Malheureusement, depuis, tu es plongé dans le coma... Il y a maintenant seize ans de ça...

— Non ! Non ! Non ! Pas possible ! Encore un mauvais coup de Stein ! Pas possible ! Pas possible ! Pas possible !

Amos répète constamment cette dernière réplique en agitant la tête de gauche à droite, les yeux et l'esprit complètement fermés, pendant que Gisèle demeure bouche bée, paralysée. La pauvre ignore comment réagir tant elle est désolée de constater les dégâts que ce long coma a pu causer dans l'esprit de son petit-fils. C'est alors que le travailleur social lui chuchote à l'oreille :

— Je me souviens que la première fois que vous m'avez montré l'album de photos, j'ai remarqué que vous aviez ajouté, à la toute fin, un article de journal qui traitait de l'accident...

— Oui...

— Montrez-le-lui ! Faites-lui lire.

— Vous pensez vraiment que c'est une bonne idée ?

— Vous vous souvenez de ce que le docteur Bélair nous a dit ?

Une bonne partie de la restauration mentale passe par la confrontation de ce qu'Amos a perçu durant le coma et la réalité...

—Oui, c'est vrai... D'accord... je vous fais confiance.

Sur ce, Gisèle ouvre l'album à la dernière page, là où se trouve, à travers un plastique transparent, un article de journal intitulé: «Un accident mortel décime une jeune famille montréalaise», daté du 10 juillet 1995. Elle place ensuite le livre sur la table, de façon à ce que son petit-fils puisse bien voir. Celui-ci se calme pendant que son attention se centre sur le titre écrit en caractère gras et sur les photos de deux véhicules démolis.

—Amos, voici un article paru dans un journal des Laurentides le 10 juillet 1995. Il y est question de l'accident dont tes parents ont été victimes... Est-ce que tu parviens à bien voir l'article?

—Hummmui... Non... Pas le texte...

—Est-ce que tu veux dire que tu ne parviens pas à lire le texte?

—Hummmui!

—Est-ce que tu veux que je le lise pour toi?

—Hummmui.

—Tu me fais confiance? Tu es vraiment convaincu que je vais lire fidèlement le texte?

—Hummmui.

—Bien.

À voix haute et avec un débit très lent, Gisèle entame alors la lecture de l'article, en pointant du doigt chaque mot prononcé pour qu'Amos constate qu'elle lit fidèlement le texte.

*Une tragédie routière possiblement imputable à l'alcool a fait deux morts et deux blessés graves, le samedi 8 juillet 1995, sur la route 117, tout juste à l'entrée sud de la réserve faunique La Vérendrye. Peu après 14h30, une automobile transportant un homme et une femme âgés respectivement de trente-sept et trente-quatre ans, ainsi que leur fils de treize ans, roulait sur la route 117 Nord, en direction de la région de l'Abitibi. Le véhicule a alors été percuté par une autre voiture s'amenant en sens inverse et roulant dans la mauvaise voie. Les deux adultes de la première voiture ont perdu la vie sur le coup, alors que leur fils est grièvement blessé. Son état est toujours jugé critique. On l'a d'abord transporté à l'hôpital de Mont-Laurier, avant de le rediri-*

*ger au centre de traumatologie de l'hôpital Sacré-Cœur à Montréal. Aux dernières nouvelles, il serait plongé dans un profond coma.*

*Quant au conducteur du véhicule fautif, également gravement blessé, il séjournerait toujours à l'hôpital de Mont-Laurier. Toutefois, sa vie ne serait plus en danger. On lui aurait fait subir un prélèvement sanguin, du fait qu'on le soupçonne d'avoir conduit en état d'ébriété. Il pourrait donc faire face à de graves accusations criminelles.*

*En ce qui concerne les parents décédés, il s'agirait de Pierre Deroy et de Micheline Tremblay, tous deux résidant à Montréal.*

Tout au long de la lecture exécutée très lentement, dans un silence religieux, Amos reste figé et se montre très attentif aux détails. On peut voir ses yeux s'activer au même rythme que le déplacement du doigt de sa grand-mère. À la fin, il observe un long silence, le regard complètement fermé. Tous les témoins de la scène demeurent immobiles, l'air d'attendre sa réaction. Finalement, après avoir lâché un long soupir trahissant son agacement, Amos y va d'une demande surprenante.

— Docteur... Veut parler docteur... seul... vous-plaît...

— Tu...tu veux dire que tu veux rester seul avec le docteur Bé-lair, Amos ? C'est bien ça ? lui demande Gisèle.

— Hummmui... Désolé, Mamie !

— Tu n'as pas à être désolé, Amos. Il est normal que tu veuilles parler en privé à ton médecin. Est-ce que je pourrai revenir te voir après ?

— Hummmui !

Gisèle embrasse son petit-fils sur le front tout en s'efforçant de retenir la crise de larmes qu'elle sent naître en elle. Puis, le cœur lourd, elle quitte prestement la chambre. Le reste de l'équipe la suit, sauf le neurologue qui s'approche de son patient et s'assoit sur une chaise tout près de la tête du lit.

— J’imagine que tu veux comprendre la distorsion que tu perçois entre la réalité, telle que racontée par ta grand-mère, et celle que tu crois être la tienne... n’est-ce pas ?

— Hummmui.

— Bien... As-tu des questions précises ?

Amos demeure longtemps silencieux. Par l’extrême agilité de ses yeux oscillant incessamment dans tous les sens, le médecin déduit qu’il cherche intensément ses mots.

— Sais pas...

— Écoute, je vais essayer de t’aider du mieux que je peux. Je devine un peu l’épreuve que tu dois traverser... Je vais te dire ce que j’en pense en prenant soin de te mettre en garde. Je suis un spécialiste en neurologie, mais ta situation est trop particulière. D’une certaine manière, elle me dépasse un peu. Selon la littérature médicale, il n’existe pas d’autres cas semblables au tien. À ma connaissance, c’est la première fois qu’une personne se réveille après un si long coma, tout comme c’est la première fois qu’un sujet est parvenu à enregistrer des informations et des discussions durant son coma. Nous nous aventurons donc sur un territoire encore inexploré... Tu me suis, jusque-là ?

— Hummmui.

— Parfait. Donc, je vais te transmettre mon opinion, mais tu devras faire preuve de beaucoup de réserve, car je pourrais me tromper sur certains aspects... O.K. ?

— O.K.

— Selon moi, ton conscient et ton subconscient s’entrechoquent à travers trois sources de perception. D’abord, les souvenirs de ton vécu antérieur... même si tu étais très jeune à l’époque, ceux-ci ont fortement marqué ta conscience. Ensuite, il semble que durant ton coma, ton cerveau aurait enregistré certains échanges verbaux tenus dans cette chambre. Et il y en a eu beaucoup. Ta grand-mère, qui est venue te voir régulièrement, nous a dit qu’à chacune de ses visites, elle te parlait comme si tu étais éveillé. Il y a aussi les membres du personnel médical qui se présentaient chaque jour à ton chevet, soit pour te prodiguer des soins, soit pour noter les données enregistrées sur les appareils. Et c’est sans compter le personnel de soutien qui venait ré-

gulièrement pour nettoyer et entretenir les lieux. Après seize ans, voilà une somme considérable d'informations que ton subconscient a emmagasinées et traitées comme faisant partie intégrante de ta réalité... Tu me suis toujours ?

— Hummmui.

— Finalement, les rêves que tu as faits pourraient également interférer...

— Rêves ?

— Oui. Un peu comme la comparaison que tu faisais toi-même, tout à l'heure... En fait, je dis *rêves* parce que je ne saurais comment appeler cela autrement. Durant les seize dernières années, grâce à l'appareil enregistrant l'activité de ton cerveau, nous avons pu observer une énergie plus grande et plus constante que ce qu'on remarque habituellement chez les personnes plongées dans un coma profond... C'était comme si ton cerveau demeurait minimalement en alerte... Comme si... comme s'il *pensait* constamment. Tu me suis ?

— Hummmui.

— Tu sais, parfois, quand on réfléchit, on se laisse aller à penser librement. Alors, différentes images éparées nous viennent à l'esprit. Par exemple, on peut *fantasmer*, se laisser vaguer dans l'imaginaire et se laisser aller à différentes fantaisies... D'accord ?

— Hummmui.

— En pensant librement, il nous arrive même de nous reconstruire une vie... Pas vrai ?

Pendant que le visage d'Amos se lisse soudainement, son regard se fait plus brillant.

— Hummmui ! Hummmui... Rêves ! Comme... Stein... Bella... Noah... thérapie... crises cardiaques... Tout ça, rêves ?

— Je ne suis pas certain de bien comprendre tout ce dont tu fais allusion, mais si tu parles de tout ce que tu as le sentiment d'avoir vécu après l'âge de treize ans, oui, je crois qu'il s'agit de rêves que tu as faits durant ton coma.

— Oh ! Ça... ça... hummm...ça... oh !

— Prends ton temps... Tu finiras par trouver les bons mots.

— Ça ! Ça... tout changer !

— Veux-tu dire : Ça change tout ?

—Hummmui! Hummmui! Rêves changent tout! Et... et... hummm... et...

—Prends ton temps, Amos...

—Pourquoi? Pourquoi moi croire... mes parents morts à cinq ans?

—Tu veux savoir, j’imagine, pourquoi, dans tes souvenirs, tes parents seraient décédés quand tu avais cinq ans...

—Hummmui.

—Écoute... je n’ai pas la réponse à tout. Il existe peut-être des raisons d’ordre psychique... Par exemple, un traumatisme psychologique quelconque pourrait avoir fait en sorte que ta mémoire ait enfoui certains vieux souvenirs. J’imagine qu’un psychiatre saurait mieux répondre à tes questions et si tu le désires, je peux demander qu’on t’en envoie un... Est-ce que tu voudrais rencontrer un psychiatre? Ou un psychologue?

—Psychologue... O.K.!

—Ah! Tu préférerais un psychologue?

—Hummmui!

—Bien. Je vais voir ce que je peux faire.

—Et... et... et...

—Prends ton temps...

—Pourquoi... pourquoi confusion dans tête?

—Ah! Voilà une question à laquelle il est difficile de répondre...

Sans doute que durant ton long coma, tu as fini par te perdre entre le rêve et la réalité. Comme je le dis souvent, la confusion mentale survient quand on passe son temps à fuir: on finit par s’y perdre...

Amos se souvient alors du sage qui, dans son rêve, lui avait adressé les mêmes propos. À bien y penser, la voix du médecin n’est pas sans lui rappeler celle du sage. Cela le trouble et le confond énormément. Après un long silence trahissant son état de profonde réflexion, il ne lui reste plus qu’une seule préoccupation.

—Et... et... et... le... euh... euh...

—Prends ton temps...

—Hummmui... Et... et... corps... Pourquoi pas sentir... corps?

—Oh! Là, c’est différent... Je devrai éventuellement te mettre au courant de ta condition physique qui n’a rien à voir avec ton coma...

ou si peu... Mais pour aujourd'hui, je pense que tu as subi suffisamment de chocs... Tu comprends ?

— Non... non ! Veux savoir ! Veux savoir !

À l'aide de son pouce et de son index, le neurologue roule les pointes de sa moustache, geste qu'il a la manie d'exécuter chaque fois qu'il réfléchit intensément.

— D'accord... Mais je te préviens, ce ne sont pas de bonnes nouvelles... Lors de l'accident de juillet 1995, tu n'étais pas attaché. L'automobile que tu occupais a effectué plusieurs tonneaux et tu as été projeté hors de l'habitacle. Suite à cela, tu as subi de multiples blessures, dont un traumatisme craniocérébral sévère et une grave lésion à la moelle épinière au niveau des disques cervicaux. Tu sais, à l'intérieur de la moelle épinière, on retrouve la canalisation du système nerveux central. Celle-ci part du cerveau et rejoint tout le corps. Vu l'endroit où la moelle épinière a été brisée, tu as perdu toute sensation nerveuse, des épaules jusqu'aux pieds...

— Oh !

— Désolé...

— Oh... Veut dire quoi ?

— Euh... Ça signifie que tu es et demeureras tétraplégique. En d'autres mots, tu es paralysé des quatre membres... Tu ne pourras plus marcher et tu as perdu beaucoup de force et de mobilité dans les bras. Tu as aussi perdu la mobilité de tes mains ; tu as subi une importante perte de la dextérité fine...

— Oh...

Le médecin voit son patient fermer les paupières sur une ondée de larmes. Cette scène qui perdure s'avère si pathétique, qu'il en vient à s'inquiéter.

— Ça va aller, Amos ?

— O.K., répond le jeune au bout de plusieurs secondes.

— Tu es sûr ?

— O.K. !

— Bon... Aimerais-tu voir un psychologue dès maintenant ?

— Non.

— Le travailleur social, peut-être ?

— Non.

— Aimerais-tu que je fasse venir ta grand-mère ?

—Non... Demain...

—Tu tiens à rester seul ?

—Hummmui ! Fatigué !

—D'accord... Je... je suis vraiment désolé de t'apporter de si mauvaises nouvelles...

—C'est O.K.

Le médecin caresse affectueusement l'épaule d'Amos, puis quitte la chambre. Il s'arrête ensuite au poste de l'unité pour prier l'équipe soignante de prêter une attention particulière aux humeurs de son patient.

Amos a passé le reste de la journée, de la soirée, et d'une bonne partie de la nuit, seul, éveillé, perdu dans ses mille et une pensées. Une idée l'obsède : sa réalité, qu'il s'agisse d'une vie, d'un rêve ou d'un mauvais sort qu'on lui a jeté, ne lui appartient pas. Il n'en possède aucun contrôle et n'en aura d'ailleurs jamais. Il ne parvient à s'assoupir qu'au petit matin, lorsque la lumière du jour perce le rideau de la fenêtre de sa chambre. Il s'endort par la force du défaitisme.

Venue de son subconscient, la lumière d'anciens souvenirs s'infiltré dans son rêve. Il se revoit dans un corps d'adolescent, assis sur le siège arrière d'une automobile, lisant *Astérix et le Coup du menhir*. Devant lui, ses parents discutent du trajet qu'il reste à parcourir avant d'arriver à Amos. Alors que son père conduit, sa mère tourne la tête et le regarde enfin. Comme chaque fois qu'elle veut aborder un sujet délicat, elle se mordille la lèvre inférieure.

— *Dis-moi, chaton...*

— *Quoi ?*

— *Euh... je parlais avec ma mère, l'autre jour... Elle m'a dit qu'elle a eu une bonne conversation avec Manu...*

*Me doutant de la discussion qu'elle a eue avec Mamie, je me sens soudainement anxieux.*

— *Quoi encore ?*

— *Rien de grave ; du moins, j'espère... Ma mère m'a dit qu'elle t'a déjà surpris, dans le cabanon arrière de chez elle, en train d'embrasser ta cousine... C'est vrai, ça ?*

*Je me sens de plus en plus nerveux, tellement je suis envahi d'un affreux et profond sentiment de culpabilité.*

— *C'était juste un jeu... rien de grave.*

— *Justement... j'espère que ce n'est pas qu'un jeu ! J'ai pu comprendre, dans ce que Manu a révélé à ma mère, qu'elle est amoureuse de toi... Tu le sais, ça ?*

— *Non... je ne le savais pas... Elle ne me l'a pas dit... On ne fait rien de mal, tu sais !*

— *J'espère bien !*

— *On se tient juste la main pis on se fait des bisous... Rien de plus.*

—Écoute, Amos, je ne te reproche rien. Je veux juste être certaine que tu ne joues pas avec les sentiments d'Emmanuelle... Tu sais combien elle est sensible !

—Moi aussi, je suis sensible...

—Bien sûr, chaton... Je...

Au moment de détourner le regard vers la route, ma mère lance un cri affreux, qui épouse parfaitement celui de mon père.

—Aaaaaaaaarrrrg !

J'ai peine à voir l'objet de tant d'effroi en pointant enfin le nez hors de l'espace de mon livre qui me servait jusqu'alors de refuge. C'est là que j'aperçois une camionnette d'un rouge rutilant foncer droit sur nous... puis, plus rien.

Un éclat de lumière blanche traversant mon cerveau me réveille en grand sursaut. Je sens de la sueur froide me coller aux cheveux, au visage et à la nuque. Je vois la même tache couleur rouille sur le plafond, tout juste au-dessus de ma tête. Ça confirme que je suis toujours dans la même chambre, au même hôpital.

Maintenant, je sais tout, je me souviens de tout. J'avais treize ans. Avec l'argent que Mamie m'avait donné en échange de plusieurs petits travaux domestiques que j'avais effectués pour elle, je m'étais acheté quatre albums d'Astérix en prévision de notre long voyage en Abitibi, la région natale de mes parents. Ils avaient loué un chalet au Lac Castagnier, près d'Amos, pour deux semaines à l'occasion de nos vacances familiales. J'avais débattu longtemps avec eux, arguant que j'étais devenu trop vieux pour les accompagner. Au fond, j'aurais préféré demeurer avec Mamie pour avoir la chance de passer beaucoup de temps avec Manu, mon Emmanuelle, ma Bella. Ironie du sort ! Si j'étais parvenu à les convaincre, je n'aurais pas subi ce tragique accident et j'aurais sans doute réellement vécu « ma vie rêvée ». D'autant plus que je sais que je n'aurais pas pleuré longtemps la mort de mes parents. Je ne me souviens plus pourquoi, mais dans mes pensées, je les considérais comme s'ils étaient déjà morts.

Me voilà maintenant âgé de vingt-neuf ans. Je sors d'un coma de seize ans, hyper handicapé, hyper dépendant, et j'ai raté les plus belles années de ma vie. De plus, j'ai définitivement perdu Bella, puisque Mamie n'a plus de nouvelles d'elle. Et même si elle revenait, elle n'aurait rien à cirer d'un vieil amour d'adolescence, encore

*moins d'un amoureux tétraplégique qui ne baragouine que quelques mots. Calvaire ! À quel genre de vie aurai-je droit ? Un enfer ! Un cauchemar ! Même si j'en avais perdu le contrôle, je préférerais encore retourner à ma vie rêvée.*

Sur ces pensées, Amos s'abandonne dans une profonde et terrible crise de détresse. Sur son cou, le sel de ses larmes vient se mélanger à celui de sa sueur. Ses pensées le plongent alors dans un rêve insensé : s'il possédait le pouvoir de se déplacer librement, ne serait-ce qu'un moment, il retournerait sur la rue Sherbrooke, tout en haut du viaduc surplombant l'autoroute 25, et se laisserait tomber dans les bras de la mort.

Le mercredi 14 juillet 2011, Gisèle Tremblay se rend à l'hôpital Sacré-Cœur de Montréal, le cœur léger, un bouquet de fleurs à la main. La veille, le docteur Bélair l'a informée qu'elle pouvait dorénavant visiter son petit-fils en tout temps, même en dehors des rencontres d'équipe. La seule idée de pouvoir enfin converser seule avec Amos, même si elle éprouve du mal à comprendre son langage difficile, faible et marmonné, la rend toute joyeuse. Pour la première fois depuis seize ans, elle pourra enfin *communier* avec lui.

Arrivée au seuil de la chambre 515, elle réalise que le lit d'Amos a disparu. Puis elle aperçoit Nicolas Proulx, assis sur l'appui de la seule fenêtre de la chambre. Il semble l'attendre. Dès qu'il la voit, il saute sur ses pieds et se dresse droit devant elle, un air de carême au visage.

— Monsieur Proulx? Que se passe-t-il? Ne me dites pas qu'Amos est décédé! s'exclame-t-elle en retenant mal sa tristesse.

— Non, pas du tout! N'ayez crainte... L'équipe médicale a décidé de l'amener passer quelques examens, dont un *scan* cérébral...

— Ah, bon! Et pourquoi?

— Venez à mon bureau. On va en discuter, le temps qu'ils le ramènent à sa chambre...

Nicolas saisit délicatement le bras de la vieille dame et la conduit jusqu'à son bureau. Tout au long du trajet, la grand-mère n'ose rien dire, encore moins interroger son interlocuteur, tant elle est occupée à imaginer mille et un scénarios. Ceci, en s'efforçant d'écarter les plus sombres.

Une fois sur place, le travailleur social lui offre le même fauteuil confortable qu'il lui avait offert la dernière fois. Sitôt assise, elle ne parvient plus à se retenir:

— S'il vous plaît, monsieur Proulx, dites-moi tout de suite, sans détour et sans mots savants, de quoi il s'agit...

Nicolas prend une grande inspiration mourant dans un long soupir, puis se lança.

— Comme je vous ai dit plus tôt, le docteur Bélair a jugé plus prudent de faire passer certains tests à Amos...

— Pourquoi? Pourquoi à ce moment-ci?

— On croit qu’il a subi un accident cérébral vasculaire, explique Nicolas après avoir poussé un nouveau soupir.

— Qu’est-ce que c’est ? C’est grave ?

— Ça peut l’être, oui... Un accident cérébral vasculaire survient lorsqu’un vaisseau sanguin du cerveau éclate ou est obstrué par un caillot... Pour l’instant, ce n’est qu’une supposition, mais c’est la seule hypothèse envisagée par docteur Bélair pouvant expliquer...

Le travailleur social retient ses mots, comme s’il cherchait une meilleure façon de compléter sa phrase.

— Expliquer quoi ?

— Euh... désolé... Ce matin, lorsque l’équipe soignante s’est présentée au chevet d’Amos, on a constaté qu’il était retombé dans le coma...

La grand-mère se lève prestement de son fauteuil, les mains devant la bouche, comme pour tuer les mots ou les cris sur le point de sortir. Puis, retrouvant à peu près le contrôle de ses émotions, elle se rassoit lentement, les fesses sur le bord du fauteuil.

— C’est possible qu’une personne délivrée d’un coma puisse y replonger peu de jours après ?

— Honnêtement, je ne le sais pas... Comme on vous l’a déjà dit, dans le cas d’Amos, on s’aventure dans un espace médical encore inexploré. Je pense que nous n’avons aucun autre choix que d’attendre les résultats des différents examens réclamés par le docteur Bélair... Je suis désolé, madame Tremblay !

Gisèle demeure longtemps silencieuse, les yeux oscillant dans tous les sens. Elle se rassoit ensuite plus carrément sur le fauteuil, puis frotte ses paupières avec la paume de ses mains. Finalement, elle fixe son interlocuteur droit dans les yeux, et lance d’un ton très déterminé :

— En tout cas, je tiens à vous le dire ! Ne comptez plus sur moi pour décider si on le maintiendra en vie ou non. Je me conformerai aux recommandations de l’équipe. Je ne veux plus me sentir responsable de l’état pitoyable dans lequel il risque de se retrouver à son réveil.

— N’ayez crainte, je vous comprends...

— J’y pense... Je voulais justement vous en parler aujourd’hui. J’ai passé toute la nuit à y réfléchir... Je sais maintenant pourquoi Amos croit que ses parents sont morts alors qu’il n’avait que cinq ans...

— Vraiment ? Et pourquoi donc ?

— Vous savez, Amos a été un enfant très difficile à élever. On ignorait de quoi il souffrait. On savait simplement qu'il n'était pas normal. Il a commencé à marcher et à parler beaucoup plus tard que la moyenne des enfants. Même à l'âge de cinq ans, il parvenait rarement à dormir toute la nuit. Il se réveillait souvent en cauchemar. Souvent, il faisait des crises pour des riens, en particulier lorsqu'il entendait certains bruits : par exemple, quand sa mère passait la balayeuse ou quand son père moulait son café. Persuadés qu'il souffrait d'autisme, ses parents lui ont fait passer une batterie d'examen médicaux et psychologiques. Les résultats étaient loin d'être concluants... On disait qu'il souffrait d'un retard de développement psychomoteur, qu'il était un enfant très introverti, très anxieux, qui avait tendance à se replier sur lui-même. Bref, il siphonnait constamment l'énergie de ses parents. Un soir où ma fille était allée faire des courses et que son père le gardait, Amos aurait fait une de ses pires crises. Son père, qui n'en pouvait plus, d'autant plus qu'il n'avait pratiquement pas dormi de la nuit, aurait complètement perdu le contrôle. Donc sur le coup d'une mauvaise impulsion, il aurait administré une violente gifle derrière la tête d'Amos. Malheureusement, comme il se trouvait près d'un escalier, le petit a été projeté et a déboulé les marches jusqu'au sous-sol. Résultat ? Traumatisme crânien... Je ne sais pas si c'est une conséquence du trauma, ou en réaction à ce qu'il a subi, mais à partir de ce jour, il est devenu plus calme. En tout cas, il ne faisait presque plus de crises. Par contre, il en a beaucoup voulu à ses parents : à son père pour avoir provoqué l'accident, et à sa mère pour ne pas l'avoir protégé. Avec le temps, je crois qu'il est revenu à de meilleurs sentiments avec ma fille, mais il est toujours demeuré très distant avec son père. Je pense qu'il ne lui a jamais pardonné, même si mon gendre a suivi une thérapie pour apprendre à mieux contrôler ses humeurs. J'ai toujours senti qu'à partir de ce jour, Amos était devenu froid et distant envers ses parents. Il préférerait demeurer avec moi plutôt qu'avec ses parents. J'ai dû le garder très souvent, d'ailleurs. Alors, cette nuit, en me remémorant ces mauvais souvenirs, je me suis dit que dans son imaginaire, Amos, suite à cet incident survenu alors qu'il avait cinq ans, aurait pu *tuer* symboliquement ses parents... Qu'en pensez-vous ?

— Je trouve que c'est très intéressant... D'une certaine manière, ça pourrait expliquer pourquoi il croit ses parents morts depuis qu'il a cinq ans. De toute façon, je sais que le docteur Bélair a demandé qu'il soit suivi par un psychologue, vu le désordre décelé dans ses souvenirs. On pourra donc vérifier ce que ce spécialiste en pense. Éventuellement, il pourra aborder cette hypothèse avec Amos...

— S'il se réveille de ce deuxième coma...

— Oui, bien sûr... Écoutez, je sais que les examens qu'Amos doit passer aujourd'hui risquent d'être longs. De plus, nous n'en connaissons probablement pas les résultats avant un jour ou deux. Je vous propose donc d'aller vous reposer. Dès qu'il y aura du nouveau, je vous téléphonerai... D'accord?

— D'accord... Mais je tiens à être prévenue dès qu'il se réveillera...

— Bien sûr, n'ayez crainte.

Gisèle s'apprête à sortir du bureau quand soudainement, elle se retourne pour faire face au travailleur social.

— Croyez-vous possible qu'Amos ait pu replonger de lui-même dans le coma... par sa propre volonté?

— Euh... je ne sais pas! C'est au docteur Bélair de répondre à cette question. Honnêtement, ça me semble improbable. Mais, dites-moi... Par curiosité, qu'est-ce qui vous amène à croire cela?

— Bien... j'ai longuement parlé avec le docteur Bélair, hier. Il m'a dit que selon lui, Amos pourrait avoir rêvé tout au long de son coma. Il aurait *rêvé une autre vie*. Alors, je me mets dans sa peau... Si je devais découvrir que j'ai vécu seize ans dans le rêve et qu'en revenant dans la réalité, je réalisais que je suis lourdement handicapée, complètement dépendante des autres et aux prises avec des problèmes d'élocution... honnêtement, je préférerais retourner dans le rêve.

— Ouais... Je comprends votre raisonnement. On pourra éventuellement en parler au docteur Bélair. Mais, comme je vous l'ai dit, je doute fort qu'une telle hypothèse puisse être possible.

— Vous avez raison... C'est de la fantaisie provenant d'une vieille *bonne femme* esseulée. Au revoir, monsieur Proulx.

— Au revoir, madame Tremblay. Je vous téléphone dès que j'ai du nouveau.

Le cœur lourd, Gisèle quitte les lieux. En son for intérieur, elle est de plus en plus convaincue qu'elle a eu tort d'insister pour qu'on maintienne Amos en vie. Elle sait, elle est convaincue, que son petit-fils vivrait mieux dans les limbes du coma que dans la réalité. Avec tout ce qu'elle-même a vécu depuis le 8 juillet 1995, elle a le sentiment de vivre dans l'irréel, comme si elle était constamment plongée dans un *coma éveillé*. Depuis le terrible accident, seul l'espoir de voir son petit-fils survivre et redevenir ce jeune garçon qu'elle a tant aimé la garde éveillée.

Maintenant qu'il semble évident qu'Amos, au mieux, connaîtra une vie horriblement terne, qu'il ne sera plus que l'ombre de lui-même, elle préférerait qu'il meure ou qu'il ne ressorte jamais du coma.

*Je revois dans ma tête la première fois que je l'ai aperçue dans ce bar. Je la revois me regarder longuement, dessinant à mon intention un sourire rempli de promesses. Elle est ravissante, plus belle que belle.*

*Tout en elle exhale la plus exquise des féminités. Ses mains à la peau platinée, aux doigts effilés comme de la soie dorée, aux ongles impeccables, s'articulent avec finesse, telle une poésie gestuelle dessinant des intentions sensuelles. Ses yeux marron, pétillants, immenses, allument un regard troublant. Ses lèvres tracées par une propension à s'étirer offrent un sourire perpétuel. Sa longue chevelure châtain aux ondulations souples et soyeuses rayonne en embrassant la lumière. Son corps svelte, si mince et si souple, semble valser dès qu'elle se déplace. Tout d'elle me subjugué. Vraiment, une femme de rêve!*

*Voilà trois semaines que tous les vendredis, à 18h00 précises, elle vient s'installer là, au bout du comptoir du bar, toujours sur le même tabouret, pour prendre quelques verres. Chaque fois, elle est accompagnée de la même amie, une jolie blonde. Elle a l'habitude de jeter quelques brefs coups d'œil dans ma direction. Quand je croise son regard, elle me sourit tendrement et se retourne. Ce seul sourire m'ensorcelle et génère en moi de grandes aspirations. Je passerais toute une vie à la regarder me sourire de cette façon.*

*Aujourd'hui, vendredi, je suis venu m'installer à la même table, convaincu qu'elle reviendra à la même place et que j'aurai le meilleur angle de vue pour la contempler. Mais aujourd'hui, j'ai décidé de faire mieux que de l'admirer de loin. Suivant ce que me dicte ma conscience, je modifierai mon scénario habituel. Ce soir, je vais m'approcher d'elle; je vais oser lui parler et lui dire combien je suis amoureux d'elle.*

*J'examine nerveusement ma montre-bracelet: déjà 18h21. Je me sens gagné par l'anxiété. Et si elle ne venait pas? Si je ne la voyais plus jamais? Non! Je ne céderai pas à mon habituel réflexe de défaitisme. Elle viendra, puisqu'il le faut. Alors même que je me convaincs d'être optimiste, je la vois arriver en compagnie de son amie et d'un gars que je vois pour la première fois. Mais qui peut-il bien être? Et d'ailleurs, laquelle des deux femmes accompagne-t-il? La complicité*

*du trio resplendit outrageusement... ils s'amuse et rient de si bon cœur !*

*J'attends qu'ils s'assoient : la place que chacun occupera m'indiquera la nature de leur relation. Je suis finalement soulagé de voir l'objet de mes désirs s'installer à sa place habituelle. Son amie s'assoit immédiatement à sa gauche et le gars finit par prendre le siège le plus éloigné d'elle. De la façon dont il caresse le dos de la blonde, je sais maintenant de qui il est le copain. Je sais aussi qu'il n'y a plus rien pour m'empêcher de « communier » avec la femme de mes rêves.*

*Lorsqu'elle me regarde enfin, elle écarquille les yeux, comme si elle est surprise ou heureuse de me voir. Elle finit par m'adresser un léger sourire. Voilà ! Voilà le signe que j'attendais ! Je me lève et vais à sa rencontre. Elle ne semble pas surprise de me voir debout à côté d'elle.*

*— Bonsoir ! Je m'excuse de te déranger, mais... me permettrais-tu de t'offrir un apéro ?*

*Elle tourne la tête dans ma direction et aligne très directement son regard au mien.*

*— Bien... c'est que... je me suis déjà commandé une bière... répond-elle en me souriant tendrement.*

*— Ah ! Alors... pourrais-je payer ta bière ?*

*— Pourquoi ferais-tu ça ?*

*— Bien... simplement parce que, socialement, c'est une bonne façon de faire quand on veut approcher une belle inconnue qu'on souhaite connaître...*

*Elle éclate de rire, un rire aussi mélodieux et saccadé qu'une cascade.*

*— En tout cas, on peut dire que t'es très direct ! Et, tu as l'intention de demeurer longtemps debout à côté de moi ?*

*— S'il le fallait, je resterais là, debout, toute une éternité... tant que je pourrais contempler ce sourire magique.*

*— Wouah ! Voilà qui est très romantique !*

*Elle accentue son sourire tout en me tendant une main.*

*— Bella Gauthier.*

*— C'est un très beau prénom... qui te va à ravir, d'ailleurs, dis-je en serrant sa main. Cette dernière réplique la fait rire de plus belle. J'ai l'impression de voir ses oreilles rougir.*

—Moi, c'est Amos... Amos Tremblay.

—Amos ? Toi aussi, t'as un joli prénom, réplique-t-elle avant de désigner ses deux amis avec sa main gauche. Je te présente ma meilleure amie, Annie, et son copain, Xavier.

Je leur serre la main, enchanté de pouvoir confirmer que Bella n'est accompagnée d'aucun homme. Après les politesses d'usage, je m'adresse à nouveau à elle.

—Tu sais, j'ai la drôle d'impression de t'avoir déjà vue quelque part... Peut-être dans une autre vie ?

—Je suis actrice... Tu m'as peut-être déjà vue à la télévision... J'ai tenu quelques rôles dans certaines séries télévisées. Dans quelques publicités, aussi...

—Ah ! O.K. ! C'est peut-être ça...

—Et toi ? Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

—Je suis avocat... spécialisé dans le droit du travail, répondis-je en lui remettant une de mes cartes professionnelles. C'est le cabinet où je travaille...

—Je ne pense pas avoir besoin de tes services. Si jamais j'avais des ennuis professionnels, l'Union des Artistes dont je suis membre saura bien me représenter, enchaîne-t-elle en me souriant de plus belle.

—Bien sûr. Mais je ne te remets pas ma carte en espérant que tu aies un jour besoin de mes services... dis-je me sentant rougir à mon tour. C'est juste que, sur la carte, on y trouve le numéro de téléphone du bureau, mais aussi, celui de mon cellulaire...

—Ah ! D'accord ! Ça aussi, c'est direct... Écoute, nous, on ne peut pas rester longtemps, ce soir. Tout juste le temps de consommer une bière... Nous allons assister à une pièce de théâtre... m'indique-t-elle en me souriant de manière encore plus prononcée. Mais on pourra se revoir un autre tantôt, si tu veux. J'ai pu remarquer que tu viens ici chaque vendredi...

—Oui ! C'est presque une invitation !

—Je pense que le mot « presque » est de trop...

—O.K. ! Donc, on se revoit ici vendredi prochain, à la même heure !

—J'en serai ravie !

*Puis, pour le peu de temps qui lui reste avant son départ, elle vient s'asseoir à ma table. Nous parlons peu ; nos regards, qui se considèrent gentiment, savent mieux transmettre le sens de nos aspirations.*

*Après une vingtaine de minutes, son amie Annie vient lui signifier qu'il est temps de partir. À mon grand regret. Au sien aussi, à voir les traits affaissés de son visage. Nous nous levons à l'unisson. Timide, je l'embrasse sur les joues comme s'il s'agissait d'une simple amie. Insatisfaite de ce premier contact intime, elle me saisit le menton de sa main droite et m'offre tout le paradis de sa bouche. Puis, elle me quitte en me rappelant que nous avons rendez-vous à la même place le vendredi suivant.*

*Je sens enfin en moi combien j'ai changé. Je vais enfin vivre la vie rêvée.*

**FIN**

